

Une histoire de la science-fiction T4 (1982-2000)

Jacques Sadoul

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Librio



10^{FF}



Anthologie



Jacques Sadoul
Une histoire de la
science-fiction - 4

1982-2000
Le renouveau

Librio

1982-2000



Anthologie



Anthologie



Librio



Anthologie



Librio

Jacques Sadoul

*Une histoire de
la science-fiction – 4*

*1982-2000
Le renouveau*

Librio

Texte intégral

Gravé sur Chrome (Burning Chrome),

traduit par Jean Bonnefoy.

Paru dans *Omni* en 1982

Extrait de : *Gravé sur Chrome*

© William Gibson, 1982 et © Jean Bonnefoy pour la traduction française

Venise engloutie (Venice drowned),

traduit par Pierre-Paul Durastanti.

Paru dans *Universe 11* en 1981

© Terry Carr, 1981 et © Éditions J'ai lu pour la traduction française

Au PVSH (In the MSOB),

traduit par Alexandre Kech.

Paru dans *Interzone* en 1996

© Stephen Baxter, 1996 et © Alexandre Kech pour la traduction française

Ado,

traduit par Jean-Pierre Pugi.

Paru dans *Isaac Asimov's Science Fiction Magazine* en 1993

Extrait de : *Aux confins de l'étrange (Impossible Things)*

© Connie Willis, 1993 et © Éditions J'ai lu pour la traduction française

Frooks,

traduit par Noé Gaillard.

Paru dans *Interzone* en 1995

© Ian McDonald, 1995 et © Noé Gaillard pour la traduction française

Maneki Neko,

traduit par Pierre K. Rey.

Paru dans *The Magazine of Fantasy and Science-Fiction* en 1998

(première publication au Japon dans la revue *Hayakawa*)

© Bruce Sterling et Mercury Press, Inc, 1998 et © Pierre K. Rey pour la traduction française

Le Styx coule à l'envers (The River Styx Runs Upstream),

traduit par Jacques Chambon.

Paru dans *Rod Sterling's The Twilight Zone Magazine* en 1982

Extrait de : *Le Styx coule à l'envers*

© Dan Simmons, 1982 et © Éditions Denoël pour la traduction française

INTRODUCTION

Le xx^{e} siècle a vu apparaître nombre d'arts populaires nouveaux : le cinéma, la télévision, le jazz, la bande dessinée et la science-fiction en sont les principaux exemples. Force est de reconnaître que si le siècle a vu la naissance du jazz sur les bords du Mississippi, il a également assisté à sa mort. La bande dessinée, que ce soit les albums en France ou les *comics* aux USA, ne se renouvelle pas depuis une dizaine d'années dans notre pays et depuis vingt ans aux États-Unis. Le cinéma et la télévision vont franchir le millénaire, eux, mais l'apparition des nouvelles technologies sonne leur glas : bientôt l'écran de la TV aura cédé la place à celui de l'ordinateur multimédia et, un peu plus tard, de jeunes cinéastes tourneront leurs films directement pour l'Internet. Une chose est d'ores et déjà certaine : le xxi^{e} siècle ne ressemblera pas au xx^{e} .

Que va devenir la science-fiction au milieu de tous ces bouleversements ? Disparaître, au moins sous sa forme écrite ? C'est ce qu'envisagent un certain nombre de critiques et même de spécialistes, par exemple Forrest J Ackerman, qu'on surnomme pourtant outre-Atlantique *Mr Science-Fiction*. « Hélas, écrit-il dans l'un de ses récents ouvrages, alors que nous arrivons à la fin de ce volume *Forrest J Ackerman's World of Science-Fiction* et à la fin du xx^{e} siècle, il devient apparent qu'on écrit de moins en moins de bonne littérature de science-fiction. Les *pulps*, durant l'âge d'or des années trente et quarante, rendirent magnifiquement le boom de créativité produit par la guerre, les nouvelles technologies, les nouvelles industries. [...] Aujourd'hui la science-fiction la plus populaire ne vient pas d'écrivains tels que Henry Kuttner et C.L. Moore, Eric Frank Russell ou Olaf Stapledon, mais de scénaristes, metteurs en scène et producteurs de films tels que John Carpenter, George Lucas et Steven Spielberg. » En France récemment – en 1997 et 1998 –, les journalistes parlaient volontiers du « boom de la S-F » ; quand je leur demandais ce qu'ils entendaient par là, ils me répondaient en citant les feuilletons télévisés *The X-Files (Aux frontières du réel)*, *Lois & Clark* et le film de Luc Besson *Le cinquième élément*. À aucun moment, ils ne parlaient de livres et, d'ailleurs, après une courte embellie, collections et revues ont recommencé à se raréfier ces toutes dernières années. Il faut également prendre en compte des évidences économiques : aux USA, les seuls romans qui ont un réel succès sont des produits dérivés des sagas *Star Wars* et *Star Trek* – c'est ce qu'on nomme là-bas la *sci-fi*,

c'est-à-dire la S-F bas de gamme – auxquels il faut ajouter d'innombrables livres de *fantasy* rédigés à la chaîne. « La *sci-fi* est en train de tuer la science-fiction. La *sci-fi* brise notre fenêtre sur l'avenir telle une brique lancée sur un vitrail », disait Dan Simmons lors de la conférence qu'il prononça au cours des Galaxiales⁽¹⁾ de 1997. Il ajoutait ensuite : « Il y a quinze jours, j'ai dîné en compagnie de deux écrivains de S-F, Greg Bear et Gregory Benford. Nous en sommes venus à parler de l'avenir de la science-fiction, du vieillissement des auteurs de S-F et de leurs lecteurs, et du refus de lire de la vraie science-fiction que manifeste la génération *sci-fi*. Le ton de cette conversation n'était pas lugubre mais plutôt résigné. »

Pourtant je ne partage ni l'opinion d'Ackerman ni le pessimisme de Simmons. On écrit aujourd'hui de la science-fiction bien meilleure que dans les années trente et au moins égale à celle des auteurs classiques des années quarante (Asimov, van Vogt, Clarke, Simak, Sturgeon, etc.). Il suffit de lire *Neuromancien* de William Gibson, *Hypérion* de Dan Simmons lui-même ou *Sans parler du chien* de Connie Willis pour s'en rendre compte. Sans doute ces livres se vendent-ils moins aux USA que la énième resucée de *Star Trek* – quoique quelques romans de S-F aient figuré sur la liste des best-sellers du *New York Times* voilà deux ou trois ans – mais la S-F n'est plus aujourd'hui confinée au continent nord-américain. Elle a essaimé dans le monde entier et Gibson, Simmons ou Willis peuvent trouver ailleurs les lecteurs qu'ils n'ont pas chez eux. Enfin, la S-F de qualité ne vient plus essentiellement des États-Unis : l'Europe en fournit un appréciable contingent, que ce soit l'Angleterre avec Stephen Baxter ou Paul J. McAuley, l'Italie avec Valerio Evangelisti et Luca Masali, ou encore l'Allemagne avec Andreas Eschbach. En France, toute une nouvelle génération d'auteurs est apparue, sur laquelle nous reviendrons plus loin.

William Gibson, d'abord avec sa nouvelle *Gravé sur Chrome* (1982) puis dans le roman *Neuromancien* (1984), a lancé un nouveau genre, le *cyberpunk* (même s'il n'est pas à l'origine du terme). Bien plus, il a préfiguré le monde de l'Internet tel qu'il est aujourd'hui : un monde sans limites où multinationales et *hackers* (pirates informatiques) s'affrontent, un monde impitoyable, qu'il croyait inventer et qui est déjà le nôtre. « Dans les textes de Gibson, écrit Bruce Sterling, on se retrouve au niveau de la rue et des impasses, dans le monde dur et crasseux de la survie à tout prix, où la technologie évoluée est comme un constant bruit de fond subliminal. [...] Dans cet univers, la Science avec un grand S n'est pas une source de merveilles magiques et pittoresques, mais une force omniprésente, envahissante, incontournable. » Avec Gibson, il n'est plus question de magnifier la

science ni de la dénoncer : pour lui, la science existe, que ce soit un bien ou un mal, et il faut faire avec.

On voit la rupture complète, aussi bien avec les anciens auteurs du genre qu'avec la génération d'après la bombe. Jules Verne et les scientifiques de son époque croyaient à la conquête de l'univers grâce à la machine à vapeur, puis à l'électricité : de Gernsback (dès 1908) à Heinlein (en 1940), il en fut de même, l'énergie atomique ayant pris la relève. De leur côté, les écrivains qui vécurent la crise de Hiroshima (Philip K. Dick, Ray Bradbury, J.G. Ballard, John Brunner, etc.) dénoncèrent les méfaits et dangers de la science. Avec Gibson, elle est désormais considérée comme un mal nécessaire au service de l'argent et des puissants, d'où un nouveau type de héros rebelle (*punk*) qui utilise toutes les ressources de la cybernétique pour passer à travers les mailles du filet cybernétique (*cybernet*).

Toute une école *cyberpunk* s'ensuivit, dont on trouve les principaux représentants réunis dans l'anthologie de Bruce Sterling, *Mirrorshades*, par allusion aux lunettes de soleil à verres miroirs qui étaient devenues l'emblème du mouvement : « En dissimulant le regard, écrit-il, les lunettes miroirs empêchent les forces de la normalité de se rendre compte que l'on est fou, voire dangereux. » L'introduction à ce recueil (publié en France sous le titre *Mozart en verres miroirs*) est un véritable manifeste : « Il y a par tradition un énorme fossé culturel entre sciences et humanités [...] mais ce fossé s'effondre de façon tout à fait inattendue. Les progrès de la science sont tellement radicaux, tellement troublants, bouleversants et révolutionnaires, qu'il n'est plus possible de les contenir. Ils envahissent la Culture dans toutes ses expressions. Ils sont partout. [...] Brusquement une nouvelle alliance s'impose comme une évidence : c'est l'intégration de la technologie et de la contre-culture des années quatre-vingt. »

Cette école se dédoubla rapidement et la nouvelle ligne fut nommée, par analogie, *steampunk*. Elle fut créée par trois disciples de Dick : Tim Powers, James Blaylock et K.W. Jeter. Le mot *steam* signifie vapeur, et les récits de cette nouvelle tendance se déroulent donc à l'époque de la machine à vapeur, soit au XIX^e siècle. Powers est l'auteur de l'étonnant *Les voies d'Anubis* (1983) où l'on voit le principal protagoniste parcourir les rues de Londres en 1810 tout en sifflotant un air des Beatles. Blaylock publie *Homunculus* en 1986, qui part de la vieille idée de l'homoncule de Paracelse pour nous décrire une fin de XIX^e siècle en proie à la folie. Jeter, dans *Machines infernales* (1987), dépeint un Londres décadent où de jeunes aristocrates recherchent les voluptés poissonneuses de « filles vertes » que n'aurait pas reniées Lovecraft. De nouveaux auteurs continuent de s'exprimer aujourd'hui dans ce courant comme, par exemple, Paul di Filippo avec son recueil de nouvelles *La trilogie steampunk* (1995).

S'il est des écoles, il existe aussi des auteurs de premier plan qui ne s'y rattachent pas. Il en est apparu plusieurs au cours de ces vingt dernières années ; j'en citerai seulement quatre dont le talent me semble tout à fait comparable à celui des grands anciens. L'écrivain qui écrase tous les autres de sa stature est sans conteste Dan Simmons, l'auteur de *Hypérion* (1989) et de ses suites jusqu'à *L'éveil d'Endymion* (1996). Cette œuvre énorme est l'équivalent aujourd'hui de ce que fut la saga de *Dune* de Frank Herbert au début des années soixante ou la trilogie *Fondation* d'Asimov à partir de 1940. Avec Dan Simmons, les barrières, encore assez étanches, qui séparent la littérature générale, la S-F et la *fantasy* s'estompent. *Hypérion* est à la fois un hommage au poète Keats (auteur d'un poème inachevé portant le même titre) et aux *Contes de Canterbury* de Thomas Chaucer auquel il emprunte la construction élaborée à travers les récits faits par sept pèlerins. Mais *Hypérion* est aussi un *space opera* classique où l'on se déplace de planète en planète et un roman de *fantasy* où les pèlerins doivent affronter une étrange divinité, le Shrike (baptisé Gritche en français), gardien des Tombeaux du Temps. L'expression « livre-univers » qui figure sur la couverture a rarement été mieux employée.

À ses côtés, je placerai Connie Willis, Kim Stanley Robinson et Octavia Butler. Connie Willis a l'énorme qualité de savoir écrire une science-fiction sérieuse comme dans *Le grand livre* (1992) ou pleine d'humour avec, par exemple, son récent *Sans parler du chien* (1997), pourtant situé dans le même univers que le roman précité. Cet ouvrage au titre intrigant, qui a pour sous-titre « Comment nous retrouvâmes enfin la potiche de l'évêque », est dédié à l'humoriste anglais Jerome K. Jerome. À noter que ces deux livres ont été couronnés du prix Hugo. Kim Stanley Robinson, après une première série d'excellents romans, est arrivé à maturité avec sa trilogie martienne (*Mars la Rouge*, *Mars la Verte* et *Mars la Bleue*), qui reçut également de nombreux prix. Ces ouvrages racontent, avec une grande minutie dans le détail, la colonisation de la planète rouge par l'homme depuis les premiers stades de la terraformation(2), et s'étendent sur deux siècles. Octavia Butler se décrit elle-même comme suit : « Je suis noire, je suis solitaire, je suis un outsider. » Elle n'a écrit que peu de livres et a mis longtemps à être reconnue dans les milieux de la S-F. Son extraordinaire roman *La parabole du semeur* a d'abord été publié aux États-Unis par un éditeur de littérature générale d'avant-garde, Four walls eight windows, et n'a été intégré en science-fiction que lors de sa parution en format de poche, en même temps que sa suite *La parabole des talents*. Elle y décrit un proche Los Angeles en proie aux bandes armées ; là, une jeune Noire invente une nouvelle religion où Dieu s'incarne dans le changement (*God is change*) et qui doit conduire l'homme jusqu'aux étoiles. « Je méprisais la religion, écrit Octavia

Butler dans le numéro de juin 2000 de la revue spécialisée américaine *Locus*, je ne suis pas devenue croyante, mais je crois mieux comprendre la religion. Et je suis contente d'avoir été élevée dans la foi baptiste car cela a permis à ma conscience de s'éveiller très tôt. J'ai rencontré des gens qui n'en ont pas, cela les rend plutôt effrayants, et je pense que bon nombre d'entre eux dirigent nos compagnies les plus importantes. »

Ces vingt dernières années ont vu un formidable développement de la *fantasy*, au détriment de la S-F classique il faut le reconnaître – même si qualitativement la science-fiction n'a cessé de dominer. Chaque mois voit paraître son lot de romans de *fantasy* bas de gamme, les uns inspirés de jeux de rôles (*Donjons & Dragons*), d'autres tirés de feuilletons télé (*Buffy contre les vampires*). Néanmoins, à côté de cette production pléthorique, quelques auteurs de premier plan sont apparus : Guy Gavriel Kay, David Eddings, Robert Jordan et Terry Goodkind, pour ne citer que les principaux. Kay, un auteur canadien, a beaucoup travaillé avec le fils de J.R.R. Tolkien à l'édition intégrale des œuvres du maître. Il est lui-même l'auteur de plusieurs « fantaisies historiques » et d'une remarquable trilogie de *fantasy* pure, *La tapisserie de Fionavar* (1984), qui mêle habilement les légendes des chevaliers de la Table ronde à un monde entièrement créé où l'homme contemporain peut cependant pénétrer. David Eddings, après avoir commencé par écrire des romans d'aventures, est aujourd'hui l'un des plus prolifiques auteurs de *fantasy* puisqu'il nous a déjà donné cinq cycles de trois à cinq volumes chacun. Le plus connu est *La belgariade* qui débute par la quête du sorcier Belgarath pour retrouver un fabuleux joyau. Le succès fut tel qu'Eddings dut écrire une nouvelle série de romans, située dans le même contexte, mais se déroulant avant les événements rapportés dans le premier livre de la série, *Le pion blanc des présages*. Robert Jordan, lui, construit une saga immense, *La roue du Temps*, qui débuta en 1990 et se poursuit depuis au rythme d'un volume par an – ou peu s'en faut. Plusieurs titres de cette série furent classés sur la liste des meilleures ventes du *New York Times*, qui recense aussi bien les livres de littérature générale que les thrillers et autres ouvrages romanesques. Jordan nous suggère l'existence de forces noires, mystérieuses, enfouies dans le passé mais toujours susceptibles de réapparaître, et, en contrepoint, il donne vie à d'attachants personnages de jeunes gens qui, à leur insu, sont investis de pouvoirs hors du commun. La dernière révélation dans le domaine de la *fantasy* est Terry Goodkind, un ancien dessinateur américain, qui, tout comme Jordan, s'est lancé dans une grande saga, *L'épée de Vérité*, qu'un nouveau volume vient enrichir chaque année depuis *La première règle du magicien* paru en 1994. On y découvre un monde moyenâgeux où s'affrontent des forces séparées par une frontière

pourtant réputée infranchissable érigée par des sorciers.

Le cinéma a multiplié les films de science-fiction au cours de ces deux dernières décennies. La première œuvre majeure fut sans conteste *Blade Runner* de Ridley Scott (1982), une adaptation remarquable quoique peu fidèle du roman de Philip K. Dick. Son univers glauque en fait le premier film *cyberpunk* alors que le genre commençait à peine à exister. La même année, Steven Spielberg nous donna *E.T. l'extraterrestre* qui, certes, était surtout destiné à un jeune public, mais avait le mérite d'être un beau plaidoyer antiraciste. *Terminator* de James Cameron (1984) s'appuyait sur un excellent scénario et fut servi par des effets spéciaux étonnants. *Total Recall* de Paul Verhoeven (1990), tiré d'une nouvelle de Dick, est une œuvre surprenante sur la réalité virtuelle et, le film touchant à sa fin, on ne sait toujours pas si le héros a vécu réellement son aventure martienne ou s'il est toujours assis devant sa machine à rêves. Spielberg revint en 1993 avec le fameux *Jurassic Park*, histoire qui serait sans grand intérêt... s'il n'y avait eu la formidable recreation en images virtuelles de dinosaures plus vrais que nature. « Qu'importe le film, me dit un jour Robert Silverberg, qu'importe qu'il y ait seulement six minutes de dinosaures, mais pour ces six minutes je retournerai le voir. C'est un rêve d'enfance réalisé. » *Le cinquième élément* de Luc Besson (1997) remporta un très grand succès public, qu'il n'aurait sans doute pas eu s'il avait été signé d'un metteur en scène américain car il manque terriblement d'originalité. Je citerai aussi *Bienvenue à Gattaca* d'Andrew M. Niccol (1997) qui offre une vision glacée d'un futur proche où des humains génétiquement modifiés ont seuls droit à faire partie de l'élite, et *Matrix* d'Andy et Larry Wachowski (1999), autre vision *cyberpunk* d'un monde où les hommes, aveuglés par la Matrice, vivent dans un univers virtuel et sont devenus des esclaves. Enfin, il ne faut pas oublier la série télévisée *X-Files (Aux frontières du réel)* créée par Chris Carter (1993), dont de nombreux épisodes, parallèlement à des intrigues de suspense surnaturel, sont fondés sur une idée de science-fiction, à savoir l'existence d'un gigantesque complot militaro-industriel destiné à cacher la présence d'extraterrestres sur Terre.

Ainsi que je l'écrivais au début de cette introduction, l'Europe donne de plus en plus d'auteurs d'importance au genre. Cela a toujours été le cas en Angleterre et, aujourd'hui, Stephen Baxter, Neil Gaiman, Paul J. McAuley et le spécialiste de *fantasy* humoristique Terry Pratchett sont les dignes successeurs de Clarke et de Ballard. L'Italie, l'Allemagne abritent également des talents originaux. Mais c'est surtout en France que sont apparus plusieurs auteurs qui n'ont

rien à envier à leurs collègues d'outre-Atlantique. Nous en parlerons plus longuement dans le dernier volume de cette série qui sera consacré à la science-fiction française depuis 1950. Pour l'instant je me contenterai de citer les principaux d'entre eux, Ayerhdal, Pierre Bordage, Jean-Claude Dunyach, Serge Lehman, Roland C. Wagner. Ils ne forment certes pas une école, ce sont strictement des individualités, mais, outre leur talent d'écrivains, tous ont à cœur de raconter une histoire, ce qui est la condition essentielle pour toucher un vrai public. Trop de leurs prédécesseurs, après 1970, écrivaient pour eux-mêmes et un petit cercle de *happy few*. Certes il y eut auparavant de bons auteurs de S-F française, mais leurs ventes vinrent toujours après celles des Anglo-Saxons – même si leurs résultats étaient honorables – et ils finirent par se décourager (ce qui fut par exemple le cas de Michel Jeury qui a abandonné la S-F pour le roman de terroir) ; ce n'est plus le cas aujourd'hui. Voilà quelques années, on ne vivait pas en écrivant de la S-F ; maintenant certains auteurs y parviennent, encore mal sans doute, mais en écrivant des livres de qualité et non du *space opera* à la chaîne. Beaucoup ont de plus des projets qui intéressent le multimédia, et de nouveaux débouchés s'ouvrent à eux. Le fameux mythe de la « crise de la science-fiction française » est en train de disparaître.

L'avenir de la S-F au niveau mondial est-il pour autant assuré ? Il est bien difficile de répondre à cette question. L'un des éléments moteurs du genre, la prédiction du futur, devient de plus en plus difficile. Après les premiers pas de l'homme sur la Lune, Arthur C. Clarke pouvait écrire : « Le futur n'est plus ce qu'il était » ; aujourd'hui c'est l'inverse, le futur et nous-mêmes n'allons plus au même rythme : il va plus vite que nous. Les bouleversements scientifiques et technologiques sont tels que ceux-là mêmes qui les créent sont incapables d'en prévoir les conséquences lointaines. Par exemple, bien des généticiens s'effraient des possibilités offertes par leurs découvertes : ne pourront-ils pas un jour créer une race de surhommes, dotés des meilleurs gènes, qui dominerait un prolétariat de sous-hommes, volontairement limités dans leur code génétique ? Car s'ils le peuvent, ils le feront de gré ou de force...

En avril 2000, Bill Joy, l'inventeur du langage de programmation *Java*, a publié un article dans la revue *Wired* où il dénonce les dangers des nanotechnologies et de la robotique (GNR) : « Si les avancées technologiques ne sont plus à nos yeux que des événements de routine ou presque, écrit-il, il va pourtant falloir regarder les choses en face et accepter le fait que les technologies les plus irrésistibles du *xxi*^e siècle font peser une menace d'une nature foncièrement différente de celle des technologies antérieures. Concrètement, les robots, les organismes

génétiquement modifiés et les nanorobots sont unis par un redoutable facteur commun aggravant : ils ont la capacité de s'autoreproduire » (cité dans *Le Monde interactif* du 5 juillet 2000).

Certes l'homme a toujours éprouvé méfiance et crainte devant les avancées du progrès technologique. Mais, pour prendre une comparaison, c'est une grande imposture de dire que ce n'est pas l'arme qui tue, mais l'usage qu'on en fait : dès lors qu'une arme est à la portée d'un homme, voire d'un enfant, il s'en sert. La même imposture affirme que ce n'est pas la Science qui est mauvaise mais son application. Là encore il n'en est rien : pour chaque utilisation bénéfique pour l'homme (en médecine, en informatique, etc.), il en existera d'autres visant à tuer ou à asservir l'être humain – c'est dans la logique du développement scientifique. La Science, si je puis dire, a des gènes mortifères. Et puis, que dire de ses rapports avec l'argent ? On a d'ores et déjà cloné une brebis, et le gouvernement anglais vient d'autoriser le clonage d'embryons humains : à quand le premier riche vieillard désireux de se survivre ?

La révolution apportée par l'Internet est aussi importante que l'invention de l'imprimerie, soit, mais sur quoi débouchera-t-elle : une ère de liberté ? Un immense supermarché ? Un totalitarisme planétaire ? Nul ne peut répondre à ces questions. Pour citer à nouveau Dan Simmons, voici ce qu'il disait lors de sa conférence donnée à Nancy en 1997 : « L'Internet est la première création de l'esprit humain à évoluer en fonction de son propre rythme, de sa propre logique et de ses propres besoins. [...] L'Internet évolue, au sens littéral – biologique – du terme, à une cadence qui ferait honte à la biologie. Selon un expert en la matière, une année dans la vie de l'Internet équivaut à vingt millions d'années d'évolution biologique. Le net n'a ni noyau ni hiérarchie, ni concepteur ni groupe de concepteurs, ses seules armes sont des protocoles de communication primitifs, aussi basiques que la photosynthèse et la reproduction sexuelle, et son propre impératif qui le pousse à croître, à s'altérer, à s'adapter et à se connecter. »

Le possible, le concevable se modifient sans cesse : la seule certitude que nous ayons est que nous ne savons pas de quoi sera fait demain. L'an 2000 n'a pas ressemblé à ce que Robida et les auteurs du début du siècle avaient imaginé, Orwell et Huxley n'ont pas été bons prophètes, nos robots domestiques ne sont pas ceux d'Asimov, le voyage vers les étoiles est toujours un rêve, mais en revanche William Gibson a su imaginer que les ordinateurs pourraient être un jour tous unis par une toile géante. C'est bien là le défi proposé aux écrivains de science-fiction du ^{xxi}e siècle : essayer de pressentir dès maintenant les conséquences à la fois des nouvelles découvertes scientifiques et des instruments de pouvoir qu'en feront les hommes. Si la S-F ne veut pas

se limiter à un rôle de littérature d'évasion, avec au mieux de la *fantasy*, au pire de la *sci-fi*, il va lui falloir nous dire aujourd'hui le futur, ses dérives, ses horreurs et ses espoirs.

« Pourquoi l'avenir n'a pas besoin de nous », titrait *Wired*. Qui mieux que la science-fiction est capable d'apporter un démenti à cette affirmation désabusée et d'entrouvrir une fenêtre sur cet avenir ?

William GIBSON

Gravé sur Chrome

Né en Caroline du Sud en 1948, William Gibson émigra au Canada en 1968 après son passage devant le conseil de révision ; c'était alors la guerre du Vietnam. Après quatre ans passés à Toronto, il réside aujourd'hui sur la côte Ouest du pays, à Vancouver. Une légende veut qu'il ait écrit son premier texte, *Fragments de rose en hologramme* (paru dans l'anthologie *Unearth* en 1977), sur une vieille machine Underwood 1920. Lui-même m'a déclaré écrire sur un MacIntosh qui n'est relié à aucun autre ordinateur.

En effet, l'homme qui a eu la prescience du réseau mondial qu'est aujourd'hui l'Internet ne prétendait nullement annoncer cette extraordinaire avancée technologique de l'homme, ce bouleversement radical de la communication, mais au contraire dénoncer la venue d'une telle abomination !

Dès ses premiers textes, et tout particulièrement avec le roman *Neuromancien* (1984), Gibson s'est inscrit dans le mouvement cyberpunk (nom tiré du récit éponyme de Bruce Bethke paru en 1983 dans *Amazing*) qui se créait alors. Au contraire des anciens auteurs du genre qui voyaient dans l'imagination scientifique la possibilité d'inventer de nouveaux futurs, ce mouvement prétendait décrire l'impact des nouvelles technologies au simple niveau de l'environnement de l'homme de la rue. À l'opposé des héros flamboyants de van Vogt qui façonnaient l'avenir à leur volonté et imposaient leurs décisions aux gouvernements (Les fabricants d'armes), les personnages de Gibson sont aussi éloignés des sphères du pouvoir que vous ou moi : ils se débrouillent pour survivre dans une civilisation high-tech qui les dépasse, c'est tout.

Après la trilogie débutée par *Neuromancien* qui bouleversa la S-F classique, on attendait avec curiosité l'évolution de William Gibson. Pourrait-il se maintenir à un tel niveau de nouveauté, de provocation, même ? La réponse fut négative même si ses derniers romans restent brillants. *La machine à différences* (1991), roman écrit en collaboration avec Bruce Sterling, se rattache au courant steampunk puisqu'il traite de la modification de la civilisation du XIX^e siècle par l'invention d'ordinateurs mus par la vapeur et composés de mouvements d'horlogerie. *Lumière virtuelle* (1993) traite d'une nanotechnologie permettant d'atteindre la réalité virtuelle à travers un objet aussi banal qu'une paire de lunettes de soleil. Dans la même veine, *Idoru* (1996) se situe à la pointe du délire de

certains internautes qui délaissent le monde réel pour les fantasmes créés par le web : un chanteur de rock annonce ses fiançailles avec une star du petit écran japonais qui n'est rien d'autre que l'image d'une femme créée par ordinateur et animée par une intelligence artificielle.

Il faisait torride, cette nuit où l'on avait gravé Chrome. Sur les mails et les places, les papillons venaient s'assommer contre les néons, mais dans le loft de Bobby, son atelier, la seule lumière provenait de l'écran du moniteur et des diodes rouges et vertes sur la façade du simulateur de matrice. Je connaissais par cœur toutes les puces du simulateur de Bobby ; il ressemblait à n'importe quel banal Ono-Sendaï VII, « le Cyberspace Sept », mais je l'avais reconstruit tant de fois qu'on aurait eu bien du mal à trouver un millimètre carré de circuit d'usine sur toutes ces plaques de silicium.

Nous attendions côte à côte devant la console du simulateur, surveillant l'affichage de l'heure dans le coin inférieur gauche de l'écran.

« Vas-y », dis-je, quand le moment fut venu, mais Bobby était déjà là, se penchant avec le programme russe pour le pousser dans son alvéole du gras de la main. Il accomplit le geste avec la grâce retenue du gosse qui glisse une pièce dans un jeu d'arcade, sûr de gagner et prêt à décrocher une série de parties gratuites.

Une marée argentée de phosphènes bouillonna devant mon champ visuel quand la matrice commença de se dévider dans ma tête, échiquier tridimensionnel, infini et parfaitement transparent. Le programme russe donnait une sensation d'embarquée à l'entrée dans la grille. Si un autre s'était trouvé branché sur cette partie de la matrice, il aurait pu découvrir l'écume d'une ombre tremblotante déferlant de la petite pyramide jaune qui représentait notre ordinateur. Le programme était une arme mimétique, conçue pour absorber la couleur locale et se présenter sous la forme d'une instruction à priorité expresse quel que soit le contexte rencontré.

« Félicitations, entendis-je Bobby dire. On vient de se transformer en sonde d'inspection de l'Électro-Nucléaire de la Côte Est... » Cela signifiait que nous étions en train de parcourir les lignes à fibres optiques avec l'équivalent cybernétique d'une sirène de pompiers mais, dans la matrice de simulation, on avait l'impression de foncer droit sur la base de données de Chrome. Je ne pouvais pas encore l'apercevoir mais je savais déjà que ces murs nous attendaient. Des murs d'ombre, des murs de glace.

Chrome : son joli visage enfantin aussi lisse que l'acier, avec des yeux qui auraient été à leur place au plus profond de quelque fosse abyssale dans l'Atlantique, des yeux gris et froids qui vivaient sous une terrible pression. On disait qu'elle mitonnait ses cancers maison pour les gens qui la croisaient, variations rococo sur mesure qui prenaient des années à vous tuer. On disait un tas de choses sur Chrome, aucune vraiment rassurante.

Aussi l'effaçai-je avec une image de Rikki. Rikki agenouillée dans un rai de lumière poussiéreux qui découpe en biais l'atelier filtré par une grille de verre et d'acier : sa combinaison léopard délavée, ses sandales roses translucides, le beau contour de son dos nu tandis qu'elle fouille dans son sac de matériel en nylon. Elle lève la tête, et une boucle mi-blonde tombe pour lui chatouiller le nez. Souriante, boutonnant une vieille chemise à Bobby, coton kaki usé tendu en travers des seins.

Elle sourit.

« Putain de merde, dit Bobby, on vient de se présenter à Chrome comme un polyvalent du fisc armé de trois assignations de la Cour suprême... Accroche-toi à tes bretelles, Jack... »

Salut, Rikki. Il se pourrait bien que je ne te revoie jamais plus.

Et le noir, si noir, dans les salles de glace de Chrome.

Bobby était un cow-boy et la glace était l'essence de son jeu. Glace comme GLACE : Générateur Logiciel Anti-instructions par Contre-mesures Électroniques(3). La matrice est une représentation abstraite des relations entre les systèmes de données. Les programmeurs légitimes se branchent sur le secteur de leur employeur dans la matrice pour se retrouver entourés de structures géométriques brillantes représentatives des données de l'entreprise.

Leurs tours et leurs champs s'alignaient dans le non-espace incolore de la matrice de simulation, l'hallucination consensuelle électronique qui facilite les manipulations et l'échange d'énormes quantités de données. Les programmes légitimes ne voient jamais les murs de glace derrière lesquels ils travaillent, les murs d'ombre qui protègent leurs opérations des regards indiscrets, des artistes de l'espionnage industriel et des pirates comme Bobby Quine.

Bobby était un cow-boy. Bobby était un craqueur, un déplombeur, un voleur, très branché sur cette extension électronique du système nerveux humain, escamotant données et crédit dans la matrice encombrée, ce non-espace monochrome où les seules étoiles sont les concentrations denses d'informations et où brûlent, tout au-dessus, les galaxies des entreprises et les bras spiraux froids des systèmes militaires.

Bobby n'était qu'un parmi ces visages ni jeunes ni vieux qu'on voit boire au Gentleman Loser, le bar chic pour fondus d'informatique, bidouilleurs, escamoteurs et autres monte-en-l'air de la cybernétique. Nous étions partenaires.

Bobby Quine et Automatic Jack. Bobby, c'est le beau gosse mince pâle aux lunettes noires, et Jack la sale gueule au bras myoélectrique. Bobby côté logiciel, Jack côté matos. Bobby pianote sur les consoles et Jack bidouille tous ces petits trucs qui peuvent vous donner un

avantage décisif. Ou, en tout cas, c'est ce que les pékins du Gentleman Loser vous auraient raconté, avant que Bobby décide de se graver sur Chrome. Mais ils vous auraient dit aussi que Bobby perdait son avance, qu'il se faisait lent. Il avait vingt-huit ans, le Bobby, et ça fait vieux pour un consoliste.

L'un comme l'autre, on était des bons, chacun dans son domaine, mais ce gros coup n'allait pas nous tomber tout rôti dans le bec. Je savais où dénicher les bonnes pièces, et Bobby savait mobiliser toute son énergie. Il vous restait assis devant ses claviers, son bandeau blanc en éponge sur le front, à pianoter plus vite que son ombre, pour s'introduire et craquer les glaces les plus tordues du circuit, mais c'était uniquement quand se produisait un truc capable de le brancher à fond, ce qui n'arrivait pas très souvent. Pas très motivé, le Bobby, c'était plutôt le genre de mec qui se contentait d'avoir juste de quoi payer le loyer et se mettre sur le dos une chemise propre.

Mais Bobby avait ce penchant pour les nanas, comme si elles étaient son tarot personnel ou je ne sais quoi, le carburant qui le faisait marcher. On n'en parlait jamais, mais l'été passé, quand il est apparu qu'il commençait à perdre la main, il s'était mis à passer plus de temps au Gentleman Loser. Il s'installait derrière une table près des portes ouvertes, pour regarder passer la foule, ces soirs où les mouches tournaient autour des néons et où l'air sentait le parfum et la bouffe express. On voyait ses lunettes noires scruter tous ces visages au passage et il devait avoir décidé que Rikki était celle qu'il attendait, la carte imprévue, celle qui ferait tourner la chance. La nouvelle.

Je me rendis à New York pour tâter le marché, voir ce qui était disponible comme logiciels de pointe.

La boutique du Finnois avait en vitrine un hologramme défectueux, METRO HOLOGRAFIX, surmontant un étalage de mouches mortes recouvertes de pelisses en fourrure de poussière grise. À l'intérieur, le bric-à-brac vous arrivait à la taille, s'élevant par vagues pour rencontrer des murs à peine visibles sous l'accumulation de débris innommables, d'étagères en aggloméré ployant sous les piles de vieux magazines de cul et des dos jaunes d'années entières du *National Geographic*.

« T'as besoin d'une arme », dit le Finnois. Il ressemble à un projet de recombinaison d'ADN destiné à transformer les gens en fouisseurs à grande vitesse. « T'as de la veine. J'ai le nouveau Smith et Wesson, le 408 Tactique. Tu sais, avec ce projecteur à xénon accroché sous le canon, les batteries dans la poignée ; avec ça, il te met une balle de trente dans le mille à cinquante mètres dans le noir complet. La source de lumière est si étroite qu'elle en est quasi indétectable. En combat de nuit, c'est de la vraie magie. »

Clank ! Je laissai tomber le bras sur la table et commençai à pianoter des doigts ; les servos dans la main se mirent à bourdonner comme des moustiques surmenés. Je savais que le Finnois détestait positivement ce bruit.

« Tu veux pas le mettre au clou ? » Il tapota l'articulation du poignet en dural du bout mâchouillé d'un stylo feutre. « Je pourrais peut-être te trouver quelque chose de moins bruyant ? »

Je ne me démontai pas. « Je n'ai pas besoin d'armes, le Finnois.

— D'accord, fit-il, d'accord », et je cessai de pianoter. « Tiens, je viens de récupérer ce bidule et je ne sais même pas ce que c'est. » Il avait l'air malheureux. « Je l'ai eu par ces kids des ponts/tunnels de Jersey, la semaine dernière.

— Et depuis quand tu te serais mis à acheter des trucs dont tu ignores l'usage, le Finnois ?

— Petit futé. » Et il me passa une enveloppe matelassée transparente contenant quelque chose qui ressemblait à une cassette audio sous les bulles de protection. « Ils avaient un passeport, reprit-il. Des cartes de crédit, une montre. Et puis ça.

— Ils avaient le contenu de la poche de quelqu'un, tu veux dire. »

Il acquiesça. « Le passeport était belge. Il était également faux, m'a-t-il semblé, aussi je l'ai flanqué dans la chaudière. Les cartes avec. La montre, ça pouvait aller : une Porsche ; chouette toquante. »

C'était de toute évidence une espèce de programme militaire enfichable. Sorti de l'enveloppe, on aurait dit le chargeur d'un petit fusil d'assaut, recouvert d'un revêtement de plastique noir non réfléchissant. Les bords et les coins laissaient apparaître le métal brillant : le boîtier avait dû traîner pas mal.

« Je te fais un prix dessus, Jack. En souvenir du bon vieux temps. »

Je ne pus m'empêcher de sourire. Obtenir un prix du Finnois, c'était comme de voir Dieu annuler la loi de la gravitation quand on a une lourde valise à trimballer tout au long d'une interminable course d'aéroport.

« M'a l'air russe, observai-je. Sans doute les commandes de secours du réseau d'égouts de quelque faubourg de Leningrad. Tout juste ce que je cherche.

— Tu sais, dit le Finnois, j'ai quand même utilisé mes bottes un peu plus que toi. Des fois, j'ai l'impression que t'as autant de classe que ces ploucs de Jersey. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Que ce sont les clés du Kremlin ? À toi de trouver ce que ce putain de truc a dans le ventre. Moi, je me contente de le vendre, point final. »

Et je l'achetai.

Désincarnés, nous virons pour pénétrer dans le château de glace de Chrome. Et nous allons vite, très vite. L'impression de surfer à la crête

du programme intrus, en laissant traîner en dessous de nous les systèmes générateurs de transitoires en pleine mutation. Nous sommes des taches d'huile conscientes propulsées le long de corridors d'ombre.

Quelque part, nous avons des corps, abandonnés très loin, dans un atelier encombré sous un toit de verre et d'acier. Quelque part, nous avons des microsecondes, peut-être assez de temps pour nous dégager.

Nous avons craqué ses portes, déguisés en polyvalents du fisc munis de trois assignations, mais ses défenses sont précisément conçues pour traiter ce genre d'intrusion officielle. Sa glace extrêmement complexe est structurée de manière à esquiver mandats, assignations et citations en justice. Dès que nous avons percé sa première porte, la masse de ses données s'est évanouie derrière un mur de glace levé par l'unité centrale, ces murailles qui nous apparaissent comme des lieues entières de corridors, un dédale d'ombre. Cinq lignes téléphoniques séparées ont aussitôt craché leurs salves de signaux d'alerte en direction de plusieurs cabinets juridiques, mais le virus avait déjà conquis la glace de protection des paramètres. Les générateurs de transitoires ont englouti les appels de détresse tandis que nos sous-programmes mimétiques balayaient tout ce qui n'aurait pas été déjà écrasé par l'unité centrale.

Le programme russe prélève dans les données non protégées un numéro à Tokyo, choisi pour la fréquence des appels, leur longueur moyenne, le délai au bout duquel Chrome y répond.

« D'accord, dit Bobby, nous sommes un appel brouillé en provenance d'un de ses potes au Japon. Ça devrait aider. »

En route, cow-boy.

Bobby lisait son avenir dans les femmes ; les filles étaient des présages de changement du temps, et il restait assis toute la soirée au Gentleman Loser, attendant que la saison vienne déposer un visage neuf devant lui, comme une nouvelle carte.

J'étais en train de bosser dans l'atelier, tard le soir, à éplucher une puce, prothèse ôtée, le petit bras manipulateur directement branché sur le moignon.

Bobby est entré ce soir-là avec une fille que je n'avais pas encore vue, et d'ordinaire, je me sens tout drôle quand un inconnu me voit bosser ainsi, avec ces câbles fixés aux broches de carbone qui saillent de mon moignon. Elle vint directement regarder l'image grossie sur l'écran, puis vit le bras manipulateur évoluer sous le capot étanche. Elle ne dit rien, observa simplement. Tout de suite, elle me fit bonne impression ; c'est comme ça, parfois.

« Automatic Jack, Rikki. Mon associé. »

Il rit, lui passa le bras autour de la taille, quelque chose dans son ton me laissant comprendre que j'allais passer la nuit dans une

chambre d'hôtel sordide.

« Salut », fit-elle. Grande, dix-neuf ans, vingt peut-être, et franchement bien balancée. Avec juste ce qu'il fallait de taches de rousseur sur le dessus du nez, et des yeux quelque part entre l'ambre sombre et le café français. Des jeans noirs moulants roulés à mi-mollets et une fine ceinture en plastique assortie à ses sandales roses.

Mais à présent, lorsque je la vois parfois quand j'essaie de m'endormir, je la vois quelque part à la lisière de toute cette étendue de cités enfumées, et c'est comme si elle était un hologramme collé au fond de mes yeux, vêtue de cette robe claire qu'elle a dû porter un jour, quand je l'ai connue, une petite chose qui lui découvrait largement les genoux. Longues jambes nues et fines. Des cheveux bruns marqués de mèches blondes lui cachent le visage, soufflés par un vent quelconque, et je la vois faire un signe d'au revoir.

Bobby s'agitait à piocher dans un tas de minicassettes. « J'arrive, j'arrive, cow-boy », dis-je en dégrafant le bras robot. Elle m'observa avec attention pendant que je réinsérais mon bras.

« Vous pouvez réparer des trucs ? demanda-t-elle.

— N'importe quoi, tout ce que vous voulez, Automatic Jack le répare. » Pour preuve, je fis claquer mes doigts en dural.

Elle tira de sa ceinture une petite console de simstim et me montra le couvercle du compartiment à cassette dont la charnière était brisée.

« Pour demain, fis-je. Sans problème. »

Eh bien, ça par exemple, me dis-je, tandis que le sommeil me faisait dégringoler les six volées de marches jusqu'à la rue, quelle tournure va bien prendre la veine de Bobby avec une petite mascotte comme ça ? Si son système marchait effectivement, on devrait rouler sur l'or du jour au lendemain. Une fois dans la rue, je souris, bâillai, puis hélai un taxi.

Le château de Chrome se dissout, les rideaux d'ombre de glace vacillent et s'effacent, dévorés par les générateurs de transitoires crachés par le programme russe, propulsés par l'inertie de notre logique centrale pour infecter la trame même de la glace. Les générateurs de transitoires sont les analogues cybernétiques de virus, autoreproducteurs et voraces. Ils mutent constamment, à l'unisson, absorbant et bouleversant les défenses de Chrome.

L'avons-nous déjà paralysée ou bien est-ce une sonnerie qui tinte quelque part, un voyant rouge qui clignote ? Est-elle au courant ?

Rikki la Zone, l'appelait Bobby, et, durant ces toutes premières semaines, elle dut avoir l'impression qu'on étalait le grand jeu tout exprès pour elle, éclatant et sublime sous les néons. Elle débarquait sur la scène, et elle avait ces kilomètres de mails et de places à arpenter, toutes les boutiques et les boîtes, et Bobby à ses côtés pour

lui expliquer les dessous de la Zone, les connexions et les plans tordus courant sous la face sombre des choses, lui énumérer tous les joueurs, leurs noms et leurs jeux. Il la mettait à l'aise.

« Qu'est-ce qui t'est arrivé au bras ? me demanda-t-elle un soir au Gentleman Loser, alors que nous étions assis tous les trois autour d'une petite table, dans un coin.

— En faisant du deltaplane, un accident.

— Du deltaplane au-dessus d'un champ de blé, compléta Bobby. Près d'un patelin nommé Kiev. Notre Jack est là dans le noir, à pendouiller sous la voilure d'un ULM *Nightwing*, avec cinquante kilos de brouilleur radar coincés entre les jambes, et voilà-t'y pas qu'un vague connard de Russe, par accident, lui dégomme le bras au laser. »

Je ne me rappelle plus comment j'ai fait pour changer de sujet, mais je l'ai fait.

J'en étais encore à me dire que ce n'était pas Rikki qui me prenait la tête, mais ce que Bobby faisait avec elle. Bobby, ça faisait un bout de temps que je le connaissais, depuis la fin de la guerre, et je savais que les femmes lui servaient de compteurs dans un jeu, le jeu de Bobby Quine contre la Fortune, contre le temps et la nuit des cités. Et Rikki avait débarqué pile quand il avait eu besoin de quelque chose pour le motiver, d'un objectif à atteindre. Alors, il l'avait érigée en symbole de tout ce qu'il désirait sans pouvoir l'obtenir, tout ce qu'il avait eu sans pouvoir le garder.

Je n'aimais pas avoir à l'écouter me dire à quel point il l'aimait, et savoir qu'il y croyait lui-même ne faisait qu'empirer les choses. Il était passé maître dans l'art de la dure chute suivie d'une récupération rapide, j'en avais été le témoin une bonne douzaine de fois déjà. Il aurait aussi bien pu avoir la mention SUIVANTE inscrite en capitales fluo vertes en travers de ses lunettes noires, prête à clignoter au premier minois intéressant qui passait devant les tables du Gentleman Loser.

Je savais le traitement qu'il leur faisait subir : il les muait en emblèmes, en sceaux sur la carte de sa vie de roué, balises de navigation qu'il suivait entre les écueils d'un océan de bars et de néons. Sur quels autres amers se guider ? Il n'aimait pas l'argent, en soi ou pour soi, pas assez en tout cas pour suivre ses feux. Il n'était pas homme à travailler pour le pouvoir sur d'autres individus ; il détestait la responsabilité qu'il engendrait. Son talent lui valait un minimum d'orgueil, mais jamais assez pour le motiver à lui seul.

Alors, il se rabattait sur les femmes.

Quand Rikki se pointa, il lui en fallait une de toute urgence. Il s'étiolait à vitesse grand V et du côté de l'argent rapide, on chuchotait qu'il perdait la main. Il avait besoin de ce gros coup, et vite, parce qu'il ne connaissait pas d'autre mode de vie, que toutes ses pendules étaient bloquées à l'heure des combines, calibrées à l'aune du risque et

de l'adrénaline, et de ce calme surnaturel de l'aube qui descend lorsque tous vos mouvements se sont révélés justes et que la douce masse de crédit d'un tiers vient se cliquer dans votre compte personnel.

Il était temps pour lui de faire ses paquets et de tirer sa révérence ; aussi Rikki se trouva-t-elle illico embarquée plus haut et plus loin que toutes les autres avant elle, même si – et je me sentais des envies de le lui crier – elle était là, et bien là, vivante, parfaitement réelle, humaine, affamée, résistante, lasse, belle, excitée, bref, tout ce qu'elle savait être...

Puis il sortit un après-midi, une semaine à peu près avant que je n'effectue le voyage de New York pour voir le Finnois. Sortit et nous laissa là dans l'atelier, dans l'imminence d'un orage. La moitié du panorama des tours était plongée dans l'ombre d'un dôme à jamais inachevé et l'autre moitié révélait un ciel noir et bleu de nuages. Je me tenais près de la paillasse, les yeux levés vers le ciel, stupéfait de chaleur et d'humidité, et elle m'effleura, m'effleura l'épaule, cette lisière d'un centimètre et demi de tissu cicatriciel raide et rose que la prothèse ne recouvre pas. Quiconque me touchait là s'empressait de glisser vers l'épaule, le cou...

Pas elle. Ses ongles n'étaient pas pointus mais taillés en ovale, laqués de noir, d'un vernis à peine plus sombre que le composite en fibre de carbone qui me gaine le bras. Et sa main descendit le long de ce bras, ongles noirs dessinant le tracé d'un joint du revêtement, franchit l'articulation du coude anodisée noire, jusqu'au poignet, sa main aux phalanges douces comme celles d'une enfant, les doigts ouverts pour se refermer sur les miens, la paume contre le duralumin perforé.

Son autre paume remonta pour caresser les tampons des capteurs de rétroaction, et il plut tout l'après-midi, tambourinage des grosses gouttes sur l'acier et le verre maculé de suie au-dessus du lit de Bobby.

Les murs de glace défilent et s'effacent comme des papillons d'ombre supersoniques. Au-delà, l'illusion d'espace infini de la matrice. C'est comme une vidéo de construction d'un bâtiment préfabriqué ; sauf que la bande est passée à l'envers en accéléré et que ces murs sont des ailes brisées.

Tout en essayant de me rappeler que cet endroit et les golfes qu'il dissimule ne sont que des représentations, que nous ne sommes pas « dans » l'ordinateur de Chrome mais interfacés avec lui, et que c'est le simulateur de matrice dans l'atelier de Bobby qui génère cette illusion... je vois le bloc central de données commencer à émerger, exposé, vulnérable... C'est la face opposée de la glace, la vue de la matrice que je n'ai encore jamais contemplée, celle que quinze

millions de pupitreurs légitimes voient tous les jours en trouvant cela tout naturel.

Les données en mémoire centrale montent autour de nous comme des trains de marchandises à la verticale, affectées de différentes teintes selon leur code d'accès. Couleurs primaires qui claquent d'un éclat impossible dans ce vide transparent, reliées par d'innombrables horizontales en bleu et rose layette.

Mais la glace dissimule toujours quelque chose au centre de toute cette structure : le cœur de toutes les coûteuses obscurités de Chrome, son cœur même...

L'après-midi s'achevait lorsque je revins de ma virée d'emplettes à New York. La verrière ne laissait plus guère passer de soleil, mais une structure de glace scintillait sur l'écran du moniteur de Bobby, représentation graphique bidimensionnelle des défenses de l'ordinateur d'un individu quelconque, lignes de néon entrelacées comme sur un tapis de prière Arts déco. J'éteignis la console et l'écran s'obscurcit entièrement.

Les affaires de Rikki étaient étalées sur toute ma paillasse, sacs en nylon dégorgeant vêtements et maquillage, une paire de bottes de cow-boy rouge vif, des cassettes audio, des revues de luxe japonaises sur les stars de simstim. Je fourrai tout ce fourbi sous le plan de travail, puis retirai mon bras, oubliant que le programme que j'avais acheté au Finnois se trouvait dans la poche droite de mon blouson, de sorte que je fus obligé de le sortir en tâtonnant de la main gauche pour le glisser entre les mâchoires recouvertes de feutre de l'étau de joaillier.

Le bras robot ressemble un peu à une de ces vieilles platines tourne-disques, celles qu'on utilisait pour lire les disques noirs audio, avec son étau installé sous un capot transparent. Le bras proprement dit ne fait qu'un peu plus d'un centimètre de long, saillant de ce qui aurait correspondu au bras de lecture d'une de ces platines. Mais ce n'est pas ça que je regarde quand je raccorde les câbles à mon moignon ; je regarde l'écran, parce que c'est mon bras qui est là-dessous, en noir et blanc, au grossissement 40.

J'opérai une vérification des instruments, puis saisis le laser. Il me donna l'impression d'être un peu lourd ; je redescendis donc la démultiplication de mon capteur de poids à un quart de kilo par gramme et me mis au travail. À 40X, le flanc du programme ressemblait à un semi-remorque.

Il fallut huit heures pour le déplomber : trois heures avec le bras manipulateur, le laser et quatre douzaines de sondes, deux heures de téléphone avec un contact dans le Colorado et trois heures enfin pour entrer un disque de lexique capable de traduire du russe technique

vieux de huit ans.

Puis des données alphanumériques en cyrillique se mirent à défiler sur le moniteur, se déformant pour devenir des caractères anglais à mi-écran. Il y avait quantité de trous, partout où le lexique butait sur des acronymes militaires spécialisés sur la notice que j'avais achetée à mon gars du Colorado, mais l'ensemble me donnait toutefois une assez bonne idée de ce que j'avais acheté au Finnois.

Je me faisais l'effet d'un punk sorti s'acheter un cran d'arrêt et qui serait rentré chez lui avec une petite bombe à neutrons.

Encore baisé, mec. Quel intérêt d'avoir une bombe à neutrons dans un combat de rue ? Le truc sous le capot transparent sortait définitivement de mes compétences. Je ne savais même pas comment m'en débarrasser, où lui trouver un acheteur. Quelqu'un avait eu ce programme, mais il était mort, quelqu'un porteur d'une montre Porsche et d'un faux passeport belge, et moi, je n'avais jamais essayé d'évoluer dans ce genre de cercle. Les petits loubards du Finnois avaient braqué un mec qui avait de hautes relations dans les arcanes.

Car le programme pincé dans l'étau de joaillier était un brise-glace militaire soviétique, un programme virus tueur.

L'aube se levait quand Bobby rentra, seul. Je m'étais endormi avec un sac de sandwiches à emporter posé sur les genoux.

« Tu veux manger ? », lui demandai-je, pas vraiment réveillé, en lui tendant mes sandwiches. J'avais rêvé du programme, de ses vagues de générateurs de transitoires et de sous-programmes mimétiques ; dans mon rêve, c'était une espèce d'animal, informe et coulant.

Il se dirigea vers la console en écartant le sac, tapa sur une touche de fonction. L'écran s'illumina de la structure compliquée que j'avais déjà vue l'après-midi. Je frottai mes paupières lourdes de sommeil de la main gauche, un truc que je suis incapable de faire de la droite. Je m'étais endormi en me tâtant pour lui parler ou non du programme. Peut-être que je devrais essayer de le vendre tout seul, garder l'argent, me tirer dans un nouveau coin, demander à Rikki de m'accompagner.

« Ça vient de qui ? », demandai-je.

Il avait son survêtement de coton noir, un vieux blouson de cuir jeté sur les épaules comme une cape. Il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours et son visage semblait encore plus maigre que d'habitude.

« De Chrome. »

Mon bras se convulsa, commença à cliqueter, ma peur transférée aux circuits myoélectriques par les broches de carbone. Je flanquai par terre les sandwiches ; germes de soja mous et tranches jaune vif de fromage industriel sur le parquet poussiéreux.

« T'es complètement givré.

— Non, répondit-il, tu crois peut-être qu'elle s'en est doutée ? Ça

risquait pas. On serait déjà morts. Je me suis branché sur elle par l'intermédiaire d'un réseau de location en triple aveugle à Mombasa et via un comsat algérien. Elle a su que quelqu'un venait jeter un œil, mais sans pouvoir remonter sa trace. »

Si Chrome avait retrouvé la passe que Bobby avait effectuée à travers sa glace, on était quasiment morts. Mais il avait sans doute raison ou elle m'aurait déjà liquidé au retour de New York. « Pourquoi elle, Bobby ? Fournis-moi une seule raison... »

Chrome : je l'avais vue peut-être une demi-douzaine de fois au Gentleman Loser. Peut-être qu'elle s'encanaillait, ou qu'elle venait flairer la condition humaine, une condition à laquelle elle n'aspirait pas précisément. Un gentil petit minois en forme de cœur encadrant la plus méchante paire de mirettes qu'on puisse imaginer. Du plus loin qu'on se souvienne, elle avait toujours paru à tout le monde avoir quatorze ans, affranchie de tout ce qui pouvait s'approcher d'un métabolisme normal à coups d'injections massives de sérums et d'hormones. Elle était la plus sale cliente qu'ait jamais engendrée la rue, mais la rue, elle n'y appartenait plus. Elle faisait partie des Mecs, Chrome, membre de bon niveau de la filiale locale du Crime. Le bruit courait qu'elle avait commencé comme revendeuse, du temps où les hormones pituitaires de synthèse étaient encore prohibées. Mais elle n'avait pas eu longtemps à fourguer des hormones. Aujourd'hui, elle était propriétaire de la Maison des Lumières bleues.

« T'es définitivement jeté, Quine. Donne-moi une seule raison sensée d'avoir ce truc sur ton écran. Tu devrais l'écraser, et tout de suite, encore... »

— Une discussion au Loser, expliqua-t-il en se débarrassant du blouson de cuir. Black Myron et Crow Jane. Jane, elle est branchée sur tout ce qui touche au sexe, prétend savoir où va le fric. La voilà donc partie à discuter avec Myron sur le fait que Chrome serait l'actionnaire principale des Lumières bleues et pas un simple faire-valoir pour les Mecs.

— “Les Mecs”, Bobby, l'interrompis-je. Voilà le maître mot. T'es encore capable de voir ça ? On ne joue pas avec les Mecs, tu te souviens ? C'est même pour ça qu'on est encore dans le circuit.

— C'est même pour ça qu'on est encore pauvres, mon cher associé. » Il se cala dans le fauteuil pivotant devant la console, dégrafa son survêtement et gratta sa poitrine blanche et décharnée. « Mais peut-être plus pour très longtemps.

— J'ai comme l'impression que cette association vient d'être définitivement dissoute. »

Et là, il me fit un grand sourire. Un sourire complètement fou, fauve et décidé, et c'est à ce moment précis que je compris qu'il s'en foutait complètement de mourir.

« Écoute, dis-je, il me reste encore un peu d'argent de côté, tu sais ? Pourquoi tu le prendrais pas ? Tu descends en métro à Miami, tu sautes dans un hélico pour Montego Bay. T'as besoin de repos, mec. T'as besoin de te ressaisir.

— Me ressaisir, Jack ? fit-il en tapant quelque chose sur le clavier. J'ai jamais été aussi d'aplomb que maintenant. » Sur l'écran, le tapis de prière en néon frémit et prit vie à l'introduction d'un programme d'animation, les lignes de glace ondulant sur une fréquence hypnotique, mandala vivant. Bobby continua de taper et le mouvement ralentit ; le motif se résolut, se fit légèrement moins complexe, devint une alternance entre deux configurations éloignées. Du boulot de première classe, et je n'aurais pas cru qu'il était encore aussi bon. « Bon, fit-il, là, tu vois ? Attends. Là. Et là, encore. Et puis là. Facile à rater. C'est pourtant ça. Il intervient toutes les heures vingt minutes avec une transmission en salve vers leur comsat. On pourrait vivre un an avec ce qu'elle leur paie chaque semaine en remboursements d'intérêts.

— Quel comsat ?

— De Zurich. Ses banquiers. C'est son livre de banque, Jack. C'est là que va l'argent. Crow Jane avait raison. »

Je restai planté là. Mon bras en avait oublié de cliqueter.

« Alors, qu'est-ce que ça a donné à New York, mon cher associé ? T'as trouvé quelque chose pour m'aider à tailler la glace ? On va avoir besoin de tout ce qu'on pourra dégotter. »

Je gardai les yeux fixés sur lui, me forçai à ne pas les détourner dans la direction du bras manipulateur, de l'étau de joaillier. Le programme russe était là-bas, sous le capot.

La carte imprévue, celle qui fait tourner la chance.

« Où est Rikki ? », lui demandai-je en me dirigeant vers la console, l'air d'étudier l'alternance de motifs sur l'écran.

Il haussa les épaules : « Des potes à elle ; des gamins. Ils sont tous dans la simstim. » Sourire absent. « Je vais faire ça pour elle, mec.

— Je sors pour réfléchir à tout ça, Bobby. Tu veux que je revienne, tu retires tes pattes du jeu.

— Je le fais pour elle, l'entendis-je répéter comme la porte se refermait dans mon dos, tu le sais bien. »

Et plus bas, toujours plus bas, le programme tel un toboggan de foire dans ce labyrinthe fluctuant de murailles d'ombres, gris espaces cathédralesques entre les tours éclatantes. À toute vitesse.

De la glace noire. N'y pense pas. De la glace noire.

Trop de récits courent au Gentleman Loser ; la glace noire fait partie de la mythologie. La glace qui tue. C'est illégal, mais enfin, chacun de nous ne l'est-il pas ? Un genre d'arme à rétroaction neurale,

on ne s'y connecte qu'une fois. Comme une espèce de Mot hideux qui dévore l'esprit de l'intérieur. Comme un spasme épileptique qui se poursuit et se poursuit jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien...

Et nous plongeons droit vers la base du château d'ombres de Chrome.

Je cherche à me préparer à la soudaine coupure de la respiration, au malaise suivi du relâchement final des nerfs. Terreur de ce Mot froid qui attend là-bas, tout au fond dans le noir.

Je sortis à la recherche de Rikki, la trouvai dans un café avec un garçon aux yeux Sendaï, avec des lignes de suture à demi cicatrisées rayonnant de ses orbites couvertes d'ecchymoses. Étala devant elle sur la table, un luxueux catalogue avec, souriant en couverture sur une douzaine de photos, Tally Isham, la Fille aux Yeux Zeiss Ikon.

Sa petite console de simstim faisait partie des objets que j'avais empilés sous ma paillasse la veille au soir, celle que je lui avais réparée dès le lendemain de notre première rencontre. Elle passait des heures branchée sur cette platine, le bandeau de contact en travers du front, telle une tiare de plastique gris. Tally Isham était sa vedette préférée et, le bandeau de contact une fois branché, elle était partie, quelque part dans le sensorium enregistré de la plus grande star de simstim. Simulation de stimuli : le monde entier – en toutes ses parties intéressantes, tout du moins – tel que perçu par Tally Isham. Tally rasait à bord d'un Fokker noir à effet de sol le sommet des mesas de l'Arizona ; Tally plongeait dans les réserves sous-marines des îles Truk. Tally aux fêtes des richissimes propriétaires d'îles grecques, la pureté bouleversante de ces minuscules ports de mer tout blancs à l'aube.

À vrai dire, elle ressemblait beaucoup à Tally, même teint, mêmes pommettes. Je crois que la bouche de Rikki était plus ferme. Plus insolente. Elle ne voulait pas *être* réellement Tally Isham, mais elle convoitait sa carrière. C'était là son ambition, être dans la simstim. D'un rire, Bobby avait écarté l'idée. Elle m'en avait pourtant parlé. « Quelle tête j'aurais avec la même paire ? », me demandait-elle, brandissant un portrait pleine page, mettant les Zeiss Ikon bleus de Tally Isham à hauteur de ses yeux d'ambre. Elle s'était fait refaire deux fois les cornées, mais elle n'avait toujours pas 10/10 ; alors elle voulait des Zeiss. La marque des stars. Très chers.

« Toujours à te chercher des yeux ? demandai-je en m'asseyant.

— Tiger vient de s'en faire poser », me répondit-elle. Je lui trouvais l'air fatigué.

Tiger était si content de ses Sendaï qu'il ne pouvait s'empêcher de sourire, mais je doutais qu'il eût souri autrement. Il avait ce genre de bonne mine uniforme qu'on attrape après six ou sept passages à la boutique de chirurgie ; il était sans doute bon pour passer le reste de

sa vie à ressembler vaguement à la dernière coqueluche des médias de chaque saison nouvelle ; pas la copie trop évidente mais rien de bien original non plus.

Je lui rendis son sourire : « Sendaï, pas vrai ? »

Il acquiesça. Je le regardai s'efforcer de me lorgner avec son idée d'un regard de pro de la simstim. Il faisait semblant d'enregistrer. Je crois qu'il s'attarda trop longtemps sur mon bras. « Ils seront super en vision périphérique une fois les muscles cicatrisés », me dit-il, et je vis le soin avec lequel il saisissait son double express. Les yeux Sendaï sont tristement réputés pour leurs défauts de perception stéréoscopique et leurs problèmes de litige de garantie – entre autres.

« Tiger part demain pour Hollywood.

— Alors peut-être Chiba dans la foulée, non ? », lui demandai-je avec un sourire. Cette fois, il ne me le rendit pas. « On a une proposition, Tiger ? On connaîtrait un agent ?

— Juste pour tâter le terrain », dit-il tranquillement. Puis il se leva et partit. Il adressa un bref au revoir à Rikki mais pas à moi.

« Il y a toutes les chances que les nerfs optiques de ce gosse commencent à se détériorer dans les six mois. Tu le sais, Rikki ? Ces Sendaï sont interdits en Angleterre, au Danemark, dans plein de pays. Les nerfs, on ne peut pas les remplacer.

— Eh, Jack, épargne-moi les cours magistraux ! » Elle me piqua un croissant, en grignota le bout d'une corne.

« Je croyais que j'étais ton conseil, gamine.

— Ouais. Eh bien, Tiger n'est pas très malin mais tout le monde est au courant pour les Sendaï. C'est tout ce qu'il peut se payer. Alors, il prend le risque. S'il trouve du boulot, il pourra toujours les remplacer.

— Avec ça ? » Je tapotai le catalogue Zeiss Ikon. « Ça vaut un paquet, Rikki. T'as assez de jugeote pour ne pas t'embarquer dans un plan pareil. »

Elle hocha la tête. « Je veux des Zeiss.

— Si tu montes chez Bobby, dis-lui de ne pas bouger tant qu'il n'a pas de mes nouvelles.

— D'ac. Le boulot ?

— Le boulot », confirmai-je. De la folie, oui.

Je bus mon café et elle boulotta mes deux croissants. Puis je la raccompagnai jusque chez Bobby. Je passai quinze coups de téléphone, chacun d'une cabine différente.

Le boulot. Sale boulot de fou.

L'un dans l'autre, il nous fallut six semaines pour monter le coup, six semaines à entendre Bobby me répéter à quel point il l'aimait. J'en travaillais d'autant plus dur, pour chercher à m'évader de tout ça.

Le plus clair du boulot consistait en coups de téléphone. Mes quinze approches initiales et fort indirectes semblaient chacune en

engendrer quinze nouvelles. J'étais à la recherche d'un service bien particulier que Bobby et moi imaginions l'un et l'autre comme un élément nécessaire à l'économie clandestine du monde, mais qui n'avait sans doute jamais plus de cinq clients à la fois. Le genre de service à ne jamais faire de publicité.

Nous étions à la recherche du fourgue le plus balèze de la planète, d'une officine à blanchir une devise non alignée capable d'opérer en ligne un transfert de fonds d'un milliard sans laisser la moindre trace.

Tous ces appels devaient se révéler du gâchis, en fin de compte, car ce fut le Finnois qui me tuyauta sur ce qu'il me fallait. J'étais monté à New York acheter un nouveau kit de boîte bleue, parce qu'on se ruinait à payer tous ces coups de téléphone.

Je lui soumis le problème, de la manière la plus hypothétique possible.

« Macao, me dit-il.

— Macao ?

— La famille Long Hum. Des agents de change. »

Il avait même leur numéro. Vous voulez un fourgue, demandez à un collègue.

Les méthodes Long Hum étaient si détournées qu'en comparaison ma notion d'une approche subtile prenait des allures de bombardement nucléaire tactique. Bobby dut faire deux aller et retour en navette à Hong Kong pour régler définitivement l'affaire. Notre capital fondait à vue d'œil. Je ne sais toujours pas pourquoi je m'étais finalement décidé à marcher avec lui ; Chrome me flanquait la trouille, et puis l'envie de faire fortune ne m'avait jamais spécialement travaillé.

J'essayai de me convaincre que c'était une bonne idée de brûler la Maison des Lumières bleues en me répétant que cette boîte était un repaire de fripouilles, mais je n'arrivais tout bonnement pas à le gober. Je n'aimais pas Les Lumières bleues parce qu'une fois j'y avais passé une soirée suprêmement déprimante, mais ce n'était pas une excuse pour faire tomber Chrome. En fait, j'étais plus ou moins persuadé que nous allions mourir dans la tentative. Même avec ce programme tueur, les chances n'étaient pas précisément de notre côté.

Bobby était absorbé dans l'écriture de la suite de commandes que nous allions graver pile au centre de l'ordinateur de Chrome. Ça serait mon boulot parce que Bobby aurait alors les mains prises à tâcher de contenir les instincts tueurs du programme russe. Celui-ci était trop complexe pour qu'on le récrive et par conséquent il faudrait qu'il essaie de le retenir durant les deux secondes qui me seraient nécessaires.

Je passai un marché avec un loubard du nom de Miles. Il devrait suivre Rikki la nuit de notre passe, la garder à l'œil et me téléphoner à

une heure précise. Si je n'étais pas là ou ne répondais pas de la manière convenue, je lui avais dit de s'emparer d'elle et de la faire partir par le premier métro. Je lui donnai une enveloppe à lui remettre, avec de l'argent et un mot.

Bobby n'avait pas franchement beaucoup réfléchi à tout ça, savoir comment les choses tourneraient pour elle si jamais on se plantait. Il se contentait de me seriner qu'il l'aimait, et où ils allaient partir, et à quoi ils dépenseraient leur argent.

« Achète-lui d'abord une paire de Zeiss, mec. C'est ça qu'elle veut. C'est du sérieux pour elle, cette histoire de simstim.

— Eh, fit-il, quittant des yeux le clavier, elle aura pas besoin de travailler. On va réussir, Jack. Elle est mon porte-bonheur. Elle aura plus besoin de travailler.

— Ton porte-bonheur », répétais-je. Je n'étais pas heureux. J'étais incapable de me souvenir quand j'avais été heureux. « T'as revu ton porte-bonheur dans le coin, ces derniers temps ? »

Il ne l'avait pas revu, mais moi non plus. L'un comme l'autre, on avait été trop occupés.

Elle me manquait. Ce qui me rappelait le souvenir de mon unique soirée dans la Maison des Lumières bleues, où j'étais allé dans le seul but d'oublier une autre absence. J'avais commencé par me saouler, puis j'avais embrayé sur les inhalations de Vasopressine. Quand votre légitime vient de décider de vous plaquer, le mélange gnôle et Vasopressine est ce qui se fait de mieux en matière de pharmacologie masochiste ; l'alcool vous rend larmoyant et la Vasopressine fait remonter les souvenirs, et quand je dis remonter, c'est au sens propre : en clinique, on l'utilise pour contrecarrer les effets de l'amnésie sénile, mais la rue lui a trouvé ses emplois propres. Je m'étais donc payé la rediffusion en ultra-intense d'une sale affaire ; le problème, c'est que vous récupérez en un seul lot le mauvais et le bon, vous retrouvez aussi bien les transports d'extase bestiale que ce que vous lui avez dit, et ce qu'elle y a répondu, et cette façon qu'elle a eue de partir sans se retourner.

Je ne sais plus comment j'avais décidé de me rendre aux Lumières bleues, ou comment j'y avais atterri, les corridors assourdis et cette cascade décorative franchement ringarde qui gouttait quelque part, ou bien n'était-ce qu'un hologramme. J'avais un paquet de fric ce soir-là ; quelqu'un avait filé une grosse liasse à Bobby pour ouvrir une fenêtre de trois secondes dans la glace d'un tiers.

Je ne crois pas que les gorilles à l'entrée aient apprécié ma tête, mais je suppose que mon argent leur convenait.

Et j'en aurais encore plus pour boire une fois que j'aurais fait ce pour quoi j'étais venu. Puis je racontai au barman je ne sais plus quelle vanne sur des nécrophiles de placard et les choses

commencèrent à tourner au vinaigre. Là-dessus, une espèce d'imposant malabar tint absolument à me traiter de Gueule Cassée, ce qui me plut modérément. Je crois bien que je lui ai montré alors à ses dépens quelques trucs avec mon bras, avant que les lumières s'éteignent et que je me réveille deux jours plus tard dans un module de sommeil quelque part ailleurs. Et c'est là qu'assis sur l'étroite plaque de mousse, je me suis mis à chialer.

Il y a des choses pires que se retrouver seul. Mais le genre de chose qu'ils vendent à la Maison des Lumières bleues est si populaire que c'est quasi légal.

Au cœur des ténèbres, dans le calme central, les générateurs de transitoires déchirent la nuit de leurs tourbillons de lumière, rasoirs translucides qui s'éloignent de nous en tourbillonnant ; nous sommes suspendus au centre d'une silencieuse explosion au ralenti, fragments de glace en dégringolade éternelle et la voix de Bobby me parvient à travers des années-lumière d'illusion de vide électronique...

« Grave-moi cette salope. Je ne peux plus retenir le truc... »

Le programme russe, qui s'élève à travers les tours de données, effaçant les couleurs de salle de jeux. Et je branche l'ensemble de commandes rédigées par Bobby au centre même du cœur froid de Chrome. La salve de transmissions s'interpose, bouffée d'informations condensées qui gicle à la verticale, dépasse les tours d'ombre de plus en plus épaisses, dépasse le programme russe, tandis que Bobby se bat pour maîtriser cette seconde cruciale. Un bras d'ombre informe jaillit en un spasme des ténèbres menaçantes, trop tard.

On a réussi.

La matrice se replie autour de moi comme un pliage japonais.

Et dans l'atelier règne une odeur de sueur et de circuits en train de cramer.

Je crois avoir entendu hurler Chrome, cri de métal torturé, mais ça ne se peut pas.

Bobby riait aux larmes. Au coin de l'écran de contrôle, les chiffres du temps écoulé indiquaient 07 : 24 : 05. La gravure avait pris un peu moins de huit minutes.

Et je vis que le programme russe avait fondu dans son alvéole.

Nous avons distribué le plus gros du compte zurichois de Chrome à une douzaine d'organisations charitables. Il y en avait trop à déplacer et nous savions qu'il nous fallait la craquer, regraver directement ses programmes, ou sinon elle aurait risqué de nous tomber dessus. Aussi n'en avons-nous gardé pour nous que moins de dix pour cent que nous avons aussitôt balancés par la filière Long Hum à Macao. Ces derniers s'étaient pris soixante pour cent de

commission sur le transfert avant de nous renvoyer le restant *via* l'itinéraire le plus contourné de la Bourse de Hong Kong. Il fallut une heure avant que notre argent commence à alimenter les deux comptes que nous avions ouverts à Zurich.

Je regardai sur le moniteur les zéros s'entasser derrière un chiffre sans signification. J'étais riche.

Puis le téléphone sonna. C'était Miles. Je faillis oublier la phrase de code.

« Eh, Jack, je sais pas ce qui se passe... qu'est-ce que c'est que cette histoire avec ta nana ? S'passe plutôt de drôles de choses ici...

— Quoi ? Raconte...

— Je la filais, comme convenu, de près, mais sans me faire voir. Elle va vers le Loser, reste attendre à la porte, puis se prend le métro. Et rentre à la Maison des Lumières bleues...

— Elle a fait quoi ?

— Par la porte latérale. *Réservé au personnel*. Pas question que je passe leur barrage de vigiles.

— Elle y est en ce moment ?

— Non, mec, je viens de la paumer. C'est la folie, là-dedans. Comme si la boîte venait de fermer, et pour de bon... vingt-cinq signaux d'alarme qui sonnent en même temps, les gens qui courent dans tous les coins, les flics qui se pointent en tenue antiémeutes... Maintenant, c'est le grand chambard, des gars des assurances, de l'immobilier, des camionnettes avec des plaques municipales...

— Miles, où est-elle allée ?

— J'l'ai perdue, Jack.

— Écoute, Miles, tu gardes le fric dans l'enveloppe, d'accord ?

— T'es sérieux ? Eh, écoute, j'suis vraiment désolé. Je...» Je raccrochai.

« Attends voir qu'on lui raconte ça », était en train de dire Bobby en frottant sa poitrine nue avec une serviette.

« Tu lui raconteras tout seul, cow-boy. Moi, je sors faire un tour. »

Et me voilà parti dans la nuit et les néons, me laissant emporter par la foule, en aveugle, avec pour seul désir de n'être plus qu'un fragment de cet organisme de masse, rien qu'une puce de conscience parmi d'autres à la dérive sous le dôme des géodes. Je ne pensais pas, me contentant de poser un pied devant l'autre, mais au bout d'un moment je me mis bel et bien à penser et là, tout s'éclaira. Elle avait eu besoin de l'argent.

Je pensais également à Chrome. Au fait qu'on l'avait tuée, assassinée, aussi sûrement que si on lui avait tranché la gorge. La nuit qui m'emportait le long des mails et des places était en train de la traquer maintenant, et elle n'avait nulle part où aller. Combien d'ennemis avait-elle, rien que dans cette foule ? Et combien agiraient

maintenant que ne les retenait plus la crainte de son argent ? Nous lui avions raflé tout ce qu'elle possédait. Elle était redescendue au niveau de la rue. Je doutais qu'elle pût survivre jusqu'à l'aube.

Finalement, je me souvins du café, celui où j'avais rencontré Tiger.

Les lunettes noires qu'elle portait étaient éloquentes, immenses caches noirs d'où dépassait la coulure révélatrice d'un maquillage couleur chair au coin d'une lentille. « Salut, Rikki », lançai-je, et j'étais prêt lorsqu'elle les retira.

Bleus. Bleu Tally Isham. Le bleu ciel déposé qui fait leur célébrité, ZEISS IKON autour de chaque iris en toutes petites capitales, lettres en suspension comme des paillettes d'or.

« Ils sont superbes », dis-je. Le maquillage masquait les ecchymoses. Pas de cicatrices avec un travail de cette qualité. « T'as gagné pas mal d'argent.

— Ouais, c'est vrai. » Puis elle frissonna. « Mais je n'en gagnerai plus, plus de cette façon.

— Je crois bien que la boîte a dû fermer.

— Oh. » Pas un trait de son visage ne bougea. Les nouveaux yeux bleus étaient calmes et très profonds.

« Ça n'a pas d'importance. Bobby t'attend. On vient de tirer un gros coup.

— Non. Il faut que je m'en aille. Je suppose qu'il ne comprendra pas, mais il faut que je m'en aille. »

J'acquiesçai, regardai mon bras s'élever pour lui saisir la main ; il ne semblait plus du tout m'appartenir, mais elle le saisit tel quel.

« J'ai un aller simple pour Hollywood. Tiger connaît certaines personnes chez qui je peux descendre. Peut-être que j'irai même à Chiba. »

Elle avait raison pour Bobby. Je revins avec elle. Il ne comprit pas. Mais elle avait déjà rempli son rôle à l'égard de Bobby, et j'avais envie de lui dire de ne pas s'en faire pour lui, parce que je voyais bien que c'était le cas. Il ne vint même pas la raccompagner dans le hall quand elle eut bouclé ses bagages. Je posai les sacs, l'embrassai en ruinant son maquillage, et quelque chose monta en moi comme le programme tueur était monté au-dessus des données de Chrome. Un blocage soudain de la respiration, en un endroit où nul mot n'existe. Mais elle avait un avion à prendre.

Bobby était avachi dans le fauteuil tournant face à son moniteur, les yeux fixés sur une enfilade de zéros. Il avait mis ses lunettes noires et je savais qu'il serait au Gentleman Loser dès la nuit tombée, à humer le temps, tâter le terrain, avide de découvrir un signe, quelqu'un qui lui dise à quoi ressemblerait sa nouvelle vie. J'avais du mal à l'imaginer très différente. Plus confortable, mais il n'en continuerait pas moins d'attendre que sorte sa prochaine carte.

Elle, j'essayai de ne pas l'imaginer dans la Maison des Lumières bleues, travaillant par tranches de trois heures en une approximation de sommeil paradoxal, tandis que son corps et un paquet de réflexes conditionnés se chargeaient du boulot. Les clients n'avaient jamais à se plaindre qu'elle simule car c'étaient de vrais orgasmes. Quant à elle, elle devait les ressentir, si même elle les ressentait, simplement comme de vagues flamboiements argentés quelque part aux franges du sommeil. Ouais, c'est si populaire, c'est quasi légal. Les clients sont déchirés entre le besoin de compagnie et simultanément l'envie d'être seuls, ce qui a sans doute été de tout temps la raison profonde de ce jeu bien particulier, avant même que la myoélectronique leur permette d'avoir les deux à la fois.

Je décrochai le téléphone et composai le numéro de sa compagnie aérienne. Je leur fournis son vrai nom, le numéro de son vol. « Elle modifie sa destination, leur dis-je. Pour Chiba. C'est ça. Au Japon. » Je glissai dans la fente ma carte de crédit et tapai mon code personnel. « En première. » Bourdonnement lointain tandis qu'ils contrôlent la validité de la carte. « Et aller et retour. »

Mais je suppose qu'elle se fit rembourser le billet de retour, à moins qu'elle n'en ait pas eu besoin, parce qu'elle n'est jamais revenue. Et parfois, tard le soir, je passe devant une vitrine avec des affiches de stars de la simstim, et tous ces yeux superbes, identiques, me lorgnent sur ces visages qui sont presque identiques et parfois leurs yeux sont les siens, mais aucun visage n'est jamais son visage, jamais, et je l'aperçois, très loin à la lisière de cette vaste étendue de nuit et de cités, et elle m'adresse alors un signe d'adieu.

Kim Stanley ROBINSON

Venise engloutie

La petite ville de Waukegan, dans l'État de l'Illinois, a vu naître deux écrivains de S-F parmi les plus célèbres : Ray Bradbury d'abord, puis Kim Stanley Robinson en 1952. Tout comme son illustre prédécesseur, Robinson a rapidement quitté le nord des États-Unis pour le climat plus clément de la Californie où ses parents se sont installés dans l'Orange County en 1955.

« Je raconte souvent que j'ai grandi dans une communauté agricole en lisant Mark Twain, déclare Robinson, puis que j'ai vu les vergers arrachés et remplacés par un cauchemar d'autoroutes et de copropriétés, que peu après j'ai découvert la science-fiction de la new wave et que j'ai vu en elle la vérité sur mon univers. Mais la vraie vérité, c'est que je ne sais pas ce qui m'a attiré vers la S-F. Cela m'a plu, tout simplement » (propos publiés sur le site infinity plus, traduits dans Galaxies n° 15).

Toujours est-il qu'inspiré par des auteurs tels que Gene Wolfe, U.K. Le Guin, Samuel Delany, etc., le jeune Robinson se mit à écrire et eut la chance de trouver un conseiller littéraire en la personne de Damon Knight. Ce fut donc dans la revue de Knight, Orbit, qu'il fut publié pour la première fois en 1976. Il avait rédigé auparavant une thèse de doctorat, The Novels of Philip K. Dick, qu'il remania et fit paraître en librairie en 1984.

Sa première trilogie romanesque débuta la même année avec Le rivage oublié (suivi en 1985 de La mémoire de la lumière et en 1988 de La côte dorée). Elle est très inspirée par cet Orange County où il vit et dont il imagine les diverses fins possibles, un peu à la manière de J.G. Ballard racontant les morts envisageables de la Terre. La S-F de Kim Stanley Robinson se révèle réaliste, précise et soucieuse de vraisemblance scientifique, à mille lieues du courant cyberpunk ou de la fantasy. Pourtant, en 1983, Robinson reçut le World Fantasy Award pour son texte Black Air : il pensait avoir écrit un récit historique sur l'Invincible Armada !

Mais c'est avec sa trilogie martienne, qui lui valut deux prix Hugo, qu'il allait devenir un des meilleurs auteurs du genre. Mars la Rouge (1992), Mars la Verte (1993) et Mars la Bleue (1996) décrivent par le menu les diverses étapes de la colonisation par l'homme de la planète rouge depuis sa terraformation jusqu'aux problèmes qui se posent ensuite aux colons ainsi que l'opposition de Mars à la planète mère au cours des deux siècles suivants.

Il est remarquable de constater combien deux auteurs contemporains de S-F, Bradbury et Robinson, nés dans la même ville et passionnés par la même planète, ont pu diverger dans leur inspiration. Il est permis de préférer l'une ou l'autre approche. En ce qui me concerne, je ne désespère pas d'aller un jour boire du seghir dans une taverne de Lakkmanda, telle que l'a décrite C.L. Moore dans Shambleau.

Quand Carlo Tafur put se dégager de la gangue du sommeil, le bébé braillait, la théière sifflait, l'odeur du fourneau emplissait l'air. Des vaguelettes giflaient les murs de l'étage inférieur. L'aube pointait à peine. Il se résolut à s'extraire des draps et se leva. Il traversa à pas feutrés la seule autre pièce de son logis et, ignorant sa femme et son enfant, franchit la porte pour se retrouver sur le toit.

Venise avait meilleure allure à l'aube, pensa Carlo tout en pissant dans le canal. Dans cette lueur mauve, il devenait possible d'imaginer que la cité restait ce qu'elle avait été et que des hordes de visiteurs viendraient bientôt submerger le Grand Canal par ce beau matin d'été... Bien entendu, pour se prendre à cette fantaisie, il fallait ignorer les constructions disparates édifiées sur les toits du voisinage. Aux alentours de l'église – San Giacomo du Rialto –, tous les immeubles voyaient même leurs étages supérieurs engloutis, aussi était-il apparu nécessaire de découvrir les toits de leurs tuiles et d'ériger sur les charpentes mises à nu des cabanes faites de matériaux péchés sous le niveau de l'eau : du bois, de la brique, des lames de store, de la pierre, du métal, du verre. La maison de Carlo était une de ces cabanes, folle combinaison de poutres en bois, de vitraux de San Giacometta et de tuyaux de drainage martelés. Il se retourna pour la considérer et soupira. Mieux valait porter son regard sur le Rialto, où le soleil rouge brillait sur les dômes bulbeux de San Marco.

— Tu dois retrouver ces Japonais, aujourd'hui, dit à Carlo sa femme Luisa, depuis l'intérieur de la cabane.

— Je sais.

Il se trouvait encore des visiteurs pour venir voir Venise, c'était certain.

— Et ne te remets pas à les injurier et à les planter là sans te faire payer, comme avec ces Hongrois, poursuivit-elle d'une voix claire qui résonna au-dehors. Tu sais, ça n'a pas la moindre importance qu'ils prennent des trucs sous l'eau. C'est le passé. Ces vieilleries ne profitent à personne, là où elles sont.

— Tais-toi, dit-il sèchement. Je sais.

— Il faut que j'achète du bois pour le fourneau, des légumes, du papier-toilette et des chaussons pour le bébé. Les Japonais sont tes meilleurs clients ; tu ferais mieux de bien les traiter.

Carlo regagna la cabane et alla s'habiller dans la chambre. Il avait enfilé une botte lorsqu'il s'accorda une pause avant la deuxième pour fumer une cigarette, la dernière de la maison. Tout en fumant, il considéra la pile de livres posée à même le sol, sa bibliothèque, comme Luisa, sardonique, qualifiait sa collection ; que des ouvrages sur Venise. Tous déchirés, cornés, piqués, ils étaient si bien gauchis

par l'humidité qu'aucun ne se fermait plus convenablement ; et chaque page moisie se creusait de vagues telle la Lagune un jour de vent. Ils composaient un misérable tableau et, en retournant dans l'autre pièce, Carlo, de sa botte froide, donna un petit coup au tas le plus proche.

— Je sors, dit-il en embrassant son bébé, puis Luisa. Je rentrerai tard ; ils veulent aller à Torcello.

— Que peuvent-ils bien vouloir faire là-bas ?

Il haussa les épaules.

— Juste regarder, peut-être.

Il se baissa pour franchir la porte d'entrée.

En contrebas du toit, il y avait une petite place où l'on amarrait les embarcations du voisinage. Carlo se laissa glisser des tuiles sur le dock flottant étroit qu'il avait aidé ses voisins à construire et le traversa pour gagner son bateau, un voilier ventru au pont de toile. Il embarqua, largua les amarres et fit force de rames pour passer de la placette au Grand Canal.

Là, il bascula ses rames hors de l'eau et laissa l'embarcation dériver au gré du courant. Ce Grand Canal avait toujours accueilli le cours naturel du chenal parmi les laisses de vase de la Lagune ; un temps apprivoisé, il était maintenant redevenu rivière ; ses rives se constituaient de toits de tuile et de palais de pierre, et des centaines d'affluents se fondaient en lui. Dans la lumière du petit matin, des hommes travaillaient à l'intérieur des maisons sur les toits ; ceux qui connaissaient Carlo le saluaient, corde ou marteau en main, et lui criaient bonjour. Carlo agitait négligemment une rame avant que le courant l'entraîne plus avant. C'était folie que de construire si près du Grand Canal qui était désormais assez fort pour jeter bas les vieilles structures, ce qui se produisait souvent, mais c'était leur affaire. À Venise, si on y réfléchissait, tout le monde était fou.

Il aboutit dans le bassin de San Marco, traversa la Piazzetta près du palais des Doges, toujours imposant même réduit à deux étages, pour gagner la Piazza. La circulation était dense, comme de coutume ; c'était le seul endroit de tout Venise à voir toujours passer les foules d'antan, et Carlo l'aimait pour cette raison, même s'il hurlait ses jurons aussi fort que tout le monde lorsque des gondoles se ruaient devant lui. Il godilla pour s'ouvrir un passage vers la fenêtre de la Basilica et y pénétra.

Sous les ors et les bleus éclatants des dômes, bruissait une bruyante atmosphère. Un dock flottant recouvrait la majeure partie des eaux qui avaient envahi les salles ; Carlo y amarra son bateau, hissa dessus ses quatre bouteilles d'oxygène et y grimpa à leur suite. Il en prit deux dans chaque main et traversa le dock sur lequel le marché aux poissons battait son plein. On présentait à la vente des filets de mulot,

des requins des lagunes, des raies, des poissons plats et de petits poissons rouges serrés dans des piles de cageots, l'air consterné devant leur situation. Des praires s'entassaient sur des plateaux et leurs coques brillaient sous les rayons de soleil qui entraient par la fenêtre est ; des hommes et des femmes extirpaient des crabes tout vifs de trous aménagés dans le dock, risquant leurs doigts dans les pièges grouillants ; les poulpes noircissaient leurs seaux d'eau, les éponges exsudaient leur écume ; plus loin, des plateaux où s'étaient déversés de poissons, darnes, jointures, intestins, œufs luisants, têtes aux yeux en boutons de bottine, dessinaient une toile mouvante de rose et de blanc et de jaune et de rouge et de bleu.

C'est au beau milieu du marché que Ludovico Salerno, un des meilleurs amis de Carlo, avait ses éventaires de matériel de plongée. Les deux clients japonais de Carlo s'y trouvaient déjà. Il les salua et tendit les bouteilles à Salerno qui s'empessa de les remplir à sa machine. Pendant le chargement, ils devisèrent en un italien rapide, argotique ; puis Carlo le régla et mena les Japonais à son bateau. Ils embarquèrent et rangèrent leurs sacs à dos sous le pont de toile ; Carlo les rejoignit, chargé du matériel de plongée.

— Nous sommes prêts à voyager jusqu'à Torcello ? demanda l'un d'eux.

L'autre sourit et répéta la question.

Ils s'appelaient Hamada et Taku ; ils avaient lancé quelques plaisanteries sur la similitude du nom de ce dernier avec celui de Carlo, mais comme Taku parlait moins bien italien, les boutades n'avaient guère duré. Ils l'avaient engagé quatre jours auparavant, à l'étal de Salerno.

— Oui, dit Carlo.

Il prit les rames, quitta la Piazza et remonta les canaux jusqu'à Campo San Maria Formosa qui se révéla presque aussi encombré que la Piazza. Au-delà, les canaux étaient déserts et seule, de temps en temps, une maison sur le toit troublait cette vision de déluge apaisé.

— Cette partie de cité Venise pas beaucoup de gens habitent, observa Hamada. Pas de maisons sur maisons.

— C'est vrai, répondit Carlo. (En dépassant San Zanipolo, puis l'hôpital, il expliqua :) C'est trop près de l'hôpital, ici, il y avait trop d'affections. Des maladies, vous savez.

— Ah, l'hôpital. (Hamada acquiesça, ainsi que Taku.) Nous avons nagé l'hôpital dans notre voyage à Venise avant celui-ci même. Récupéré beaucoup de belles statues dans les étages inférieurs.

— Des lions de pierre, ajouta Taku. Beaucoup de lions de pierre avec ailes dans pièce au-dessous niveau d'eau Vingt-quarante.

— C'est vrai ? dit Carlo.

Des lions de pierre, songea-t-il, disposés dans l'entrée de la

coûteuse demeure d'un homme d'affaires japonais, quelque part dans le monde... Il tâcha de se changer les idées en observant les visages brillants de santé, pareils à des masques, de ses deux passagers qui riaient à cette évocation de leurs souvenirs.

Puis ils se retrouvèrent à l'aplomb de Fondamente Nuova, la limite septentrionale de la cité, et enfin, sur la Lagune. Une houle légère arrivait du nord. Carlo continua de ramer sur quelque distance avant d'aller hisser la voile unique du bateau. Le vent soufflait de l'est, aussi pourraient-ils faire une bonne moyenne d'ici Torcello, au nord. Derrière, Venise apparaissait magnifique dans la lumière du matin, comme s'ils en étaient soudain distants de plusieurs kilomètres, et un horizon aqueux les empêchait de la contempler tout entière.

Les deux Japonais s'étaient tus et regardaient par-dessus le plat-bord. Ils voguaient à l'aplomb du cimetière de San Michele, s'aperçut Carlo. Au-dessous d'eux s'étendait l'île qui avait été le cimetière principal de la cité pendant des siècles ; ils firent voile au-dessus d'un champ de tombes, de mausolées, de pierres tombales et d'obélisques qui, à marée basse, pouvait constituer un danger pour la navigation... On voyait tout juste assez de ces étranges blocs blancs pour se convaincre qu'ils étaient le résultat même d'une réflexion architecturale menée par les poissons. Carlo se signa vivement pour impressionner ses clients et se rassit à la barre. Il tendit la voile et ils gîtèrent un peu, giflés par les vagues.

En guère plus de vingt minutes ils étaient à l'est de Murano et longeaient sa limite. Murano, comme Venise une cité posée sur une île sillonnée de canaux, avait été une bourgade pittoresque avant le déluge. Mais elle ne possédait pas autant de fiers immeubles que Venise et l'on disait qu'une rivière sous-marine avait sapé les fondations de ses îles ; de toute manière, elle n'était plus que décombres. Les deux Japonais jacassaient avec exaltation.

— Pouvons-nous rendre visite cette cité ici, Carlo ? demanda Hamada.

— C'est trop dangereux, répondit-il. Les immeubles se sont effondrés dans les canaux.

Ils hochèrent la tête, souriants.

— Des gens vivre ici ? demanda Taku.

— Quelques-uns, oui. Ils habitent les plus hauts immeubles, dans les étages encore émergés, et ils travaillent à Venise. Ainsi, ils évitent d'avoir à construire une maison sur le toit en ville.

Les visages de ses deux compagnons reflétèrent leur incompréhension.

— Ils évitent la crise du logement, dit Carlo. À Venise, comme vous l'avez peut-être remarqué, le marché n'est pas inondé de logements.

Ses auditeurs saisirent l'astuce et éclatèrent de rire.

— Pourraient vivre dans étages dessous si possédant combinaison comme ça ici, dit Hamada en désignant l'équipement de Carlo.

— Oui, répliqua-t-il, et on pourrait aussi se faire pousser des ouïes.

Il agita ses doigts sur son cou et fit saillir ses yeux pour indiquer les ouïes. Les Japonais adorèrent ça.

Passé Murano, la Lagune s'éclaircit sur plusieurs kilomètres d'un bleu battu par le soleil et couvert de vagues clapoteuses. Le bateau piquait, se relevait, le vent tirait fort sur la corde attachée à la voile que Carlo tenait dans sa main. Il commençait à apprécier la promenade. « La tempête arrive », dit-il spontanément aux deux autres avant de désigner la ligne noire qui barrait l'horizon, au nord. C'était une vision banale ; les tempêtes, brèves, violentes, déferlaient par la passe Brenner, issue des Alpes autrichiennes, éclataient sur la vallée du Pô et sur la Lagune avant de se dissiper dans l'Adriatique... et ce, une fois par semaine, ou davantage, même en été. C'était l'une des raisons pour lesquelles le marché aux poissons se tenait sous les dômes de San Marco ; chacun était dégoûté du commerce sous la pluie.

Même les Japonais reconnurent les nuages.

— Beaucoup pluie tomber bientôt ici, dit Taku.

Hamada sourit et dit :

— Taku et Tafur prophètes météo, pas de doute, grosse société !

Ils rirent.

— Il fait ça au Japon, aussi ? demanda Carlo.

— Oui, en effet, sûrement. Au Japon pleut tous les jours... Taku dit : il pleut demain sûrement. Prophète météo !

Une fois les rires retombés, Carlo demanda :

— La pluie n'a-t-elle pas englouti quelques-unes de vos villes, là-bas aussi ?

— Qu'est-ce que c'est ici ?

— N'avez-vous pas de Venise au Japon ?

Mais ils refusèrent d'en discuter.

— Je ne comprends pas... Non, pas de Venise au Japon, dit Hamada calmement, mais ni l'un ni l'autre ne rit comme auparavant.

Ils voguèrent. Venise s'était perdue sous l'horizon, tout comme Murano. Ils atteindraient bientôt Burano. Carlo guida l'embarcation sur les vagues et écouta ses deux compagnons deviser dans leur langue improbable, ou mutiler l'italien de telle façon qu'il avait envie soit d'éclater de rire, soit de mordre le plat-bord de frustration.

Peu à peu, Burano apparut sur l'horizon au gré des bonds du bateau : d'abord le campanile, puis les quelques immeubles encore émergés. Murano avait encore une population, un tout petit marché, et même un festival d'été ; Burano était vide. Son campanile se dressait avec un angle marqué, tel le mât d'un vaisseau chaviré. Avant 2040, ç'avait été une cité sur une île ; maintenant, des « canaux »

serpentaient parmi ses toits. Carlo, qui détestait l'endroit, s'en tint à distance respectueuse. Ses compagnons en discutèrent tranquillement en japonais.

Un mille plus loin était Torcello, une autre ville fantôme oubliée sur son île. On pouvait voir son campanile depuis Burano ; blanc, haut, il se détachait sur les nuages noirs qui bouchaient le nord. Ils l'approchèrent en silence. Carlo réduisit la voile, installa Taku à la proue pour repérer les écueils et rama avec prudence pour gagner la limite de la ville. Autour d'eux, les toits et les murs pointaient comme des récifs ou de vieilles fondations qui surgiraient du sol. On avait ramené beaucoup de tuiles et de poutres à Venise, comme matériaux de construction. Torcello avait déjà connu pareille situation ; pendant la Renaissance, la cité, forte d'une population de vingt mille âmes, représentait pour Venise une rivale en réduction, mais elle s'était vue totalement désertée aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. Des entrepreneurs vénitiens avaient parcouru ses ruines, en quête de beau marbre ou d'un escalier aux bonnes dimensions... Une population minuscule était revenue fabriquer de la dentelle et accueillir les touristes en mal de mélancolie, mais les eaux montèrent et Torcello mourut pour de bon. De sa rame, Carlo poussa au large un mur dont une importante section bascula et s'engloutit. Il s'efforça de ne pas le remarquer.

Courbé sur ses rames, il les mena au carré d'eau dégagé qui avait été la Piazza. Autour d'eux s'élevaient quelques toits intacts, guère plus hauts que le mât de leur voilier, des murs ruinés de pierre ou de brique ronde ; la suggestion ombreuse d'autres murs ondoyait sous la surface. Il était difficile de dire à quoi aurait pu ressembler le plan des rues. Sur l'un des côtés de la Piazza se dressait, toutefois, la cathédrale de Santa Maria Ascunta qui tenait toujours bon et soutenait toujours le campanile qui demeurait campé, solide, comme s'il dominait une communauté vivante.

— Ici est l'église que nous désirons plonger, dit Hamada.

Carlo hocha la tête. L'humeur enjouée ressentie pendant le trajet appartenait au passé. Il fit le tour de la Piazza à la recherche d'un endroit plat où ils pourraient accoster et poser l'équipement. Les dépendances de l'église – ç'avait été un vaste édifice – étaient toutes sous l'eau. À un moment, la quille racla le faîte d'un toit. Ils longèrent la nef pareille à une étable et regardèrent par les fenêtres hautes ; des planchers d'eau. Ce n'était pas une surprise. L'une des petites fenêtres du campanile avait été élargie à coups de masse ; à peine franchie, un escalier de pierre s'élevait et, quelques marches plus haut, aboutissait à un sol dallé. Ils amarrèrent le bateau au mur et portèrent leur équipement sur ce sol. Dans la lueur de la mi-journée, la pierre, à l'intérieur, paraissait criblée de trous d'ombre et prenait un air d'ébauche. Les citoyens de Torcello avaient bâti le campanile dans la

fièvre, persuadés que le monde finirait avec le millénaire, l'an mil. Carlo sourit à la pensée du sursis dont ils avaient bénéficié. Ils gravirent les degrés de l'escalier jusqu'au soleil soudain de la salle des cloches pour inspecter les environs, aperçurent Burano, Venise au loin... Vers le nord, les ombres de la Lagune et les côtes de l'Italie. Au-delà, la barre noire des nuages semblait un mur presque submergé sous l'horizon, mais elle se levait ; la tempête arrivait.

Ils redescendirent, revêtirent l'équipement de plongée et se laissèrent tomber dans l'eau que dominait le campanile. Ils se trouvaient au-dessus du complexe d'édifices religieux, et l'obscurité régnait ; Carlo ramena lentement les deux Japonais à la Piazza et plongea plus profond. Prudent, il évita de fouler le sol envasé. Ses ouailles aperçurent le grand trône de pierre au centre de la Piazza (Carlo se souvint d'un de ses livres moisis : on l'avait baptisé le Trône d'Attila, et nul ne savait pourquoi) et, échangeant de grands signes de la main, le gagnèrent à la nage. L'un d'eux fit de risibles tentatives pour se tenir debout au sommet et l'arpena de ses palmes ; il soulevait des nuages de vase. L'autre le rejoignit. Ils s'assirent chacun à leur tour dans le fauteuil de pierre, des colonnes de bulles s'élevant au-dessus d'eux, et se prirent en photo avec leurs appareils sous-marins. La vase gâchera les photos, se dit Carlo. Tandis qu'ils gambadaient, il se demanda avec amertume ce qu'ils comptaient prendre dans l'église.

Enfin, Hamada monta vers lui et désigna l'église. Derrière son masque, ses yeux brillaient, surexcités. Carlo battit des palmes, doucement, et les guida jusqu'à la grande entrée de la façade. Les portes avaient disparu. Ils pénétrèrent dans l'église en nageant.

À l'intérieur, il faisait sombre ; tous trois décrochèrent leurs grandes lampes-torches et les allumèrent. Les cônes d'eau boueuse se muèrent en cristal ; les rais lumineux balayèrent les alentours. L'intérieur de l'église était quelconque, le sol disparaissait sous une épaisse couche de boue. Carlo regarda muser ses deux clients et laissa le rayon de sa torche errer sur les murs. Quelques-unes des fenêtres demeuraient intactes, un étrange tableau. Parfois, le rayon piégeait une colonne de bulles qu'il transmuait en argent.

Les Japonais ne tardèrent pas à aller voir l'image à l'extrémité ouest de la nef, une mosaïque. Taku (estima Carlo) essuya la vase qui maculait les carreaux, ravivant leurs couleurs. Ils étaient allés à la grande en premier, celle qui dépeignait la Crucifixion, la Résurrection des Morts et le Jour du Jugement dernier : une peinture murale chargée. Carlo s'en approcha à la nage pour jouir d'une meilleure vue. Mais les Japonais n'avaient pas plus tôt nettoyé ce mur qu'ils se ruaient à l'autre bout de l'église où, au-dessus des stalles de l'abside, se trouvait une autre mosaïque. Carlo les suivit.

Essuyer celle-là ne prit pas longtemps ; et quand l'eau s'éclaircit, tous trois flottèrent là, les rayons de leurs torches convergeant sur l'image révélée.

Elle représentait la Teotoca Madonna, celle-qui-porte-Dieu. Debout devant un fond d'or terne, elle tenait l'Enfant dans ses bras et contemplait le monde d'un regard triste et sage. Carlo battit des jambes pour s'élever au-dessus des Japonais et pointa sa torche sur le visage de la Madonna. Elle paraissait capable de tout voir du futur, jusqu'à cet instant et au-delà, tout de la vie brève de son enfant, et toutes les terreurs et les calamités advenues depuis... Des larmes de mosaïque coulaient sur ses joues. À leur vue, Carlo put à peine retenir ses propres larmes de venir s'ajouter à l'eau qui mouillait déjà son visage. Il se sentit soudain transporté dans une église au plus profond de l'océan ; la pression de ses sentiments menaçait de le faire implorer, il pouvait tout juste les contenir. L'eau le glaçait, il tremblait, expédiant vers la surface une épaisse colonne de bulles, presque ininterrompue... sous le regard de la Madonna. D'un coup de pied, il se détourna et s'éloigna. Ses deux compagnons le suivirent, tels des poissons effarouchés. Carlo les mena hors de l'église, dans une lumière boueuse, puis vers la surface, au bateau et à la fenêtre.

Ses palmes retirées, Carlo s'assit sur l'escalier et s'égoutta. Taku et Hamada franchirent la fenêtre, non sans mal, et le rejoignirent. Ils discutèrent un moment en japonais, visiblement surexcités. Carlo les fixait d'un œil noir.

Hamada se tourna vers lui.

— Celle-là ici est l'image que nous désirons, dit-il. La Madone avec l'enfant.

— Quoi ? s'écria Carlo.

Hamada haussa les sourcils.

— Nous désirons prendre chez nous cette image-ci, au Japon.

— Mais c'est impossible ! L'image est faite de petits morceaux collés au mur – il n'y a pas moyen de les détacher !

— Gouvernement Italie permet, dit Taku, mais, d'un geste, Hamada le réduisit au silence.

— Mosaïque, oui. Nous utilisons des instruments que nous prenons ici – une torche à eau. Méthode d'archéologie, vous comprenez. Couper des blocs de murs, briques, les numéroter... Construire sur nouvel endroit, au Japon. Au-dessus de l'eau.

Il jeta son sourire nacré.

— Vous ne pouvez pas faire ça, affirma Carlo, profondément offensé.

— Je ne comprends pas, dit Hamada. (Mais il comprenait :) Gouvernement italien nous permet ça.

— Ici, ce n'est pas l'Italie, dit Carlo avant de se lever, dans sa

colère. (Quel bien ferait une Madone au Japon, de toute façon ? Ils n'étaient même pas chrétiens.) L'Italie est là-bas, poursuivit-il. (Dans son énervement, il désignait par erreur le sud-est, augmentant sans aucun doute la confusion de ses auditeurs.) Ici, ça n'a jamais été l'Italie ! Ici, c'est Venise ! La République !

— Je ne comprends pas. (Il avait toujours cette formule toute prête.) Le gouvernement italien nous a donné permis à nous.

— Bon Dieu ! dit Carlo. (Il se tut un instant en proie à la révolte.) Et combien de temps cela va-t-il prendre ?

— Temps ? Nous travaillons cet après-midi, demain ; plaçons les briques ici, allons louer barge Venise pour transporter briques à Venise...

— Passer la nuit ici ? Je ne passerai pas la nuit ici, bon Dieu !

— Nous amenons sac de couchage pour vous...

— Non ! (Carlo était furieux.) Je ne reste pas, espèces de hyènes païennes...

Il retira son équipement de plongée.

— Je ne comprends pas.

Carlo se sécha, s'habilla.

— Je vous laisse vos bouteilles et je reviens vous chercher demain après-midi. Compris ?

— Oui, dit Hamada, l'observant d'un regard fixe, inexpressif. Ramenez barge ?

— Quoi ? Oui, oui, je vous ramènerai votre barge, misérables poissons-chats bouffeurs de vase. Vautours...

Il poursuivit ainsi un moment, tout en sortant le bateau par la fenêtre.

— Orage approcher ! dit gaiement Taku en désignant le nord.

— Allez au diable ! jeta Carlo qui s'écarta de la fenêtre et se mit à ramer. *Compris ?*

Il quitta Torcello et retrouva la Lagune. La tempête arrivait, en effet ; il lui fallait se hâter. Il hissa la voile et tira le pont de toile jusqu'à tout recouvrir, à l'exception du siège sur lequel il était assis. Maintenant, le vent soufflait du nord, fort, mais capricieux, et tendait la voile ; le bateau ruait sur les vagues clapoteuses, traînant derrière lui un sillage dont la blancheur tranchait sur le noir du ciel. Les nuages se refermaient sur celui-ci comme un rideau, en cachant déjà la moitié : moitié noir, moitié bleu sans éclat, et la ligne de partage paraissait solide. Cela devait rappeler la grande tempête de 2040, estima Carlo ; elle s'était abattue sur Venise comme une couverture de laine noire et avait déversé ses flots pendant quarante jours. Et dans le monde entier, rien n'avait plus jamais été pareil.

Il se trouvait maintenant à proximité des ruines de Burano. Il ne pouvait voir que le campanile pris de boisson qui se détachait sur le

ciel noir et il se rendit compte soudain qu'il haïssait cette ville abandonnée : vision de la Venise à venir, modèle cruel de son futur. Que l'eau s'élève de trois mètres, et Venise ne deviendrait rien d'autre qu'une grande Burano. Même si l'eau ne montait pas, de plus en plus de gens la quittaient chaque année... Un jour, elle serait déserte. De nouveau, la tristesse qu'il avait éprouvée devant la Teotoca l'envahit, tristesse vite muée en désespoir sans fond. « Sacré bon Dieu ! » jura-t-il, les yeux rivés au campanile boiteux ; mais ce ne fut pas suffisant. Il ne connaissait pas de mots qui fussent suffisants. « *Sacré bon Dieu !* »

La bourrasque frappa peu après Burano. Elle manqua lui arracher la voile ; il dut se cramponner d'une poigne acharnée, attacher la voile à la poupe, assurer la barre et crapahuter sur le pont de toile qui tanguait pour réduire la voile, le tout dans un concert de jurons. Il amena la voile jusqu'à son dernier ris, ce qui ne laissait guère qu'une surface de mouchoir de poche exposée au vent. Même alors, le bateau bondissait sur les vagues et le mât craquait, comme prêt à s'abattre... Les vagues clapoteuses étaient devenues moutons ; dans le hurlement du vent, leurs crêtes se déchiraient et s'envolaient dans les airs, blanche écume dans le noir...

Mieux valait gagner Murano pour y chercher refuge, se dit Carlo. Alors, la pluie commença. Plus froide que l'eau de la Lagune, elle tombait presque à l'horizontale. Le vent forçissait toujours ; sa voile mouchoir allait abattre le mât... Seigneur ! dit-il. Il s'aventura de nouveau sur le pont, glissa jusqu'au mât et serra la voile de ses doigts gourds et indisciplinés. Il rampa jusqu'à son trou dans le pont, cramponné avec désespoir pour résister aux embardées du bateau. Celui-ci se présentait presque par le travers aux lames, aussi saisit-il la barre et la tourna-t-il, juste à temps pour aborder une énorme vague par l'arrière. Il eut un frisson de soulagement. Chaque vague semblait plus grosse que la précédente ; elles grossissaient vite, sur la Lagune. Bon, se dit-il, que faire maintenant ? Sortir les rames ? Non, ça ne servirait à rien ; il devait continuer à aborder les vagues par l'arrière et, de plus, il ne pouvait ramer efficacement dans ces lames. Il lui fallait les suivre, se dit-il ; et si elles manquaient Murano et Venise, ça voulait dire l'Adriatique.

Tandis que les vagues le soulevaient, le laissaient retomber, il envisagea cette possibilité d'un esprit résolu. Son mât seul, par un vent de cette force, se comportait comme une voile ; et ce vent semblait souffler d'une direction située un peu à l'ouest du nord. Les vagues – les plus grosses qu'il ait vues sur la Lagune, peut-être les plus grosses jamais vues sur la Lagune – le poussaient à peu près dans la même direction que le vent, naturellement. Eh bien, cela signifiait qu'il manquerait Venise qui se trouvait au sud, peut-être même un peu au sud-ouest. Merde, se dit-il. Tout ça pour s'être énervé après ces deux

Japonais et la Teotoca ? Que lui importait le sort d'une mosaïque engloutie avec Torcello ? Il avait aidé des étrangers à retrouver et à emporter le cheval de bronze tombé de San Marco... et plus d'un des lions de pierre de Venise, symboles de la cité... le pont des Soupirs tout entier, pour l'amour de Dieu ! Qu'est-ce qui lui avait pris ? Pourquoi se préoccuper d'une mosaïque oubliée ?

Bon, c'était fait ; et voilà où ça l'avait mené. L'impasse. Chaque vague soulevait son voilier par l'arrière et glissait dessous jusqu'à ce qu'il puisse, si l'envie l'en prenait, plonger son regard dans le creux et voir son mât presque à l'horizontale, avant de s'élever sur une crête brisée, écumeuse, dont chacune semblait vouloir mettre en pièces son petit trou dans le pont et l'engloutir... L'espace d'une seconde, il se retrouvait suspendu entre ciel et mer, la barre libre, inutile, avant de s'écraser dans le creux suivant. Chaque fois, sur la crête, il pensait, celle-là va nous avoir, et ainsi, bien que trempé et transi dans le vent et la pluie glacés, les bouffées répétées d'adrénaline déclenchées par la peur et son épais manteau de laine lui tenaient chaud. Une centaine de vagues le convainquirent que la suivante glisserait sans doute sous lui sans plus de conséquences et il se détendit quelque peu. Rien à faire, sinon tenir jusqu'au bout et tenir le bateau, aussi, de façon que la houle le prenne toujours par l'arrière... et il s'en tirerait. Pour sûr, songea-t-il, il n'aurait qu'à chevaucher ces vagues et traverser l'Adriatique jusqu'à Trieste ou Rijeka, une de ces deux villes criardes qui avaient ravi à Venise son trône de Reine de l'Adriatique... Les princesses de l'Adriatique, pour ainsi dire, et deux belles petites salopes, aussi... À moins de sortir de l'ouragan, de le contourner pour refaire voile vers la cité, oui, c'était préférable...

D'un autre côté, le Lido, en nombre d'endroits, était devenu une sorte de récif ; de telles vagues s'y briseraient et ne manqueraient pas de faire chavirer son bateau. De plus, pour rester réaliste, le nord de l'Adriatique était vaste ; la moindre erreur au sommet d'une de ces lames (et il ne pourrait pas toujours continuer ainsi) et abordé, chaviré, laminé par les rouleaux, il irait rejoindre la cohorte de Vénitiens qui avaient fini au fond de cette mer. Et tout ça pour cette satanée Madone. Carlo, tassé à la poupe, ajustait la barre aux caractéristiques de chaque vague, ignorant le reste du chaos hurlant, noir, privé d'horizon qu'étaient l'air et l'eau tout autour de lui, satisfait, à sa façon farouche, de voguer vers sa mort en faisant preuve d'une telle habileté dans ses manœuvres. Mais il se refusait à penser au Lido.

Et il voguait, oublieux du temps comme on l'est lorsque l'on se retrouve privé de tout référent spatial. Vague après vague après vague. Un peu d'eau s'accumulait au fond de son bateau et le découragement s'empara de lui ; en esprit, il semblait déjà ; ce n'était pas une façon

de tirer sa révérence que de voir son bateau couler peu à peu sous lui...

Puis au hurlement aigu et désinvolte du vent se joignit une voix de basse qui mugissait et rugissait. Il regarda par-dessus son épaule dans la direction vers laquelle il était entraîné et aperçut une ligne blanche qui s'étendait de la gauche vers la droite ; son cœur bondit. La peur explosa en lui. Voilà. Le Lido, maintenant barre de récif sur lequel trébuchaient les vagues. Elles s'écrasaient dessus, il pouvait voir des rideaux d'écume laiteuse précipités vers le ciel et soufflés dans le néant. Il fut terrifié. C'eût été tellement plus facile de sombrer en mer.

Mais là... parmi les blancs brisants, vers la droite... un doigt gris pointait vers la noirceur du...

Un campanile. Carlo dut reporter ses yeux sur la vague qui le surplombait et redresser le bateau, mais quand il regarda de nouveau en arrière, il était toujours là. Un campanile, dressé comme un phare mort. « Nom de Dieu ! » dit-il à voix haute. Les lames paraissaient le pousser à deux cents mètres au nord de l'édifice. À chaque vague qui le soulevait, il y avait un instant où le bateau la dévalait aussi vite qu'elle se ruait sous lui ; pendant ces moments, il dévia un peu la barre et le bateau tourna et glissa de côté sur la vague, vers le sud, jusqu'à ce qu'elle le soulève avec elle sur sa crête et qu'il doive redresser. Il répéta obstinément la délicate opération, manquant dans son impatience mettre son embarcation en pièces à plusieurs reprises. Ce qui n'aurait servi à rien. Contente-toi de ce que chaque vague voudra bien t'accorder, songea-t-il. Et prie pour que la somme soit suffisante.

Le Lido se rapprocha ; il lui sembla être dans le vent par rapport au campanile. Était-ce celui de l'entrée du canal du Lido, ou celui de Pellestrina, plus au sud ? Il n'avait aucun moyen de le savoir et n'aurait pu s'en soucier moins. Mais il se réjouissait que ses ancêtres aient jugé bon de bâtir d'aussi solides rochers. Entre les vagues, il étendait le bras sous le pont et trouva ainsi, au toucher, la gaffe et la longueur de corde qu'il transportait. Un problème se poserait lorsqu'il finirait par atteindre le campanile – ça ne servirait à rien d'en passer à quelques mètres, impuissant ; d'un autre côté, il ne pouvait pas non plus se fracasser dessus et compter y survivre, pas dans ces lames. En fait, plus il réfléchissait, plus il comprenait combien l'approche devrait être exacte et ardue ; aussi, par peur, il cessa d'y songer et se concentra sur les vagues.

La dernière fut la plus grosse. Elle devenait plus abrupte comme le bateau la dévalait, jusqu'au moment où il lui parut qu'ils allaient être emportés à jamais. Plus loin, le campanile se profilait, immense, ténébreux. Tout autour, les vagues s'abattaient et se brisaient avec des hurlements aigus et mortels ; de derrière, Carlo pouvait voir l'eau

aspirée sur les failles, comme sur de petites mais larges cascades. Le fracas était formidable. Au sommet de la vague, il lui parut qu'il pourrait sauter par une des fenêtres supérieures du campanile – il sortit la gaffe, déplaça la barre d'un poil, prit trois profondes inspirations.

Dans un bruit incroyable, la vague l'entraîna un peu au-delà de la tour de pierre, sur laquelle elle s'écrasa, et l'aspergea ; il rabattit la barre d'un seul coup, le bateau ne fit qu'un bond dans le sillage du campanile – Carlo se dressa et balança sa gaffe par la croisée d'une fenêtre au-dessus de lui. Elle se coinça et il s'y cramponna féroce.

Derrière la tour carrée, il était à l'abri ; les vagues brisées s'élevaient et retombaient sous le bateau avec des soupirs, mais sans violence, et il put tenir. D'une main, il enroula un bout de sa corde autour du point d'écoute à la poupe et en attacha l'autre extrémité à la gaffe. Celle-ci tenait bien ; il prit le risque de se pencher pour assurer la corde au point d'écoute. Puis un autre risque : quand le bouillon trouble d'une nouvelle vague brisée souleva le bateau, il bondit de son siège et se rattrapa au rebord de pierre de la fenêtre ; il était trop large pour que ses mains puissent se refermer dessus et, une seconde, il resta pendu par le bout des doigts. Avec l'énergie du désespoir, il se haussa, jeta une de ses mains en avant, trouva une prise sur l'appui et se hissa enfin à l'intérieur. Le sol dallé se trouvait à environ un mètre vingt sous la fenêtre. Il se hâta de tirer la gaffe et de la poser par terre avant de raidir la corde.

Il regarda par la fenêtre. Son bateau s'élevait, retombait, s'élevait, retombait. Bon, il coulerait, ou il ne coulerait pas. D'ici là, lui, Carlo, il était sauf. En en prenant conscience, il respira à pleins poumons, poussa un cri. Il se souvint de la manière dont il avait été projeté au-delà du flanc de la tour, le visage à deux mètres au plus de celle-ci, trempé par la vague qui avait giflé la façade... Nom de Dieu, il s'en était tiré à la perfection ! Il ne pourrait jamais refaire aussi bien, dût-il s'y reprendre un million de fois ! Il poussa des éclats de rire triomphants, brefs, aigus :

— Ha ! Ha ! Ha ! Jésus-Christ ! Ouahouh !

— Quiii eeest lààà ? demanda une voix haut perchée et grinçante qui flotta dans l'escalier depuis l'étage supérieur. Quiiii eeest là ?...

Carlo se figea. Il gagna la base de l'escalier sur la pointe des pieds et jeta un coup d'œil vers le haut ; dans l'orifice de l'étage supérieur, une faible lueur vacillait. Plus précisément, il faisait moins sombre là-haut que partout ailleurs. Plus surpris que terrifié (bien qu'apeuré), Carlo ouvrit ses yeux aussi grands qu'il le put.

— Quiiiiii eeeest làààààà ?...

Il se hâta d'aller à la gaffe, dénoua la corde, tâtonna sur le sol humide jusqu'à ce qu'il trouve un bloc de pierre qui servirait d'ancre à

son bateau. Il regarda par la fenêtre : toujours là ; de part et d'autre, les rouleaux blancs s'écrasaient sur le Lido. Emportant la gaffe, Carlo gravit silencieusement les marches, sentant qu'après ce qu'il avait enduré il pourrait tailler n'importe quel fantôme de l'éther en petits rubans.

C'était la bougie d'une lanterne qui vacillait dans l'air troublé... une salle remplie d'un fatras...

— Èèk ! Èèk !

— Nom de Dieu !

— Démon ! Va-t'en, camarade !

Une petite forme noire se rua sur lui, brandissant des pointes de métal acérées.

— Nom de Dieu, répéta Carlo.

Il leva la gaffe pour se défendre. La silhouette s'immobilisa.

— Enfin, la mort vient me prendre, dit-elle.

C'était une vieille femme ; dans chaque main, elle tenait des aiguilles à dentelle.

— Pas du tout, répondit Carlo qui sentit son poulx s'apaiser et revenir à la normale. Je vous le jure au nom de Dieu, grand-mère. Je ne suis qu'un marin drossé ici par la tempête.

La femme rejeta la capuche de sa cape noire en arrière, révélant des cheveux blancs nattés, et loucha pour le considérer.

— Tu portes la faux, dit-elle, soupçonneuse.

Quelques rides s'effacèrent de sur son visage lorsqu'elle cessa de plisser les yeux.

— Non, une gaffe, dit Carlo en la lui tendant pour qu'elle l'inspecte.

Elle recula et brandit ses aiguilles d'un air menaçant.

— Rien qu'une gaffe, je vous le jure au nom de Dieu. Au nom de Dieu, de Marie, de Jésus et de tous les saints, grand-mère. Je ne suis qu'un marin de Venise jeté ici par la tempête.

Quelque chose en lui avait envie de rire.

— Oui ? fit-elle. Oui, eh bien, alors, vous avez trouvé un refuge. Je n'y vois plus aussi bien, vous savez. Entrez, asseyez-vous, alors.

Elle fit demi-tour et le précéda dans la chambre.

— Je m'apprêtais à faire un peu de dentelle, en pénitence, vous voyez... bien qu'il n'y ait presque pas assez de lumière.

Elle saisit un tomboli sur lequel de la dentelle était épinglée. Carlo remarqua d'énormes trous dans le motif, comme dans les toiles d'une araignée blessée.

— Un peu plus de lumière, dit-elle en prenant une bougie éteinte et en l'approchant de l'autre.

Quand la mèche s'enflamma, elle fit le tour de la pièce et alluma trois autres chandelles dans des lanternes posées sur des tables, des

boîtes, une garde-robe. Elle lui fit signe de s'asseoir sur une chaise massive près de sa table, et il obéit.

Tandis qu'elle s'installait en face de lui, il parcourut la pièce du regard. Un lit surchargé de couvertures empilées, des boîtes et des tables couvertes d'objets divers... les murs de pierre, et une nouvelle volée de marches menant à l'étage supérieur. Il y avait du courant d'air.

— Ôtez donc votre manteau, dit la femme.

Elle disposa le petit coussin sur le bras de son fauteuil et se mit à y enfiler et en retirer une aiguille en tirant lentement sur le fil.

Carlo se renfonça dans son siège et la regarda.

— Vous vivez seule, ici ?

— Toujours seule, répondit-elle. C'est ainsi que je l'ai choisi.

Avec la bougie devant son visage, elle ressemblait à la mère de Carlo, ou à quelqu'un d'autre qu'il connaissait. Après la tempête, la pièce paraissait très paisible. La vieille femme se courba sur sa chaise jusqu'à ce que son visage soit juste au-dessus de son tomboli ; malgré tout, Carlo ne put manquer de remarquer que son aiguille s'enfonçait loin du motif apparent de la dentelle, piquait ici et là, au hasard. Elle aurait tout aussi bien pu être aveugle. À intervalles réguliers, Carlo tremblait de joie et d'énervement ; il lui était difficile de se croire hors de danger. Ils brisèrent le silence, de moins en moins souvent, par des bouffées de conversation, puis demeurèrent assis dans la lueur des chandelles, perdus dans leurs pensées, comme deux vieux amis.

— Comment vous procurez-vous votre nourriture ? demanda Carlo après un de ces silences prolongés. Ou les chandelles ?

— Je piège des homards. Et les pêcheurs viennent troquer de la nourriture contre de la dentelle. Ils ne sont pas volés, rassurez-vous. Je n'ai jamais donné moins, malgré ce qu'il a dit...

L'angoisse tordit son visage comme ses regards de côté l'avaient fait, et elle se tut. Elle jouait de l'aiguille avec hargne et Carlo regarda ailleurs. Malgré le courant d'air, il se réchauffait (d'ailleurs, il n'avait pas quitté son manteau, qui était en laine) et il commençait à se sentir les paupières lourdes...

— Il était mon âme sœur, saisissez-vous ?

Carlo se redressa brusquement. La vieille femme fixait toujours son tomboli.

— Et... Et il m'a laissée ici, ici dans cette désolation quand les inondations ont commencé, avec des mots que je n'oublierai jamais, jamais, jamais... Jusqu'à la mort... J'aurais voulu que vous soyez la mort ! gémit-elle. Je l'aurais voulu.

Carlo la revit brandissant ses aiguilles.

— Quel est cet endroit ? demanda-t-il avec douceur.

— Comment ?

— Est-ce Fellestrina ? San Lazzaro ?

— Ici, c'est Venise, répondit-elle.

Carlo, secoué de frissons, se leva.

— Je suis la dernière, dit la femme. Les eaux montent, les cieux rugissent, les promesses d'amour se défont et mènent à la misère. Je... Je vis pour montrer ce qu'une personne peut endurer sans mourir. Je vivrai jusqu'à ce que le déluge engloutisse le monde comme il a englouti Venise, je vivrai jusqu'à ce que tout ce qui vit soit mort ; je vivrai...

Sa voix s'estompa ; elle leva sur Carlo un regard curieux.

— Qui êtes-vous, en vérité ? Oh, je sais. Je sais. Un marin.

— Y a-t-il d'autres étages au-dessus ? demanda-t-il, pour changer de sujet.

Elle le regarda du coin de l'œil. Enfin, elle parla.

— Les mots sont vains. Je pensais que jamais plus je ne parlerais, pas même à mon propre cœur, et me voilà qui recommence. Oui, au-dessus il y a un étage intact, mais, plus haut, des ruines. La foudre a soufflé la salle des cloches, alors que je reposais dans ce lit.

Elle désigna son lit, se mit debout.

— Venez, je vais vous montrer.

Sous sa cape, elle était minuscule.

Elle saisit la lanterne posée près d'elle et Carlo la suivit sur les degrés, d'une démarche prudente parmi les ombres mobiles.

À l'étage supérieur, le vent tourbillonnait et, par la trouée de marches vers le sommet, Carlo put distinguer des nuages noirs. La femme posa la lanterne sur le sol et emprunta les degrés.

— Montez donc voir, dit-elle.

La trouée franchie, ils se retrouvèrent dehors, en plein ciel, en plein vent. La pluie avait cessé. De gros blocs de pierre jonchaient le sol, et les murs présentaient des brisures inégales.

— J'ai bien cru que tout le campanile allait s'effondrer, lui hurla-t-elle pour couvrir le sifflement du vent.

Il hocha la tête et alla au mur ouest, qui lui arrivait à hauteur de poitrine. Regardant par-dessus, il pouvait voir les vagues approcher, s'élever, s'écraser sur la pierre et répandre leur écume comme pour essayer de l'atteindre. Il pouvait sentir leur choc dans ses pieds. Leur force l'effraya ; il lui était difficile de croire qu'il ait pu leur survivre et se trouver désormais hors de danger. Il secoua vigoureusement la tête. À sa droite, à sa gauche, les lignes blanches des vagues froissées délimitaient le Lido de leur large andain qui se détachait dans le noir. La vieille femme parlait ; il retourna à ses côtés pour l'écouter.

— Les eaux montent encore, hurla-t-elle. Vous voyez ? Et la foudre... Vous pouvez voir la foudre réduire les Alpes en poussière. C'est la fin, enfant. Chaque île s'enfuit et on ne trouve plus les

montagnes... Le deuxième ange vida sa fiole sur la mer, et elle devint comme le sang d'un homme mort : et toutes les choses vivantes de la mer moururent.

Elle parla, parla encore, la voix mêlée au fracas du vent furieux et au rugissement des vagues, les surpassant à peine... jusqu'à ce que Carlo, las et transi, empli de pitié et d'une angoisse aussi noire que les nuages qui roulaient dans le ciel, passe son bras autour de ses frêles épaules et lui fasse faire demi-tour. Ils redescendirent à l'étage inférieur, ramassèrent la lanterne éteinte et descendirent dans sa chambre, toujours éclairée. Chaude, elle paraissait un refuge. Il l'entendait parler encore. Il frissonnait sans discontinuer.

— Vous devez avoir froid, dit-elle d'un ton pragmatique.

Elle retira quelques couvertures de son lit.

— Tenez, prenez.

Il s'assit sur la grande et lourde chaise, drapa ses jambes dans les couvertures, s'adossa, la tête en arrière. Il était épuisé. La vieille femme se rassit sur sa chaise et enroula du fil sur une bobine. Après quelques minutes de silence, elle reprit la parole et, tandis que Carlo sommeillait et changeait de posture pour s'assoupir de nouveau, elle parla, et parla, des tempêtes, des noyades, de la fin du monde, de l'amour perdu...

Le matin, à son réveil, elle n'était plus là. Sa chambre se révélait dans la lueur de l'aurore : miteuse, le mobilier délabré, les couvertures élimées, les babioles en vilain verre de Venise, comme l'est toujours le verre de Venise... Mais tout était propre. Carlo se mit debout et étira ses muscles roides. Il monta sur le toit ; elle n'y était pas. La matinée était ensoleillée. Par-dessus le mur est, il vit que son bateau était toujours là, encore à flot. Il sourit – son premier sourire depuis plusieurs jours ; il le sentait à son visage.

La femme n'était pas dans les étages inférieurs non plus ; il vit que le plus bas lui servait de hangar à bateaux. Il s'y trouvait une paire de barques décrépites et quelques pièges à homards. La plus grande « cale à bateau » était vide ; sans doute la femme était-elle sortie relever ses nasses. Ou peut-être n'avait-elle pas voulu lui parler à la lumière du jour.

Depuis le hangar, il put faire le tour du campanile pour gagner son embarcation ; l'eau ne lui arrivait qu'aux genoux. Il s'assit à la poupe, évoqua les événements survenus l'après-midi de la veille, et sourit à nouveau de se savoir vivant.

Il retira le pont et, de son écope, vida l'eau accumulée sur la quille, un œil aux aguets en quête de la vieille femme. Puis il se souvint de la gaffe et remonta la chercher. À son retour, il n'y avait pas davantage trace de la recluse. Il haussa les épaules ; il repasserait lui dire au revoir une autre fois. Il empoigna les rames, contourna le campanile,

s'éloigna du Lido, hissa la voile et mit le cap au nord-ouest, où il présumait que Venise se trouvait.

La Lagune, ce matin, était plate comme une mare, le ciel sans nuages, tel le dôme bleu d'une grande basilique. C'était stupéfiant, mais cela ne surprit pas Carlo. Ces temps-ci, le temps était ainsi. La tempête de la nuit précédente, toutefois, c'était autre chose. Elle avait été la mère de tous les grains, et ses vagues, les plus grosses jamais vues sur la Lagune, sans aucun doute. Il commença à répéter dans sa tête le récit qu'il ferait à sa femme et à ses amis.

Venise apparut à l'horizon sur la droite de sa proue, à l'endroit précis où il avait pensé qu'elle serait : d'abord l'immense campanile, puis San Marco et les autres flèches. Le campanile... Dieu merci, ses ancêtres avaient voulu s'élever si près de Dieu – ou si loin des flots – que ce désir ardent lui avait sauvé la vie. Dans l'atmosphère lavée par la pluie, l'approche de la cité par la mer était plus belle que jamais, et ça ne le dérangeait même pas, contrairement à l'habitude, qu'elle parût reculer sur l'horizon à mesure que l'on s'en rapprochait. C'était simplement sa façon d'être aujourd'hui. La Serenissima. Il était heureux de la voir.

Il avait faim et se sentait encore très fatigué. Quand, poussé par le vent, il parvint dans le Grand Canal et amena la voile, il découvrit qu'il ne pouvait ramer qu'à grand-peine. L'eau de pluie ruisselait sur le sol jusque dans la Lagune, et le Grand Canal filait tel un torrent de montagne. Le trajet fut pénible. À la caserne des pompiers, où le canal s'incurvait, quelques-uns de ses amis qui travaillaient dans une maison-toit toute neuve le saluèrent de la main, surpris de le voir remonter le courant si tôt le matin.

— Tu vas dans le mauvais sens, cria l'un d'eux.

Carlo agita sa rame d'un geste faible avant de la laisser retomber.

— Comme si je ne le savais pas ! répliqua-t-il.

Passer le Rialto, retrouver la petite cour de San Giacometta. Monter sur le solide dock qu'il avait bâti avec ses voisins, trébucher – attention, là, Carlo.

— Carlo ! pépia sa femme, d'en haut. Carlo, Carlo, Carlo !

Elle dévala l'échelle qui menait au toit.

Il se tenait sur le dock. Il était chez lui.

— Carlo, Carlo, Carlo ! pleurait sa femme en courant sur le dock.

— Bon Dieu, pria-t-il, tais-toi.

Et il l'attira dans une rude étreinte.

— Où étais-tu passé, j'étais si inquiète pour toi à cause de la tempête, tu disais que tu rentrerais hier, oh, Carlo, je suis si heureuse de te voir.

Elle essaya de l'aider à gravir l'échelle. Le bébé pleurait. Carlo s'assit sur la chaise de la cuisine et parcourut la petite pièce de fortune

d'un regard satisfait. Tout en mâchonnant des bouchées de pain, il raconta son aventure à Luisa – les deux Japonais et leur vandalisme, la chevauchée sauvage à travers la Lagune, la folle du campanile. Quand il acheva son récit et la tranche de pain, il commençait à s'endormir.

— Mais, Carlo, tu dois retourner récupérer ces Japonais.

— Qu'ils aillent au diable, dit-il d'une voix indistincte. Les sales petits bâtards... Ils mettent la Madonna en pièces, ne te l'ai-je pas dit ? Ils vont tout ramener à Venise, les dernières peintures, les dernières statues, les dernières sculptures, les dernières mosaïques, tout... Je ne peux pas le supporter.

— Oh, Carlo... C'est normal. Ils emportent ces choses dans le monde entier, ils les exposent et ils disent : ceci vient de Venise, la plus grande cité du monde.

— Elles devraient être ici.

— Allons, allons, viens t'allonger quelques heures. Je vais aller voir si Giuseppe peut t'accompagner à Torcello pour ramener ces briques.

Elle l'installa sur leur lit.

— Laisse-les donc prendre ce qui se trouve sous l'eau, Carlo. Laisse-les prendre.

Il s'endormit.

Il s'assit, luttant, sa femme lui secouait le bras.

— Réveille-toi, il est tard. Il faut que tu ailles à Torcello prendre ces types. En plus, ils ont ton équipement de plongée.

Carlo grommela.

— Maria dit que Giuseppe viendra avec toi ; il te retrouvera avec son bateau sur le Fondamente.

— Merde.

— Allons, Carlo, on a besoin de cet argent.

— D'accord, d'accord.

Le bébé braillait. Carlo retomba sur le lit.

— Je vais m'en occuper ; ne me harcèle pas comme ça.

Il se leva et but la soupe qu'elle avait préparée. Il descendit l'échelle, tout ankylosé, ignore les au revoir et les mises en garde de Luisa, et remonta à bord de son bateau. Il largua les amarres, poussa de sa rame et laissa l'embarcation dériver hors de la cour jusqu'au mur de San Giacometta. Il fixa ce mur.

Une fois, se rappela-t-il, il avait endossé son équipement de plongée et nagé dans l'église. Il s'était assis sur un des bancs de pierre devant l'autel, ajustant pour ce faire les poids à sa ceinture et son réservoir, et il avait essayé de prier à travers son embouchure et son masque. Les bulles d'argent de son souffle s'étaient élevées dans l'eau, vers les cieux ; ses prières avaient-elles suivi le même chemin, il n'en avait pas idée. Après un temps, il s'était senti quelque peu ridicule –

quoique pas totalement – et il avait, toujours à la nage, franchi la porte d'entrée. Il avait remarqué, au-dessus, une inscription et fait halte pour la lire, son masque à quelques centimètres de la pierre. *Qu'autour de ce Temple la Loi du Marchand Soit Juste, Son Poids Vrai, et Ses Conventions Exactes.* C'était une admonestation destinée aux vieux usuriers du Rialto, mais il s'était dit qu'il pouvait la faire sienne ; le vrai poids pouvait se rapporter aux ceintures de plongée, qui ne devaient pas surcharger ses clients et les envoyer par le fond...

Le souvenir s'effaça et il se retrouva en surface, avec un travail à accomplir. Il prit une profonde inspiration puis la relâcha, plaça les rames dans les dames de nage et pesa dessus.

Qu'ils prennent ce qu'il y avait sous l'eau. Ce qui vivait de Venise était toujours à flot.

Stephen BAXTER

Au PVSH

« Né à Liverpool en 1957, ingénieur en mathématiques de l'université de Cambridge, docteur en aéronautique de l'université de Southampton, Stephen Baxter renoue avec la tradition de ces grands scientifiques qui, tel Arthur C. Clarke, ont consacré leur savoir à rêver l'homme, mêlant réflexion philosophique et roman d'aventures. » Telle est la courte biographie qui figure au dos de son roman *Voyage*. Elle définit assez bien les qualités et les défauts de l'auteur : ses livres sont remarquables de sérieux et d'érudition, mais ont aussi toute la lenteur et la rigidité britanniques.

Alors qu'il travaillait dans l'informatique, Stephen Baxter a commencé à publier de la hard science – courant de la S-F dont les récits, à forte plausibilité scientifique, s'appuient sur une information solide, et dont les tenants sont souvent des scientifiques eux-mêmes – dans la revue *Interzone* à partir de 1987. Son premier roman est paru en 1991, mais c'est en 1995 que Baxter est devenu un auteur de premier plan en donnant, à un siècle d'intervalle, une suite au roman de H.G. Wells, *La machine à explorer le temps* (1895), intitulée *Les vaisseaux du temps*. Baxter y affirme avoir retrouvé un manuscrit narrant la seconde incursion du Voyageur au pays des Morlocks, encore plus extraordinaire que le récit de Wells. Il pousse de plus le souci du détail jusqu'à imiter le style de son illustre prédécesseur, au risque de paraître parfois un peu suranné dans les dialogues.

Le thème de *Voyage*, un très long roman paru en 1996, est beaucoup plus contemporain puisqu'il présente une histoire parallèle de la conquête de l'espace telle que nous la connaissons depuis le premier pas d'Armstrong sur la Lune en 1969. En effet la NASA considérait alors notre satellite comme une première étape vers Mars, mais l'assassinat du président Kennedy modifia les priorités. Baxter suppose que Kennedy survécut à l'attentat, de Dallas, et que le président Nixon, aiguillonné par son prédécesseur, accorda des subsides suffisants à la NASA pour atteindre la planète rouge. Il raconte ensuite cette conquête spatiale virtuelle avec le souci du plus petit détail, graphiques compris, en suivant un calendrier précis, en indiquant les échecs et les ratés, exactement comme s'il s'agissait d'événements qui se seraient réellement produits.

Vous trouverez un écho de ce dernier roman dans la nouvelle *Au PVSH*.

— Bouge ton cul, vieil enfoiré.

Bart fit le tour de la pièce, sa veste blanche déjà tachée d'un fluide jaunâtre, et tapota vivement chaque fenêtre pour la désopacifier.

Il lui fallut un bon moment avant de se rendre compte de l'endroit où il se trouvait. Cela lui arrivait souvent, ces derniers temps. Alors, il resta allongé là où il était. Il était resté dans la même position toute la nuit, et il sentait le sillon que son corps avait creusé dans le matelas. Il se demanda si Bart avait jamais vu *Psychose*.

— J'ai cru... (La bouche sèche, il se passa la langue sur ses lèvres ridées.) Vous savez, un instant, j'ai cru que j'étais de nouveau là-bas. Comme avant.

Bart fouillait bruyamment dans le meuble à côté du lit. En retirait des vêtements, cherchait ses affaires : une serviette à main, un savon, des médicaments et une serpillière. Bart ne croisait jamais le regard de personne. Il ne faisait jamais attention à qui que ce soit.

— Mon père était là-bas.

À vrai dire, il n'avait aucune idée de ce que son père fichait là-haut.

— La lumière du soleil était vraiment forte. Et la terre était d'un ton légèrement brun, suivant la direction vers laquelle on regardait. Des couleurs d'automne. Ça ressemblait à une plage, quand j'y pense. (Il sourit.) Oui, une plage.

C'était exactement ça. Son rêve avait embrouillé les souvenirs ; à la fois homme de 39 ans et petit garçon, il courait sur une plage vers son père.

— Ah, mon Dieu.

Bart tâta le drap entre ses jambes. Il retira sa main. Elle dégoulinait. Bart ouvrit le dessus du pyjama. Il croisa les bras devant son entrejambe... Mais il n'avait pas la force de résister.

— Espèce de vieil enfoiré, hurla Bart, tu as recommencé ! T'as encore retiré ton putain de cathéter ! Espèce de sale vieux con.

Bart attrapa une serviette et se mit à essuyer la pisse.

Il remarqua qu'il y avait du sang dans l'épais liquide doré. *Foutus chirurgiens. Sont toujours à fourrer des tubes dans un trou ou un autre.*

— J'ai vu mon copain sauter autour de moi, et j'ai trouvé qu'il ressemblait à un ballon de plage de forme humaine, tout blanc, en train de rebondir sur le sable...

Bart le frappa sur l'épaule, suffisamment fort pour lui faire mal.

— Quand est-ce que tu vas te fourrer dans la tête que personne n'a rien à foutre de tes histoires ? Hein ?

Il se remit à nettoyer le lit, ses épaules nouées par le stress.

— Nom de Dieu, je devrais te descendre maintenant en cabine

d'agrément. Vieil enfoiré.

Comme une plage. C'est bizarre que je n'y aie jamais pensé avant. Il lui avait fallu cinquante ans, mais il trouvait finalement un sens à ces trois jours. Plus de sens, en tout cas, qu'à l'endroit où il se trouvait à présent... si toutefois il ne s'en était pas fichu.

Bart le lava, l'habilla et le nourrit de bouillie sans goût. Puis il l'assit dans un fauteuil de la salle de séjour. Ensuite il s'en alla, le pas lourd, grommelant, l'histoire du cathéter encore en tête.

Trou du cul, pensa-t-il.

La salle de séjour était un long couloir étroit, un peu comme un corridor. Rien d'autre que des vieillards alignés les uns à côté des autres. Chacun d'eux avait sa minuscule télévision personnelle qui braillait devant lui. Ou bien devant elle. C'était difficile à dire. De temps à autre, une petite infirmière-robot, un vrai modèle R2-D2, arrivait et vous servait du café. Si vous n'aviez pas bougé depuis un bon moment, elle vérifiait vos pulsations à l'aide d'une petite pince en métal.

Le poste se réglait par commande vocale, et il n'avait jamais trouvé le truc pour la faire marcher ; il avait demandé une commande à distance, mais on n'en fabriquait plus. Alors il ne regardait que la chaîne des infos sur laquelle son poste était branché. De temps en temps, les informations parlaient du programme. La plupart du temps, on parlait du petit véhicule tout-terrain de rien du tout, télécommandé, que l'Agence faisait rouler sur Mars en ce moment. On pouvait le guider à partir de la terre, comme ces bateaux que l'on trouvait à Disney World. Des conneries, à son avis. Il n'y avait même plus personne en Orbite Terrestre Basse pour le moment. Plus depuis qu'Atlantis s'était écrasée lors de ce fichu atterrissage et que les Russes avaient laissé retomber dans l'atmosphère ce qui restait de Mir.

Il essaya de lire. Il était toujours possible d'obtenir des livres papier bien qu'il vous en coûtât pour les faire imprimer. Mais le temps qu'il arrive au bas de la page, il avait déjà oublié ce qui se trouvait au début. Et il s'endormait et laissait tomber le satané bouquin. Alors cette saloperie de R2-D2 roulait jusqu'à lui pour vérifier s'il était toujours en vie.

La porte, derrière lui, était ouverte et laissait pénétrer un air dense, mélange de brouillard et de fumée. Personne ne le regardait. Personne sinon des vieillards, en tout cas.

Il se leva de son fauteuil. Ce n'était pas si difficile, à condition de faire attention de ne pas perdre l'équilibre. Il s'appuya sur son déambulateur et se dirigea vers la porte.

La salle de séjour le déprimait. Elle ressemblait au hall de départs

d'un aéroport. On n'y trouvait qu'une sortie. À moins de compter la cabine d'agrément. C'était drôle que la légalisation des cabines d'agrément ait été due à un président démocrate. Ils appelaient ça « un ajustement démographique ». Il ne pouvait pourtant pas en vouloir à Bart et aux autres. *C'est juste qu'il y a trop de vieux cons dans mon genre, et qu'ils ne sont pas assez nombreux pour s'occuper de nous. Et c'est pas des boulots décents pour des jeunes.*

Parfois, pourtant, il se disait qu'il aurait dû prendre un T38 et filer au-dessus du désert du Mojave, se mettre en postcombustion et s'annoncer sur ces salants. Après la mort de Geena, qui l'avait laissé en rade ici, ç'aurait été le bon moment. Ça aurait été propre. Quelques pluies d'hiver auraient dissous la surface du vieil océan. Aujourd'hui, il serait devenu impossible de dire où il s'était écrasé.

À l'extérieur, la lumière était forte et terne. Il plissa les paupières. La sueur lui coulait déjà dans les yeux. Pas un atome d'ozone, là-haut. La maison de retraite s'élevait au milieu d'une parcelle de terrain déserte. Il y avait une autoroute qui passait à une distance raisonnable, une rivière de métal qu'il pouvait à peine discerner. Peut-être pourrait-il faire de l'auto-stop jusqu'en ville, trouver un bar et s'en enfiler quelques fraîches. Qu'ils aillent se faire foutre avec leur cathéter. Il l'arracherait et le balancerait dans les cabinets.

Il s'avança à travers le terrain inégal. Il devait tant se pencher en avant, et ce simplement pour avancer, qu'il manquait presque de tomber. Comme à l'époque. Il fallait s'incliner en avant, s'appuyer sur les orteils, pour compenser la masse de l'appareil autonome de survie. Et exactement comme maintenant, il n'était jamais permis de retirer cette saloperie pour souffler un peu.

Le terrain semblait immense. Des pierres et des rochers jonchaient le sol. Ça avait peut-être été un jardin, autrefois, mais plus rien ne poussait ici à présent. En fait, tout le Midwest était asséché ainsi.

Il atteignit l'autoroute. Il n'y avait aucune clôture, aucun trottoir, aucun endroit pour traverser. Il leva un bras mais ne parvint pas à le garder en l'air bien longtemps. Les voitures, ces petites choses luisantes, passaient à vive allure devant lui : à cent cinquante, deux cents peut-être. Putain de voitures intelligentes qui se dirigeaient seules. Il ne pouvait même pas voir s'il y avait quelqu'un à l'intérieur.

Il se demanda s'il existait toujours des gens qui conduisaient des Corvette.

Maintenant, quelqu'un marchait dans sa direction sur le bord de l'autoroute. Il ne parvenait pas à voir de qui il s'agissait.

Ses mains crispées sur le déambulateur s'étaient mises à trembler. Ce sont toujours les mains qui se fatiguent en premier.

Ils étaient deux. Ils portaient des chapeaux blancs à large bord.

— Espèce de vieil enfoiré !

C'était Bart et cet autre type encore pire que lui. Ils le saisirent par les bras et le tinrent comme s'il s'agissait d'une poupée. Bart agrippa le déambulateur et, avec une force incroyable, le souleva du sol d'une seule main.

— J'en ai ras le cul de toi ! cria Bart.

Il ressentit une pression dans son cou, quelque chose de froid et de dur. Une seringue.

La lumière s'intensifia et effaça les détails du paysage, le sol rocheux, le soleil brouillé.

Il se trouvait dans une grande chambre stérile aux murs blancs. Il était assis dans un fauteuil. Et – Dieu du ciel ! – un type lui rasait la poitrine.

C'est alors qu'il comprit. Oh, bon Dieu ! Tout allait bien. C'était seulement un technicien combi. Il se trouvait dans le PVSH. On était en train de l'instrumenter. Le technicien combi plaça quatre électrodes de chlorure d'argent sur sa poitrine.

— Ça ne te fera pas mal une seconde, vieil enfoiré.

Il lui avait déjà enfilé le préservatif. Il lui avait placé son sac à excréments – son lange ultra-large. Le technicien combi disait quelque chose.

— Comme ça, au moins, tu ne me pisseras pas une dernière fois dessus.

Il leva le bras. Il ne le reconnut pas. Il était fin et couvert de tubes bleus, comme des veines. Il devait s'agir du vêtement de compression, tout un réseau de tubes, d'anneaux, de valves et de poulies qui recouvrait votre corps. Ouais, le vêtement de compression ; il le sentait résister lorsqu'il essayait de bouger.

Il ressentit comme un coup de poignard douloureux dans la poitrine. Une autre électrode, sans doute. Ça ne le gênait pas.

Il voyait si bien maintenant ; il y avait quelque chose de vitrifié autour de lui. C'était l'énorme casque de polycarbonate en forme d'aquarium. Il devait déjà l'avoir enfermé à l'intérieur.

Le technicien combi se pencha devant lui et regarda dans son casque d'un air interrogateur.

— Hé !

— Pas de problème, je sais que je dois attendre.

— Quoi ? Écoute. Ils viennent juste d'en parler à la télé. L'autre gars est mort. Comment il s'appelait déjà ? Qu'est-ce que t'en dis ? T'es de nouveau à la une de l'info.

— C'est l'oxygène.

— Hein ?

— Cent pour cent. Je dois rester assis une demi-heure le temps que la console retire l'azote de mon sang.

Le technicien combi secoua la tête.

— T'as finalement disjoncté, hein, vieil enfoiré ? Tu es le dernier. Tu n'étais pas le premier là-haut, mais ici, t'es certainement le dernier, bordel. Le dernier des douze. Qu'est-ce que t'en dis ?

Mais une grimace se dessina sur le visage du technicien. Comme un doute. Ou peut-être de la nostalgie.

Il ne s'en inquiéta pas une seconde. Bon Dieu, c'était un grand jour pour tout le monde, ici au Pavillon des Vols Spatiaux Habités.

— Une serviette.

— Quoi ?

— Vous pourriez mettre une serviette sur mon casque ? Je pense que ce serait une bonne idée de faire une petite sieste.

Le technicien combi se mit à rire.

— Oh, bien sûr, une serviette.

Il s'en alla et revint avec un tissu blanc avec lequel il recouvrit sa tête. Il était plongé dans une lumière blanche délavée.

— Et voilà.

Il entendit le technicien combi s'éloigner.

Dans quelques minutes, tout allait commencer. Avec les autres, son unité d'oxygène sur le dos, il arpenterait les couloirs du PVSH avant d'en sortir. Et il retrouverait Geena qui lui tendrait la petite Jackie. Il pourrait leur tenir les mains, leur toucher le visage, mais il ne sentirait pas grand-chose sous les gants épais qu'il portait. Et puis le minibus de transfert l'emmènerait vers Merrit Island, où Saturne l'attendrait, étincelante de blancheur, avec sa couronne de vapeur cryogénique ; elle l'attendrait pour le ramener sur la plage lunaire, et auprès de son père.

Tout ça, ce serait pour bientôt. Pour l'instant, il était bloqué dans sa combinaison, avec rien d'autre que le sifflement de son air. C'était assez réconfortant.

Il ferma les yeux.

Connie WILLIS

Ado

Née aux États-Unis en 1945, Connie Willis entreprit une carrière d'enseignante après la fin de ses études. Son premier texte de S-F parut en 1971, mais elle n'a publié régulièrement que dix ans plus tard, après avoir décidé de se consacrer entièrement à l'écriture. Ses premières nouvelles furent rassemblées en volume sous le titre *Les veilleurs du feu* en 1985 ; le texte éponyme, paru en 1982, avait été couronné à la fois des prix Hugo et Nebula. Il a pour thème l'exploration temporelle du passé à des fins de recherche historique : un jeune étudiant de la seconde moitié du *xxi*^e siècle est envoyé étudier l'Angleterre au cours de la Deuxième Guerre mondiale ; il tentera finalement de sauver la cathédrale St Paul des bombardements allemands.

Connie Willis reprit cette idée dans *Le grand livre* (1992) en envoyant un historien en 1320 étudier le Moyen Âge : malheureusement pour lui, il arrive au début de la Grande Peste. Ce gros roman fouillé valut un second Hugo mérité à son auteur. Vint ensuite un ouvrage délicieusement fantaisiste, *Remake* (1995), où, dans un Hollywood du futur, on ne tourne plus de nouveaux films mais on utilise les anciens pour combiner de nouvelles histoires ; ainsi Charlie Chaplin peut-il avoir Brigitte Bardot pour partenaire, et Gary Cooper paraître jouer avec Julia Roberts. À cette époque, une jeune fille rêve de danser avec Fred Astaire dans un de ses films – réellement, et non par le truchement d'images numérisées. Le plus étonnant est qu'elle y parvient.

Sans parler du chien (1997) a valu un nouvel Hugo à son auteur. Cette fois un historien du futur vient passer quelques jours de vacances en canotant sur la Tamise à la fin du *xix*^e siècle. Rien de moins risqué en apparence, mais c'est sans compter sur un chat ramené par inadvertance dans le futur par un autre explorateur temporel... sans parler du chien. Ce roman est un bijou d'humour qui est également un hommage à Jerome K. Jerome, l'immortel auteur de *Trois hommes dans un bateau*.

Ado appartient à cette veine humoristique de Connie Willis et fait aussi appel à ses souvenirs d'enseignante. Ce texte est sans doute encore un peu exagéré, mais pas tellement. Par exemple, autant l'idée de défense de l'écologie de la Terre est nécessaire, voire vitale, autant bien des combats de nos prétendus « écologistes » sont-ils aussi stupides que l'interdiction de graver des initiales sur le tronc d'un arbre évoquée dans ce récit. Ne les a-t-on pas vus récemment empêcher la poursuite d'une autoroute parce qu'elle

*aurait privé de 2 % de son territoire je ne sais plus quel scarabée !
J'ai grand-peur que Connie Willis ne soit bon prophète...*

« Si ça continue comme ça... » est le point de départ de nombreux récits de science-fiction, sans doute parce que c'est une pensée qui vient fréquemment à l'esprit. Témoin des tendances de son temps, l'écrivain se dit : « Si personne ne fait quelque chose pour juguler la surpopulation... » (Soleil vert de Harry Harrison) ou : « Si nul ne met un terme à l'incompétence des ordinateurs... » (On ne discute pas avec les ordinateurs de Gordon Dickson) ou : « Si la violence urbaine empire encore... » (Orange mécanique d'Anthony Burgess) et il conduit ce raisonnement à son extrême logique (ou absurdité).

Il y a lieu de se féliciter que, dans la plupart des cas, la réalité ne rejoigne pas la fiction. La surpopulation est ralentie par nos vieilles alliées la Famine, la Guerre et la Peste, et des renversements de tendances et des impondérables tels que les projets de réhabilitation et les théories de Bernard Goetz endiguent partiellement les autres courants.

À l'époque où j'ai écrit « Ado », la censure littéraire ne faisait rêver que quelques fanatiques et les Fundamentalistes se contentaient d'exiger le retrait de L'attrape-cœurs de J.D. Salinger des programmes des lycées. Depuis, La mégère apprivoisée a été clouée au pilori par les féministes, et un juge fédéral a fait mettre Le magicien d'Oz et Cendrillon à l'index des collèges privés du Tennessee. Quant aux livres de Nancy Drew, ils ont été retirés de la Bibliothèque publique de Boulder en tant qu'ouvrages sexistes et racistes.

L'année dernière, une croisade de lutte contre l'intempérance a entraîné la disparition du Petit chaperon rouge de la Bibliothèque de Culver City. Que cette enfant fût chargée de porter du vin à sa grand-mère « donnait un mauvais exemple ». Et, il y a quelques mois, l'État de Pennsylvanie a assimilé la présence d'une reproduction de La Maja desnuda dans une salle de cours à un cas de harcèlement sexuel.

J'espère que les tendances inverses et les impondérables dont j'ai parlé plus haut ne tarderont pas à apparaître. À ce stade, j'accueillerais favorablement même Bernard Goetz. Ou la Peste.

Le dernier lundi avant les vacances de printemps, j'annonçai à ma classe de littérature anglaise que nous allions étudier Shakespeare. À cette époque de l'année, le Colorado connaît généralement un temps pourri. Il tombe toute la neige dont les stations de sports d'hiver auraient eu besoin en décembre et nous utilisons plus que notre crédit de journées d'intempéries, ce qui nous oblige à prolonger les cours d'une semaine en juin. La météo n'avait pas annoncé de précipitations avant samedi, mais j'espérais qu'elle s'était trompée.

Ma déclaration suscita une vive surexcitation. Paula plongea vers son enregistreur et rembobina la cassette, pour s'assurer qu'elle avait bien assimilé le sens de mes propos. Edwin Sumner arbora un air plein de suffisance. Delilah s'empara de ses livres et sortit à pas pesants en faisant claquer si violemment la porte que Rick se réveilla. Je distribuai les fiches d'autorisation parentale et précisai qu'il fallait me les rapporter pour mercredi. J'en donnai une supplémentaire à Sharon et la chargeai de la remettre à Delilah.

— Nous considérons Shakespeare comme un de nos plus grands auteurs, peut-être le plus grand, dis-je à l'attention du magnétophone de Paula. Mercredi, je vous parlerai de sa vie. Jeudi et vendredi, nous nous familiariserons avec son œuvre.

Wendy leva la main.

— Allons-nous lire toutes ses pièces ?

Je me demande parfois où elle a passé ces dernières années. Certainement pas dans cette école, en tout cas. Ni même dans cet univers.

— Nous n'avons pas décidé ce que nous étudierons, lui dis-je. Je dois rencontrer Mme le proviseur.

— Vaudrait mieux que ce soit une tragédie, fit Edwin sur un ton lourd de menaces.

À l'heure du déjeuner, la nouvelle avait fait le tour de l'établissement. Lorsque j'arrivai dans la salle des professeurs, Greg Jefferson me souhaita :

— Bonne chance. Je viens juste de finir l'évolution.

— Tu en es déjà là ? fit Karen Miller, qui enseigne la littérature américaine. Je n'ai pas encore abordé la Guerre Civile.

— Je n'ai pris aucun retard sur le programme, lui déclarai-je. Pourrais-tu t'occuper de ma classe, demain ? Il faut que je voie Mme Harrows.

— Je peux prendre tes élèves toute la matinée. Fais-les venir dans ma salle. Nous étudions « Thanatopsis » et ce ne sont pas trente gosses de plus ou de moins qui changeront quoi que ce soit.

— « Thanatopsis » ? répétais-je, impressionnée. En totalité ?

— Les vers dix et soixante-huit exceptés. C'est un poème épouvantable, mais qui pourrait s'élever contre un texte qu'il ne comprend pas ? Je précise que je n'ai même pas l'intention de révéler ce que signifie le titre.

— Courage, fit Greg. Qui sait, il y aura peut-être une tempête de neige, demain ?

Le mardi, le ciel était dégagé et la météo annonçait une température de 15°. À mon arrivée, Delilah était à l'extérieur en short et en T-shirt proclamant : « Les Seniors s'opposent aux pratiques sataniques dans les écoles » et elle brandissait une pancarte où je pouvais lire : « Shakespeare était l'homme de confiance de Satan. » Les noms de l'auteur et du diable étaient tous deux mal orthographiés.

— Nous n'aborderons Shakespeare que demain, lui dis-je. Tu n'as aucune raison de sécher les cours. Mme Miller vous parlera de « Thanatopsis ».

— Pas les vers dix et soixante-huit, j'espère ? En outre, Bryant était un théiste, ce qui équivaut à un sataniste.

Elle me tendit son bulletin de refus et une épaisse enveloppe en papier kraft.

— Que signifie le mot « thanatopsis » ?

— C'est un terme indien que je traduirais par : « Prétexte religieux pour se faire bronzer plutôt que de s'instruire ».

J'entrai, pris les œuvres complètes de Shakespeare dans le coffre de la bibliothèque et les emportai dans le bureau du proviseur. Mme Harrows avait déjà sorti le dossier de cet auteur et sa boîte de Kleenex.

— Êtes-vous vraiment obligée de l'inscrire à votre programme ? me demanda-t-elle en se mouchant.

— Il me sera impossible d'y couper tant que j'aurai Edwin Sumner dans ma classe. Sa mère est la présidente locale du Comité de Lutte contre la Méconnaissance des Grands Classiques.

Je posai la liste de protestations de Delilah sur la pile et m'assis devant l'ordinateur.

— Eh bien, ce sera peut-être plus simple que prévu ! dit-elle. Il y a eu de nombreux procès depuis l'année dernière, ce qui élimine d'office *Macbeth*, *La tempête*, *Le songe d'une nuit d'été*, *Conte d'hiver* et *Richard III*.

— Delilah n'a pas perdu son temps, commentai-je.

Je chargeai le CD non expurgé et la disquette des œuvres revues et corrigées.

— Je ne crois pas que Shakespeare a parlé de sorcellerie dans *Richard III*.

Elle renifla et prit un autre Kleenex.

— C'est exact. Je me réfère à une action en diffamation intentée par un arrière-arrière-je-ne-sais-quoi de ce roi. Il s'est prévalu du fait qu'il n'existait aucune preuve formelle démontrant que son ancêtre avait assassiné les petits princes. Quoi qu'il en soit, c'est secondaire. La Société Britannique pour la Restauration des Droits Divins de la Monarchie a obtenu le retrait de toutes les pièces concernant l'histoire de l'Angleterre. Quel temps ont-ils annoncé ?

— Épouvantable, dis-je. Chaud et ensoleillé.

Je demandai le catalogue et effaçai *Henry IV, première et seconde partie* de la liste.

— Qu'est devenue *La mégère apprivoisée* ?

— Elle a été victime de l'Alliance des Femmes Indignées. *Les joueuses commères de Windsor, Roméo et Juliette* et *Peines d'amour perdues* ont connu le même sort.

— *Othello* ? Non, cette question est stupide. *Le marchand de Venise* ? La Ligue Anti-Diffamation ?

— Non, l'Association des Cafetiers Américains et l'Internationale des Entrepreneurs de Pompes Funèbres. Ils s'opposent à l'emploi du mot « cercueil » dans l'Acte III.

Elle se moucha.

Nous consacrâmes les deux premières heures à régler le problème posé par ces pièces et la majeure partie de la troisième pour venir à bout des sonnets.

— Pendant le déjeuner, je devrai assurer la surveillance des élèves, déclarai-je. Nous terminerons cet après-midi.

— Que reste-t-il ? voulut savoir Mme Harrows.

— *Comme il vous plaira* et *Hamlet*. Seigneur, par quel miracle *Hamlet* a-t-il été épargné ?

— Vous êtes certaine que *Comme il vous plaira* figure encore sur la liste ? demanda Mme Harrows en feuilletant la pile des interdictions. J'aurais juré qu'une association avait obtenu son retrait.

— Sans doute le Groupement des Mères contre les Travestis. Rosalinde s'habille en homme, à l'Acte II.

— Non, voilà. Les écologistes. « Attitude destructrice envers l'environnement. »

Elle releva la tête.

— Qu'entendent-ils par « attitude destructrice » ?

— Orlando grave le nom de Rosalinde sur un tronc d'arbre.

Je me penchai dans mon fauteuil pour regarder par la fenêtre. Le soleil brillait toujours, avec malveillance.

— Il nous reste *Hamlet*, ce qui devrait satisfaire Edwin et sa mère.

— Nous devons vérifier le texte ligne par ligne, dit Mme Harrows.

Je crains d'avoir une extinction de voix.

Karen accepta de me remplacer tout l'après-midi. Mes élèves de deuxième année étudiaient Beatrix Potter. Elle n'aurait qu'à distribuer les fiches de lecture de *Nutkin l'Écureuil*. Je devais quant à moi surveiller la cour, et il faisait si chaud que je retirai ma veste. Les Filles du Christ manifestaient autour de l'établissement et brandissaient des pancartes proclamant : « Shakespeare était un Humaniste Séculier. »

Delilah gisait sur les marches de l'entrée, puant l'huile solaire. Elle agita avec langueur dans ma direction son « Shakespeare était l'homme de confiance de Satan ».

— « Ah ! Ce peuple a commis un grand péché, cita-t-elle. Efface-moi du livre que tu as écrit. » Exode, chapitre 32, verset 30.

— « Quand bien même livrerais-je mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité cela ne me servirait à rien », lui rétorquai-je. Première Épître aux Corinthiens, 13 : 3.

— J'ai téléphoné à mon médecin, m'annonça Mme Harrows.

Elle se tenait à la fenêtre et regardait le soleil flamboyant.

— Il n'exclut pas la possibilité d'une pneumonie.

Je m'assis devant l'ordinateur et chargeai *Hamlet* en mémoire vive.

— Il faut voir le bon côté des choses. Nous disposons désormais d'un excellent programme de caviardage. Nous n'aurons pas à tout reprendre à la main comme autrefois.

Elle s'installa derrière la pile.

— Comment allons-nous procéder ? Par blocs ou par lignes ?

— Nous ferions aussi bien de commencer au début.

— Ligne un : « – Qui est là ? » La Ligue Nationale contre la Curiosité Abusive.

— Changeons de méthode.

— Entendu. Nous allons en premier lieu nous débarrasser de tout ce qui est contesté. La Commission de Prévention des Empoisonnements estime que la « description graphique du meurtre du roi peut inciter au crime ». Ils citent une affaire jugée dans le New Jersey : le cas d'un adolescent qui a versé des gouttes d'Harpic dans l'oreille de son père après avoir lu la pièce. Une minute. Le temps de prendre un Kleenex. Le Front Féministe de Libération de la Littérature s'oppose aux phrases : « Fragilité, ton nom est femme ! » et « Ô la plus perfide des femmes ! » Sont également visés le passage qui débute par « Quel chef-d'œuvre que l'homme ! » et tout ce qui se rapporte de près ou de loin à la reine.

— Tout ?

Elle vérifia ses notes.

— Oui. La totalité des répliques, références et allusions.

Elle palpa sa mâchoire, d'un côté puis de l'autre.

— J'ai l'impression que mes glandes ont enflé. N'est-ce pas un des symptômes de la pneumonie ?

Greg Jefferson entra. Il avait dans les bras un sac en papier de l'épicerie voisine.

— J'ai pensé que vous auriez besoin de rations de combat. Ça se présente comment ?

— Nous venons de perdre notre reine. Ensuite ?

— La Guilde Nationale des Couteliers s'oppose au fait que les épées soient décrites comme des instruments de mort en arguant que, je cite : « Ce ne sont pas les armes qui tuent mais les hommes. » Le Syndicat d'Initiative de Copenhague s'est insurgé contre le célèbre : « Il y a quelque chose de pourri dans le royaume du Danemark. » L'Association Estudiantine Anti-Suicide, la Fédération Mondiale des Fleuristes et la Croix-Rouge Internationale ont obtenu la suppression de la noyade d'Ophélie.

Greg posait sur le bureau des bouteilles de sirop pour la toux et des boîtes de pastilles. Il me tendit un flacon de Valium.

— La Fédération Mondiale des Fleuristes ? fit-il.

— Elle tombe à l'eau alors qu'elle cueille un bouquet, expliquai-je. Quel temps fait-il ?

— C'est l'été. Delilah s'est déniché un réflecteur en aluminium.

— La CONNE, dit Mme Harrows.

— Je vous demande pardon ?

— La Commission Œcuménique Néo-Naturiste Estivale, précisa Mme Harrows avant d'avaler une bonne rasade de sirop. Elle s'oppose à la phrase : « Je suis trop près du soleil. »

Nous n'en étions qu'à la moitié de notre travail, quand l'école ferma ses portes. Les Religieuses Réunies avaient fait supprimer : « Va-t'en dans un couvent. » Les Gros et Fiers de l'Être avaient été outrés par le passage commençant par « Ô chair trop souillée ! Si elle pouvait fondre... » et nous n'avions pas encore eu le temps de jeter un coup d'œil à la liste de Delilah qui comportait huit pages.

— Quelle pièce allons-nous étudier ? me demanda Wendy quand je sortis.

— *Hamlet*.

— *Hamlet* ? C'est bien l'histoire du mec dont le tonton zigouille le roi puis épouse la reine ?

— Plus de nos jours.

Delilah m'attendait à l'extérieur.

— « Et un certain nombre de ceux qui avaient exercé les arts magiques, ayant apporté leurs livres, les brûlèrent devant tout le monde », cita-t-elle. Actes des Apôtres, 19 : 19.

— « Ne prenez pas garde à mon teint noir. C'est le soleil qui m'a brûlée », répliquai-je.

Le mercredi, le ciel était couvert mais il faisait toujours aussi chaud. Les Vétérans pour une Amérique Purifiée et les Sentinelles de la Séduction Subliminale pique-niquaient sur la pelouse. Delilah avait mis un débardeur.

— Ce que vous m'avez dit sur le soleil qui assombrit les hommes, où l'avez-vous trouvé ?

— La Bible. Chants de Salomon. Chapitre 1, verset 6.

— Ouf ! fit-elle, soulagée. Nous avons supprimé ce passage.

Mme Harrows m'avait laissé un mot. Elle était chez le médecin et ne pourrait me recevoir qu'après mes deux premières heures de cours.

— Commencerons-nous aujourd'hui ? me demanda Wendy.

— Si tout le monde a pensé à rapporter sa fiche. Nous débiterons par un résumé de la vie de Shakespeare. Tu n'aurais pas regardé la météo, par hasard ?

— Si, il devrait faire très beau.

Je la chargeai de ramasser les autorisations parentales pendant que je relisais mes notes. L'année précédente, la sœur de Delilah, Jezabel, avait déposé une plainte pour « incitation à la débauche, à la contraception et à l'avortement » parce que j'avais dit qu'Anne Hathaway était tombée enceinte avant son mariage. J'avais relevé des fautes d'orthographe dans les mots « débauche », « avortement », « enceinte » et même « avant ».

Tous avaient leurs fiches. J'envoyai celles de refus à la bibliothèque et commençai mon exposé.

— Shakespeare...

L'enregistreur de Paula cliqueta.

— William Shakespeare est né le 23 avril 1564 à Stratford-sur-Avon.

Rick, qui ne s'était pas manifesté une seule fois depuis la rentrée, leva le bras.

— Avez-vous l'intention de consacrer autant de temps à Bacon ? fit-il. Bacon n'est pas né le 23 avril 1564 mais le 22 janvier 1561.

Mme Harrows n'était pas revenue du cabinet de consultation et j'entamai la lecture de la longue liste de Delilah. Elle s'opposait à vingt-trois références aux esprits, spectres et assimilés ; vingt et un mots obscènes (« obscène » avec deux fautes d'orthographe) ; et soixante-seize passages qu'elle jugeait pornographiques dont « Je tremperai ma pointe dans ce poison ».

J'arrivais à la fin de l'énumération quand Mme Harrows entra et lança son attaché-case sur le bureau.

— Psychosomatique ! s'exclama-t-elle. J'ai une pneumonie et cet incapable me parle de stress !

— Le ciel est-il toujours nuageux ?

— Il fait 22° à l'ombre. Où en étions-nous ?

— Une fois de plus à l'Internationale des Entrepreneurs de Pompes Funèbres, parce que la mort est considérée universelle et inévitable.

Je regardai la feuille et ajoutai :

— Ça ne colle pas.

Mme Harrows me prit le bout de papier.

— C'est leur protestation contre « Thanatopsis ». Ils ont tenu une convention nationale la semaine dernière et déposé un monceau de réclamations que je n'ai pas encore eu le temps de trier.

Elle fouilla dans la pile.

— En voilà une qui concerne *Hamlet*. « Description négative d'un représentant de la profession... »

— Le fossoyeur...

— «... et violation des règlements s'appliquant aux mises en terre. Absence de cercueil plombé et de caveau. »

Nous travaillâmes jusqu'à dix-sept heures. Les membres de l'Amicale des Philosophes assimilaient à un outrage la phrase : « Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, que n'en rêve votre philosophie. » La Guilde des Acteurs en Chômage de Longue Durée refusait à Hamlet le droit d'engager des individus non syndiqués et l'Association de Défense des Drapiers ne pouvait tolérer que Polonius fût assassiné alors qu'il se dissimulait derrière des tentures. « Une telle scène instille une peur insidieuse des rideaux, avait-elle avancé comme argument. Ce n'est pas le tissu qui tue, ce sont les hommes. »

Mme Harrows posa le papier sur la pile et but une gorgée de sirop.

— Ça y est. Il ne reste rien ?

— Je ne pense pas, dis-je en cliquant l'icône de reformatage et en scrutant l'écran, avant de reprendre : Si, une ou deux choses. Que dites-vous de : « Il y a en travers d'un ruisseau un saule qui mire ses feuilles argentées dans le cristal du courant » ?

— Ça ne passera jamais, confirma Mme Harrows.

Le jeudi, j'allai à l'école à sept heures et demie pour tirer trente exemplaires d'*Hamlet* destinés à mes élèves. La température avait chuté pendant la nuit et le ciel était nuageux. Delilah avait mis une parka et des mitaines. Son visage avait viré à l'écarlate soutenu et son nez était squameux.

— « L'Éternel trouve-t-Il du plaisir dans les holocaustes et les sacrifices, comme dans l'obéissance à Sa voix ? » lui demandai-je en tapotant son épaule. Premier Livre de Samuel, 15 : 22.

— Ouille ! se contenta-t-elle de me répondre.

Je distribuai *Hamlet* et chargeai Wendy et Rick de lire les répliques d'Hamlet et d'Horatio.

— « L'air pince rudement. Il fait un froid glacial », lut Wendy.

— Où en sommes-nous ? voulut savoir Rick.

Je lui désignai le passage.

— Oh ! « C'est une bise aigre et mordante. »

— « Quelle heure est-il, à présent ? »

— « Pas loin de minuit, je crois. »

Wendy regarda au dos de la feuille.

— C'est tout ? fit-elle. C'est déjà fini ? Je croyais qu'Hamlet avait un oncle qui tuait son père, dont le spectre venait lui raconter que sa mère était dans le coup et qu'il disait « Être ou ne pas être » avant qu'Ophélie se suicide...

Elle retourna le bout de papier.

— Il ne peut pas y avoir que ça ?

— J'espère que si, gronda Delilah qui entra en brandissant sa pancarte. Vous avez intérêt qu'il n'y ait pas de fantômes. Ni de pointes.

— As-tu pensé à prendre de la Solarcaïne ? lui demandai-je.

— J'ai besoin d'un Marker Magique, dit-elle en se drapant dans sa dignité.

J'en sortis un de mon bureau. Elle repartit d'une démarche saccadée, comme si se déplacer la torturait.

— Vous ne pouvez pas supprimer des passages pour la simple raison qu'ils déplaisent à certains, protesta Wendy. Si vous le faites, la pièce n'a plus aucun sens. Je parie que si Shakespeare était encore vivant, il vous interdirait de faire des choses pareilles...

— En supposant que ce soit Shakespeare qui a écrit *Hamlet*, intervint Rick. Si on ne retient que la cinquième, la sixième et la trente et unième lettre de la première ligne, on obtient le mot « pig », autrement dit « porc », ce qui est de toute évidence un indice que Bacon nous a laissé pour nous permettre de l'identifier.

— Journée d'intempéries ! annonça Mme Harrows par l'interphone. Tous coururent aux fenêtres.

— Aujourd'hui, les cours prendront fin à neuf heures trente.

Je regardai la pendule. Il était neuf heures vingt-huit.

— Le Rassemblement des Parents Poules a déposé la protestation suivante : « Il neige et la météo annonce des précipitations importantes. Étant donné que la neige provoque des dérapages, une réduction de la visibilité, des accidents, des engelures et des avalanches, nous exigeons la fermeture immédiate de l'école afin que la vie de nos chers petits ne soit pas mise en danger. » Les cars de transport scolaire partiront cinq minutes plus tard. Je vous souhaite de

bonnes vacances de printemps !

— Les flocons fondent en touchant le sol, marmonna Wendy. Et nous ne pourrons jamais apprendre Shakespeare.

Delilah était dans le hall, agenouillée à côté de sa pancarte. Elle biffait « l'homme » avant « de confiance ».

— Des représentantes de la Ligue Féministe contre le Machisme Linguistique sont passées par là, grommela-t-elle. Elles avaient une injonction du tribunal.

Elle écrivit « la personne » au-dessus de « l'homme » barré.

— Une injonction ! C'est incroyable, non ? Je vous demande un peu ce que devient la liberté d'expression ?

— Il faut deux *n* à « personne », lui fis-je remarquer.

1993

Ian MCDONALD

Frooks

Depuis sa naissance, en 1960, Ian McDonald a toujours vécu en Irlande du Nord. Ses premières nouvelles parurent en 1982 dans la revue Extro, puis elles furent réunies en recueil en 1988 sous le titre État de rêve. La même année paraissait son premier roman, Desolation Road, qui a été décrit comme un mélange des Chroniques martiennes et de Cent ans de solitude. Les auteurs de The Encyclopedia of Science Fiction précisent qu'il aurait fallu ajouter une pointe de Cordwainer Smith(4) aux ouvrages de Ray Bradbury et de Gabriel García Márquez pour rendre mieux compte de l'atmosphère de l'œuvre de McDonald ! Desolation Road a pour cadre un désert oublié de Mars où une foule de laissés-pour-compte y retrouvent un certain Dr Alimentado, le premier humain à s'y être établi. Cette galerie de personnages hauts en couleur pourrait effectivement appartenir à l'univers des trois auteurs précités, mais elle montre surtout le talent iconoclaste et poétique de l'auteur et son goût du bizarre, au sens où Poe l'entendait.

Plusieurs romans de qualité suivirent cette première œuvre, qui s'adressaient plus spécialement au public britannique puisqu'ils traitent des problèmes d'identité de l'Irlande ou de l'idéal socialiste perdu en Grande-Bretagne aux heures noires du gouvernement de Margaret Thatcher.

En 1994, McDonald publia Nécroville, roman où il retrouva la S-F pure avec le thème de l'utilisation de nanotechnologies qui permettent de ressusciter les morts. Ainsi en 2063, raconte-t-il, un tiers de la population mondiale est déjà constituée de défunts rappelés à la vie. Ils vivent dans des nécrovilles, ghettos peuplés de morts, entourés de barbelés et de robots policiers. Cinq jeunes gens bien vivants vont pénétrer dans une de ces cités lors de la Nuit des Morts, et la rencontre sera explosive.

La nouvelle Frooks fait partie du cycle de Shian auquel McDonald a ensuite travaillé.

Il y avait une adresse dans le magazine de contacts mais j'ai tout de même eu des difficultés à trouver le club. Pas de nom visible, seulement une porte à la peinture verte écaillée que l'on pouvait imaginer donnant sur la boucherie chinoise contiguë. J'ai découvert le numéro : 88 ; chiffres dorés en gouttes ombrées sur une imposte. Écaillés, comme le vert de la porte. Au-dessous étaient peints les quatre pétales du Yin et du Yang. Et ce signe, plus que l'adresse ou le numéro, me prouvait que j'avais trouvé ce que je cherchais.

À travers l'imposte je pouvais voir des escaliers.

J'ai dépassé l'endroit. J'entendais battre mon cœur. J'avais toujours pensé que cela n'arrivait que dans les romans policiers. Ma respiration était haletante. J'avais envie de vomir. Il fallait que je vomisse. Je ne le fis pas. Je suis repassé devant. Beaucoup de gens autour. Ils ne te connaissent pas, me suis-je dit. Pas un seul d'entre eux ne te connaît. Tu es un homme qui est loin de chez lui, et ils ne le savent même pas. Tu es transparent. Ils ne te voient pas, ils ne voient pas la porte verte, ils ne savent pas ce qui se cache derrière elle, en haut des escaliers. Ils passent devant elle chaque jour et elle est invisible.

J'ai fait demi-tour et je suis revenu sur mes pas. Mais j'ai dépassé à nouveau la porte. Une fois que tu auras grimpé ces escaliers, ils sauront qui tu es. Ton nom, ton adresse, ce que tu veux, pourquoi tu es là. Je l'aurais annoncé moi-même. Mais comme chacun de ceux qui sont là a dû le faire, me suis-je dit. Vous êtes tous là pour la même raison et vous êtes aussi invisibles.

Est-ce que tout le monde à Londres doit venir dans cette rue-là, ce soir ? Je ne pouvais croire qu'ils ne savaient pas, qu'ils n'étaient pas à ma recherche, qu'ils n'allaient pas se pousser du coude, se faire des clin d'œil et murmurer dans mon dos, se croyant à l'abri, poursuivant leur chemin à travers la bruine froide.

Je ne pouvais pas abandonner, surtout pas à cause de ce que pourraient dire des gens que je ne connaissais pas. Je me suis arrêté et je me suis retourné. J'ai vu le boucher chinois sortir un plateau de canards rôtis à suspendre dans la vitrine éclairée. J'ai soufflé et il y a eu un long moment avant que je pense à inspirer. Mon cœur ruait dans les brancards. Quelque chose se brouillait au creux de mon estomac.

De la viande rouge et dansante, voilà tout ce que le boucher chinois était en train d'accrocher.

Il y eut comme un rétrécissement de mon champ de vision. Je n'ai plus vu que la porte verte, puis mes mains qui s'avançaient pour la pousser, puis les escaliers. Le motif du tapis était identique à celui de ma grand-mère Joan. Bizarre de penser à ça en cet instant. En haut

des escaliers au tapis, une autre porte ; battante celle-là, peinte en rouge sombre, le même rouge que celui des canards suspendus par le boucher chinois. Il y avait un oculus au milieu de la porte, guère plus grand qu'un judas.

J'ai souhaité qu'il n'y ait personne. J'avais gravi les escaliers si vite que sur ma lancée, il ne me restait plus qu'à pousser la porte. Mon élan me propulsa dans le club.

Cela ne ressemblait en rien à l'idée que je m'en étais fait. Amusant, jusque-là je n'avais pas réalisé que je m'étais imaginé comment cela pouvait être. C'était plus petit. L'espace était aménagé de façon différente. C'était comme si plusieurs pièces avaient été réunies. Le bar était juste derrière la porte, la piste de danse, grande comme un timbre-poste, dans son écrin, derrière le bar. Il y avait deux marches. Les tables et les chaises s'entassaient dans ce qui restait d'espace libre. Cela tenait à la fois de la vieille église et des soldes de meubles de bureau. Cela faisait miteux sous l'éclairage. Tout avait l'air miteux, même les peintures murales représentant des étoiles, des galaxies et des planètes avec des anneaux et les gros vaisseaux interstellaires qui sillonnaient l'espace. Je pouvais voir les ronds laissés par les verres de bière, les brûlures de cigarettes et les messages griffonnés au bic noir sur les navires de l'espace argentés. Une sphère à facettes dispersait la lumière d'un spot en une centaine d'étoiles, dansant sur les murs peints, le sol, le bar et le vaisseau modèle Airfix suspendu au plafond peint en noir. Sur la piste de danse deux projecteurs stroboscopiques faisaient valser et s'interpénétrer des galaxies multicolores. Les gros amplis étaient éteints, le lecteur de CD derrière le bar diffusait de la vieille musique d'ambiance des années quatre-vingt-dix, pour créer l'atmosphère. Miteux.

L'endroit sentait le tabac froid, l'homme, la bière et quelque chose que je n'avais jamais senti dans aucun autre club miteux. Je ne pouvais mettre un nom sur cette odeur, et pourtant elle me semblait familière, c'était énervant. Quelle qu'elle soit, elle faisait battre mon cœur plus vite et bander mon sexe.

Bien sûr. Ce ne pouvait être que leur odeur.

Il y avait quatre hommes dans le club, assis à une table avec des chopes et un journal. Le barman et eux me regardaient.

— Est-ce que vous êtes ouvert ? ai-je demandé.

— Nous sommes ouvert, a dit le barman. (Il avait un accent de la Galles du Sud. Je me suis senti plus à l'aise.) Êtes-vous sûr de ne pas vous être trompé d'endroit ?

J'ai pris le magazine dans la poche de mon manteau et je l'ai posé sur le bar. « Attractions Étrangères ». Les courbes lisses d'une chair ocre brun en couverture. Rien de dessiné, juste de la peau, mais l'homme qui tenait le kiosque où j'avais acheté le magazine m'avait

regardé d'un drôle d'air quand je l'avais posé sur son comptoir. Et, par la suite, je n'avais pas pu croiser son regard. J'avais fait un commentaire à propos du joueur de billard en action sur l'écran de télé portable placé derrière lui, sur l'ennui qu'il devait distiller avec cette façon de jouer dépourvue d'audace, et il avait grogné une réponse, mais j'avais pu sentir son hostilité. Il était cerné par tous les désirs et les perversions humains, de hautes piles, montant jusqu'au plafond, tout en couleur, mais il ne pouvait accepter ça.

Les quatre hommes attablés m'avaient regardé, mais pas comme ça. Le barman m'avait regardé, mais pas comme ça.

— Vous êtes au bon endroit, a dit le barman en repoussant le magazine vers moi. Vous êtes un peu en avance. Nous ne commençons à voir du monde qu'après huit heures et ils ne sont pas là avant neuf heures passées.

— Je vais attendre, ai-je dit.

Je me suis assis sur un des tabourets du bar et j'ai cherché du regard dans la vitrine réfrigérante quelles marques de bière je connaissais. Une douzaine de marques d'eau gazeuse et plate. Ils ne peuvent absorber d'alcool. C'est un poison pour eux. J'ai vu les boîtes d'aspirine le long de la vitre.

— Vous avez de la Red Stripe ?

Le barman a ri.

— Nous avons de la Red Stripe. (En ouvrant la bouteille, il a ajouté :) Vous êtes un petit peu loin de chez vous, n'est-ce pas ? Vous venez d'où ? Galles du Nord ?

— Rhyl.

— Rhyl. (Il versa la bière.) J'ai passé un week-end à Rhyl quand j'avais huit ans. L'ennui complet avec la pluie tout le temps et rien d'ouvert.

— Cela ressemble bien à Rhyl. Et vous ? Vous êtes du sud, je ne me trompe pas ? Les Vallées ?

— Pontypridd. L'orgueil des Vallées, tout ce que les Conservateurs ont laissé d'eux. Ça fait 55, s'il vous plaît.

— Combien ?

— À club spécial, prix spécial. Et vous êtes monté pour affaires, alors ?

— Réunion de gérants de magasins. Je suis dans la mode. Ils nous convoquent deux fois par an et nous montrent ce qu'il faut faire avec le nouveau stock, comment le présenter, comment le lancer, de cette façon nous avons tous le même look de Rhyl à Romsey. Et il m'est venu l'idée de rester, vous voyez, pour assister au spectacle.

— Vous n'avez pas besoin de vous justifier. Vous ne devez pas en avoir beaucoup à Rhyl. Sur ce point c'est la même chose à Pontypridd. Mais ce serait agréable de voir ces foutus Anglais devenir pour une

fois les colonisés, n'est-ce pas ?

Nous avons parlé quelque temps des choses que nous avions en commun : Galle, le rugby, bien sûr, et les grandes chances que nous avions de remporter cette année la Triple Couronne, peut-être même le tournoi des Cinq Nations, pour la première fois en ce siècle ; et nous nous sommes dit à quel point nous trouvions éloignée de nous cette Angleterre, où si une chose n'est pas sur ou juste à la sortie d'une autoroute elle peut tout aussi bien ne pas avoir d'existence. Nous avons parlé de tout sauf de ce qui faisait que lui, un barman, me servait à moi, simple client, un verre dans ce club en étage de Lisle Street.

C'était une conversation lente qui se faisait par à-coups parce que le bar se remplissait progressivement et que les clients demandaient à boire. Je les observais pour tenter de leur découvrir un point commun. Il y en avait pour tous les goûts et de tous les genres : des grands, des gros, des portant beau, des brillants, des chauves, des bien habillés, des élégants et des désinvoltes, des vieux, des jeunes. Quelques femmes. Cela m'a étonné. Comment de tels produits chimiques, excitants et parfumés, étaient-ils autorisés à se mêler à eux ?

Pas le moindre d'entre eux ; pour l'instant.

À sept heures et demie le club était plein jusqu'aux marches de la piste de danse et toujours pas le moindre d'entre eux. Un disc-jockey est allé à la console et a fait un essai de son. Le barman – prénommé Hugh – a éteint le petit matériel d'ambiance. Le DJ a réduit l'intensité des lumières et lancé un fond sonore. L'ambiance du club avait changé comme si le DJ l'avait retournée par l'effet de sa musique. C'était leur musique. La nuit commençait là.

Tout ce que je sais d'eux, c'est ce que j'en ai vu à la télévision ou lu dans les magazines, mais j'ai compris qu'ils ont deux genres de musique. Je ne parviens pas à me souvenir de leurs noms mais l'une est pour les moments non privilégiés et l'autre est adaptée aux circonstances particulières. C'était la seconde qui passait sur la platine. Musique du temps des amours : celle que jouent les mâles quand ils se déguisent et s'affrontent en dansant pour la possession des femmes. Tout en tambours et percussions, en lignes mélodiques qui se superposent, ondulent et s'enchevêtrent en des rythmes étranges et complexes que les pieds peuvent suivre mais que l'esprit ne peut saisir. Je l'avais entendue à la radio et à la télévision, mais elle ne sonnait pas juste. Elle doit être jouée fort, comme lorsque vous êtes vraiment dans la rue avec eux, à la saison chaude, tellement fort que vous pouvez alors la sentir juste là, là où elle est faite pour être sentie. Leurs mâles peuvent taper toute la nuit, tout le jour. Il y a un truc qu'ils arrivent à faire avec leur colère qui leur donne une force et une

endurance inhumaines. Ils ont un mot pour traduire ça, aussi, mais je ne peux pas me le rappeler non plus. Inhumain. Ah !

J'étais concentré sur le décompte des rythmes – je pense qu'il s'agissait d'un onze/trois – quand l'odeur m'alerta. C'était la même senteur, étrange mais familière, que j'avais remarquée en entrant dans le club, en plus prononcée. Beaucoup plus prononcée. J'ai regardé autour de moi. Là. À côté de mon siège, penché sur le bar, essayant d'attirer l'attention de Hugh. L'un d'entre eux. Un Shian. Un extraterrestre.

Je n'avais pas pensé ça avant de l'avoir reconnu. Sur le moment je ne pensais même pas. J'ai réagi. L'excitation avait jailli en moi comme quelque chose que j'aurais eu besoin de cracher sous peine d'être étouffé. Mes couilles fourmillaient, frissonnaient. Mon pénis se dressait dans sa cage de coton et de lycra.

Je l'ai entendu dire : « Est-ce que tu as un de tes alcools maison, Taffy ? » Sa voix était le murmure d'un contralto ; pas celle d'un homme. Pas celle d'une femme. Pas une quelconque voix humaine. L'accent était de ceux que je n'avais encore jamais entendus, mais tout en lui sonnait juste.

— Navré, nous venons juste de le finir, Loonturievio, a fait Hugh le barman. Nous avons de l'Hedex Extra.

Le Shian a eu une moue dont je n'ai pas perçu le sens mais elle devait traduire le dégoût car il a dit « merde ».

Je n'avais jamais pensé qu'ils puissent jurer. Purs comme des anges, voilà ce qu'ils étaient pour moi. Purs de cœur et d'âme.

Hugh me présenta : un frère qui vient du Pays de la Chanson.

Le Shian m'a regardé.

J'ai entendu la respiration d'une chose en provenance de soixante années-lumière d'ici.

J'ai vu ses yeux, pareils aux yeux des chats, un ovale noir dans une pupille verte.

J'ai vu sa peau, rouge brique et lisse, comme les plus fines des poteries. Mais douce et chaude.

J'ai vu le nez épaté – l'odorat est aussi important pour eux que la vue l'est pour nous, avais-je lu quelque part. Les narines étaient évasées. Me flairant. Moi, le mâle humain.

J'ai vu les trois doigts des mains, les petites oreilles plantées bas et la raie d'un doux rouge sombre tracée au centre du crâne, et se terminant en une fine ligne au long de la colonne vertébrale.

Mon sexe était tellement tendu que mon pantalon devait ressembler à un grand chapiteau. Oh, mon Dieu, il devait le voir. Il devait le sentir. J'étais incapable de parler. Je dois disposer d'une douzaine de manières différentes et stupides d'engager la conversation et pas la moindre d'entre elles ne voulait franchir mes lèvres. J'ai agité

les mains. J'ai rougi. J'ai fait un sourire idiot et renversé ma Red Stripe(5) sur le bar. L'extraterrestre me tourna le dos, aussi vif qu'une lame. Ce sont des gens rapides. Un peuple de chasseurs. Pas aussi forts que nous mais rapides. J'avais lu ça quelque part, aussi.

Oh, mon Dieu ! J'avais lu au même endroit que pour eux un sourire – un sourire crétin, niais – est une menace. C'est comme si on leur montrait les dents. Ils sourient en clignant de l'œil. Lentement. J'aurais aussi bien fait de lui mettre mon poing dans la figure. Il a pris son eau et son aspirine de qualité inférieure et est allé s'asseoir à une table où trois hommes l'attendaient et lui avaient fait signe de venir les rejoindre. Il se déplaçait avec fluidité. C'était la plus belle des choses que j'aie jamais vues. Je ne savais toujours pas s'il s'agissait d'un mâle ou d'une femelle, chez eux on distingue le sexe chimiquement et non à l'apparence physique. Mais quand j'ai vu un des hommes passer un bras autour de sa taille et la serrer étroitement contre lui, j'ai eu envie de fracasser sa tête à coups de chaise pour lui apprendre à salir une aussi jolie chose.

— Je l'ai chassé, ai-je dit à Hugh.

— Il y en aura d'autres.

Il y en eut d'autres. Beaucoup d'autres. Certains portaient des vêtements humains – masculins, féminins, unisexe ; les deux sexes étant physiquement indifférenciés, ils pouvaient porter ce qui leur convenait –, d'autres étaient habillés selon leur goût et leur mode. Certains portaient des vêtements extravagants, exotiques, principalement les mâles dans leur panoplie de danseurs.

Pagnes brodés, hauts colliers finement travaillés qui leur donnaient l'air d'être immensément grands et sveltes ; des coiffes tissées de perles décorées, de miroirs et de bijoux. Ces costumes étaient passés de mâle en mâle sur une centaine de générations avant la traversée vers la Terre. J'observais ces magnifiques créatures assises avec les humains, buvant les verres que les humains leur offraient et plissant leurs yeux de chats aux plaisanteries et compliments dont les humains les gratifiaient. Comment osaient-ils ces infects, ces obsédés, ces dépravés de sales petits voyous avec leurs petites hormones dévoreuses, leurs maigres pénis en érection et leurs obscurs vagins affamés laisser l'empreinte de leurs doigts sur ces parfaites peaux rouge brique ; comment osaient-ils se frotter contre ces corps minces et élancés sur la piste de danse, envoyer leurs doigts puants ramper sous ces merveilleux et vénérables costumes à la recherche du moyen de les déboutonner, déziper, déshabiller ?

Comment pouvaient-ils, eux, laisser ces sales petits voyous leur faire ça ?

J'enrageais.

Hugh attira mon attention. « Vous avez de la chance, a-t-il dit. Restez assis. » Il a tiré un demi, glissé une aspirine soluble dans un verre de Perrier et jeté un coup d'œil vers le bout du bar, côté distributeur de cigarettes.

Il était tout seul, posé sur un tabouret, observant la foule attablée, dos au bar. Il portait une blouse de soie blanche sur un Levis noir coupe homme et des bottes de cow-boy à hauts talons. Un verre vide entre ses trois doigts. Son regard s'est arrêté sur moi. J'ai haussé les sourcils, le Shian me saluait. Les yeux d'or accaparaient les miens. Ils clignaient, très lentement. J'ai transporté mon tabouret et je l'ai déposé au bout du bar, près du sien.

Je ne savais pas quoi dire. Alors je l'ai dit.

— Vous pouvez commencer par me payer un verre, a dit le Shian.

La voix tremblante, j'ai commandé une Red Stripe et ce que mon ami voulait boire.

— Un alcool léger pour moi, a dit l'extraterrestre.

— Je croyais que l'alcool était un poison pour vous.

— C'est un poison, pour vous comme pour moi. Les doses sont différentes, voilà tout. Beaucoup d'entre nous ont un faible pour l'alcool.

Hugh apporta les verres et me fit payer une note qu'en n'importe quel autre endroit ou moment, en n'importe quelle autre compagnie, je lui aurais annoncée comme parfaitement indécente.

— Quel effet cela a-t-il sur vous ? ai-je demandé.

— Révélateur.

L'extraterrestre a cligné à nouveau lentement des yeux. J'ai réprimé un sourire et cligné de l'œil en retour.

J'ai parlé. J'ai dit tous les trucs stupides habituels : qui j'étais, d'où je venais, en en faisant l'éloge comme nous le faisons toujours, ma profession et pourquoi j'étais à Londres, comment j'avais trouvé le club et que nous n'avions rien de tel là-bas, chez nous au pays de Galles ; qu'en fait nous n'avions même pas le moindre Shian et, pendant tout ce temps, je souhaitais pouvoir me taire parce que tout ce que je voulais c'était regarder cette merveilleuse, lisse, incroyable et attirante créature assise en face de moi et clignant des yeux. Et la regarder, la regarder.

— Eh, monsieur, a-t-il dit, interrompant le flot de ma conversation insensée, vous voulez danser ?

Toute la nuit j'avais entendu la musique shiane, essayant de m'habituer à ses effets, à sa façon d'agir. Sur la piste avec l'extraterrestre – Serracord, qui murmurait à mon oreille pendant que nous étions enlacés – j'ai compris. Elle ne fait de l'effet que lorsque vous la dansez. À ce moment-là, elle vous apparaît comme la plus belle des choses que vous ayez jamais entendues. Nous étions seuls au

monde, moi, Serracord et la musique shiane. Les projections d'étoiles et de galaxies glissaient sur nos peaux comme les saisons. J'aurais pu danser toute la nuit. Exactement comme dans la vieille chanson. Je le voulais aussi. Je savais que je pouvais. Étais-je autorisé à le faire ? Je n'aurais su le dire. Je n'avais jamais rien senti qui me donnât envie que cela ne se terminât jamais, comme danser ainsi étroitement enlacé contre la chaude peau extraterrestre de Serracord, le Shian. Le temps s'était enfui. Nous étions hors du monde.

Je revins sur terre dans un sursaut. Serracord me tirait le lobe de l'oreille. Le club était soudain à moitié vide. Hugh le barman baissait les rideaux. Étions-nous restés aussi longtemps que cela sur la piste ? Il n'y avait plus que deux autres groupes avec nous ; un trio constitué de deux hommes en costumes et d'un Shian, et une femme avec un mâle resplendissant en costume de danse.

— Quoi ? ai-je crié pour couvrir les amplis.

Serracord souleva ma main et tapota ma montre.

— Il se fait tard.

— Tant que ça ?

Et j'ai pensé : « Oh, non, oh, mon Dieu, tout a une fin, tout doit retomber en cendres et en pacotille comme dans *Cendrillon*. »

— Alors, monsieur Leterrien, a dit l'extraterrestre penché vers moi de toute sa hauteur, murmurant à mon oreille, alors, monsieur Legallois, voulez-vous venir chez moi ?

À cette heure, le calme était presque religieux. Serracord paya le taxi – une compagnie gay, on pouvait leur faire confiance pour ce qui était de la discrétion – et j'écoutais le silence qu'il laissait derrière lui. Je pouvais sentir respirer la cité tout entière, elle marmonnait comme un homme qui se tourne dans son sommeil. Il y avait assez de bière et de musique dans mon sang pour que je tienne quelques heures encore.

L'appartement de Serracord était situé sur Salmon Lane, au-dessus d'une boulangerie juive. La boutique perdurait, bien que ses clients soient partis depuis longtemps. À la fin, elle disparaîtrait aussi. Les Shians qui constituaient certainement la dernière vague d'immigrants à occuper les rues de Limehouse n'avaient pas de goût pour ses productions. Les immenses prolongements de leurs Communautés – sortes de familles qui tiennent à la fois du club et du clan, me rappelai-je avoir vu dans l'un des nombreux documentaires que j'avais enregistrés – étaient largement auto-suffisants. Ce n'est pas un peuple de marchands et d'acheteurs.

Serracord volait de ses propres ailes, libéré des liens de la Communauté familiale.

— Mes années balade, expliqua le Shian en mettant de la musique sur la micro-chaîne et cherchant dans le réfrigérateur quelque chose à

boire.

La froide lumière bleue figeait les traits de l'extraterrestre d'une façon qui m'envoya une décharge tout droit dans le fond des couilles. Nous étions là pour faire l'amour. Il n'y avait pas d'autres raisons à cette invitation dans l'appartement au-dessus de la boulangerie juive. Je me sentais pris de vertige. J'avais peur. Je voulais m'enfuir en courant mais quelque chose de plus fort me retint sur la chaise près de la fenêtre surplombant Salmon Lane. Serracord rapporta deux bouteilles de bière d'importation et s'assit en face de moi. Les lumières de la rue éclairaient une moitié de nos visages, reléguant l'autre dans l'ombre.

— C'est notre façon d'être. Quand nous avons mûri, nous quittons notre famille de naissance et nous parcourons le monde, allant de place en place, regardant les choses, rencontrant des gens, tombant amoureux ou combattant, rompant encore, comme les saisons vont et viennent. Nous sommes un peuple de chasseurs, un peuple des grands espaces. C'est pourquoi nous colonisons des mondes : c'est le temps des errances au milieu des races. Moi, je suis entre deux mondes.

J'ai pensé au sens profond de ce qu'il disait. Ces énormes vaisseaux de l'espace qui ressemblaient à des décorations de Noël, fonçant entre les étoiles à la vitesse de la lumière ; à l'intérieur de chacun d'eux une centaine de milliers de corps nus et rouges suspendus en apesanteur, dormant au fil des ans du voyage vers la Terre. J'ai vacillé un instant entre mon imaginaire et la réalité et j'ai vu Serracord, à demi éclairé par la lueur en provenance de la rue, qui semblait flotter au milieu des photos d'étoiles et des posters de vaisseaux spatiaux qui décoraient l'appartement... Il n'y avait pas de différence entre eux et lui.

J'ai eu une érection instantanée.

Serracord la remarqua et sourit. Un sourire humain. Un sourire avec les dents. Je n'aurais su dire s'il s'agissait d'une insulte ou d'une reconnaissance de mon humanité.

— Cela fait quel effet de voyager dans l'espace ? ai-je demandé pour distraire son attention de la bosse à mon pantalon.

— Comment puis-je le savoir ? a dit Serracord.

J'ai sursauté, interloqué. Serracord a souri à nouveau. Un sourire shian. Un sourire avec les yeux.

— Ils vous mettent dans la capsule de protection avant que vous quittiez l'orbite, a dit l'extraterrestre, vous sortez de l'ascenseur sur l'aire de départ, vous êtes acheminé vers le vaisseau et la dernière chose que vous voyez c'est le couvercle qui se referme sur votre monde. La première chose que vous voyez c'est son ouverture sur un autre. Entre les deux, il s'écoule dix ans.

— Je croyais que la traversée en durait soixante.

— Soixante en temps objectif, dix en temps subjectif. À cause de la

dilatation du temps relatif. Mais même comme ça, c'est trop long pour maintenir les colons éveillés. Sans parler de l'ennui, le vaisseau ne peut transporter de quoi alimenter une centaine de milliers de personnes. Seul l'équipage fait la traversée en état de veille.

— Endormi pendant soixante ans, ai-je dit.

Serracord devait avoir quitté le monde shian en 1946. La Deuxième Guerre mondiale s'était muée en guerre froide. Jours de rationnement, et sans banane, et le gouvernement Atlee. Austérité, escrocs, les femmes peignant leurs jambes avec de la sauce brune et dessinant les coutures classiques. Marché noir. Trains à vapeur, voitures avec marchepied. Les gens persistaient à penser que la bombe atomique était une grande chose quand les quatre-vingt-huit vaisseaux de la quinzième flotte interstellaire shiane enclenchaient leurs machines supersoniques et quittaient leur système solaire natal. De grands mots, de grandes, d'excitantes idées. Des concepts érotiques.

— Vingt-cinq ans avant que je naisse. Mes parents venaient tout juste de naître. Quel âge avez-vous ?

— Quel âge me donnez-vous ?

— Je ne peux pas dire. Je n'ai jamais vu quelqu'un comme vous.

L'extraterrestre eut une expression du visage qui, chez un humain, aurait pu traduire la coquetterie. Je ne connaissais pas sa signification pour un Shian.

— J'étais l'un des derniers-nés de ma planète, a dit Serracord. J'étais tout juste adulte quand j'ai quitté ma Communauté. Nous sommes vite adultes, vous savez.

— Au bout de combien de temps ?

— Huit années terrestres.

Cela faisait quatre ans que les Shians étaient arrivés pour prendre possession de cette coquille vide frappée par la récession qu'étaient devenus les Docks. Le merveilleux, l'extraterrestre, la palpitante bombe sexuelle qui me faisait face n'avait que douze ans. Mon sexe bandait si fort qu'il en était douloureux.

— À quoi ressemble ta planète ?

J'ai pris la main de Serracord et j'ai joué de ses trois doigts avec les quatre miens.

— Tu poses beaucoup de questions, homme. La plus grande partie des frooks veut simplement faire la chose.

— Les frooks ?

Son regard de stupéfaction était typiquement humain.

— J'imagine, monsieur Legallois, que vous ne connaissez pas. Les frooks. Ce sont les humains qui sont sexuellement attirés par les Shians.

Frooks. Singulier : frook. Quel nom affreux ! Un nom qui ressemblait au regard que m'avait lancé le marchand de journaux

quand j'avais acheté le magazine. Un nom pour une chose, pour une condition, pas pour une personne. Pas pour un responsable d'une chaîne de magasins de vêtements de Rhyl, âgé de trente ans à peine, de Rhyl où il n'y a pas d'extraterrestres sous les guirlandes lumineuses de la promenade, ou qui chercheraient à se protéger de la pluie dans les abris publics et les salles de jeux, pleines de jeux du siècle dernier. Les envahisseurs de l'Espace. Ce n'était déjà plus à la mode quand j'étais enfant. Un lieu sans surprise, sans grâce, un lieu qui n'autoriserait pas ses détaillants à s'asseoir dans la pénombre d'avant l'aube et sentir pour la première fois qu'être libre était ce qu'ils avaient toujours désiré. Un frook. J'étais un frook.

Le choc était passé. Je savais que je pouvais m'habituer au son de ce nom.

Le choc n'avait pas été produit par la soudaineté de ma prise de conscience, comme si le nom était une pierre que quelqu'un m'aurait jetée. Il avait été produit par le fait que j'ai eu conscience d'être un frook. Avant que les Shians arrivent, j'étais déjà un frook. J'ai repensé à mon CV côté sexualité et j'ai vu la mince ligne rouge de mon état de frook qui y ondulait comme un dessin dans un tissu. J'avais été le garçon bizarre, celui qui atteint la puberté et a des couilles, de la barbe et un corps poilu pendant que mes amis étaient toujours aussi lisses et purs que des anges. J'avais été le garçon timide des vestiaires de l'école, celui qui se battait contre le bouillonnement chimique intérieur qui me faisait désirer ces merveilleuses créatures asexuées, mais me laissait effrayé par ce désir et ne sachant pas ce que je pouvais en faire. Même quand j'ai été assez grand pour m'intéresser aux filles, il y avait toujours eu le sentiment d'une part absente. Je voulais quelque chose d'autre mais je ne savais pas ce que c'était. Leurs courbes étaient trop accentuées, trop flagrantes. Mais les corps des hommes étaient tout simplement affreux. Des monstruosité, évidentes, grossières. Pas la moindre sveltesse. Pas la moindre suggestivité. Pas la subtilité, pas le mystère de cette beauté asexuée pareille à celle de ces gamins de douze ans que je désirais pendant que je leur cachais mon corps monstrueux, dans les vestiaires de l'école.

Quelque chose de plus. Un troisième sexe.

Et alors les Shians sont arrivés.

Au début je ne savais pas que c'était eux qu'il me fallait. Nous sommes tous devenus des frooks parce qu'ils étaient la chose la plus importante qui soit advenue à l'humanité et nous avons tous été éblouis par leur éclat et leur beauté. Mais l'adoration n'a jamais cessé en moi. J'ai des centaines d'heures de programmes sur les Shians, en cassettes vidéo – non regardées pour la plupart. J'ai des albums entiers d'articles découpés dans les journaux, les suppléments couleurs et les magazines. J'ai traqué les journaux de mode à la recherche des

mannequins shians, quand ils sont devenus les nouveaux super-mannequins. J'avais un panneau spécial où les punaiser. Je suppose que tout a commencé avec ces accrochages que je n'ai jamais laissés voir à qui que ce soit, pas même à ma petite amie qui était toute mince, sans poitrine, garçonne. Je suppose que cela a pris fin – à moins que ce petit matin dans cet appartement ne soit un autre début mais je n'y crois pas – quand j'ai dit à ma dernière petite amie que je pensais qu'elle aurait belle allure avec les cheveux coupés à ras et rayés de rouge.

— Tu veux que j'aie l'air d'une de ces foutues Shiennes, avait-elle dit.

Non. Je voulais qu'elle *soit* une de ces foutues Shiennes. Elle l'avait fait, pour moi, et j'avais été capable de la satisfaire, ce qu'il y avait belle lurette que je ne faisais plus. Cela a marché un temps. Elle avait l'apparence mais elle n'était pas. L'apparence n'était pas suffisante. Nous avons rompu il y a un mois. C'était la seule chose honnête que nous puissions faire à propos de notre relation. Elle pourrait trouver quelqu'un qui la voudrait pour ce qu'elle était. J'étais libre de chercher la chose que je voulais et qu'elle n'était pas.

J'ai fantasmé sur les bustes étrusques en terre cuite, sur les setters roux, et sur la douceur des cache-sexe en lycra écarlate.

Frook. Cet affreux petit nom me libérait. Il me donnait la possibilité de quitter cette vie et de m'abandonner à mon état de frook. Je n'avais pas besoin de revenir au magasin, dans cette ville où il pleut sans arrêt et où rien n'est jamais ouvert, dans cet appartement où le congélateur est plein de plats préparés, où la télévision est allumée dès six heures et éteinte quand je me réveille au milieu des bandes-annonces pour les émissions de la nuit en réalisant que je me suis à nouveau endormi devant le poste. Je pouvais abandonner tout cela. Je pouvais être heureux. J'avais envie de pleurer. Mais cela aurait déconcerté Serracord. Les Shians ne peuvent pleurer pour manifester leur joie ou leur peine. Ils n'ont pas de larmes. Tout ce qu'ils peuvent faire c'est assombrir leur pupille.

« Frook », j'ai dit le mot à voix haute, m'appelant moi-même.

— Est-ce qu'il y a un équivalent en Shian ? En Narha, c'est bien le nom de votre langue ? Je suppose qu'ils ne voudraient pas, qu'ils ne pourraient pas. L'accouplement chimique fait de vous une société essentiellement hétérosexuelle. Vous ne pouvez pas connaître autre chose.

— Vous, les humains, associez toujours le sexe et l'amour, fit Serracord. Pour nous ce sont des choses distinctes. Nous pouvons éprouver de l'amour pour n'importe quel individu avec qui nous nous sentons en affinité, mâle ou femelle, partenaire sexuel ou non. Le sexe est soif. Le sexe est désir. Le sexe est besoin, brûlure et folie. Le sexe

est une force qui ne tient pas compte des saisons, les humains qui sont peu portés sur la chose ne peuvent l'imaginer.

— Alors, comment un Shian peut-il avoir une relation sexuelle avec un mâle humain ? ai-je demandé en levant la main de Serracord dans la lumière, examinant la forme des ongles, les doigts, les os. Qu'êtes-vous, Serracord, un mâle ou une femelle ? Comment pouvez-vous avoir une relation avec moi ?

Les doigts de Serracord échappèrent aux miens. L'extraterrestre se leva et me regarda de toute sa hauteur.

— Vous n'avez toujours pas compris, n'est-ce pas, monsieur Legallois ?

Sous la lumière au sodium, Serracord ouvrit la blouse de soie. Je suffoquai intérieurement devant la poitrine plate, sombre sous l'éclairage jaune, et la rangée de trois mamelons parallèles. J'allai pour les toucher. La main gauche de Serracord arrêta la mienne. Sa main droite frottait le mamelon du milieu, tirait dessus. Tirait fortement. La peau s'étirait. Le mamelon fut arraché.

J'étais stupéfait, incapable de comprendre ce que je voyais. Serracord tendit devant mes yeux la fraise noire qu'il tenait entre le pouce et le majeur.

— Ils sont fixés avec de la colle caoutchouc.

Serracord expédia le mamelon d'une pichenette et porta les mains à ses yeux. Deux clins d'œil, un mouvement rapide des doigts. Deux yeux bleus sur fond blanc. Des yeux humains me regardaient.

— Vous en voulez vraiment encore ?

Le Levis coupe homme fut déboutonné. Baissé, ainsi que le string féminin qui était dessous. Je ne pouvais détacher mon regard du triangle bombé de chair douce et tachée de son, entre les cuisses, et dont les doigts libéraient le sommet et trituraient le bas.

— Serracord, pour l'amour de Dieu, s'il vous plaît.

— De la peau synthétique. Celle dont ils se servent pour les victimes de brûlures. Je fais moi-même la teinture avec du colorant, le même produit que j'utilise pour toutes les nuances de chair. Je peux vous montrer comment en faire. C'est très facile, toutes les informations sont données par la télévision, les livres ou les magazines. Tout ce que vous voulez savoir pour être comme l'un d'eux.

Je tremblais. Je voulais vomir tout ce que j'avais absorbé au cours de la nuit. Je voulais voir n'importe quoi, sauf cette chose qui se démontait elle-même devant moi, sauf cet affreux « terre cuite / setter roux / slip rouge », ce fétichisme qui ne voulait pas me quitter.

— Je croyais que vous saviez de quel genre de club il s'agissait.

— Tous ?

Je m'arrangeai pour poser la question entre tremblement et nausée.

— La plupart. Il y en a peu d'authentiques. Très peu. Comme vous le disiez, comment peuvent-ils nous désirer ? Je croyais que vous saviez. Je croyais que vous vouliez jouer le jeu jusqu'au bout. Je suis désolé. Je n'avais pas l'intention de vous blesser, mais je ne pouvais pas vous laisser continuer comme ça. Vous ne me croirez peut-être pas, mais j'ai fait comme vous. Vous méritez mieux. Vous êtes un type sympathique. Je veux bien coucher avec vous. Si vous le voulez encore.

— Mais votre nez, vos oreilles, vos doigts, ai-je imploré.

Je m'accrochais à un espoir, mais la pluie sans fin des rues de Rhyl l'emportait.

— Il y a des chirurgiens esthétiques qui vous le feront. Cela coûte cher. Ils ne peuvent cependant rien faire pour les yeux. Vous pouvez mettre des verres de contact. Terriblement cher, cependant. Et ils ne veulent rien faire là.

Une main s'égara vers la bourse plissée de peau synthétique, tachée de son.

— Mais pourquoi ? Pourquoi vous infliger ça ?

— Certains veulent être avec eux. Certains veulent quelque chose de plus. Certains d'entre nous veulent être eux. Tous les deux nous les voulons, nous les désirons, à notre façon.

— Mais nous ne pouvons les avoir, ai-je dit en regardant dans les yeux l'humain qui se faisait appeler Serracord.

— Pouvons-nous jamais avoir ce que nous désirons vraiment ou être ce que nous voulons vraiment ?

Je pensais à ma chambre d'hôtel et aux sacs qui attendaient dans le noir, au lit non défait et à la lumière qui devait entrer par la fenêtre sans rideaux.

— Qui êtes... Qui étiez-vous ?

— Est-ce que cela importe ?

— Je pense que non.

— Voulez-vous une autre bière ? Ce n'est plus une entrée en matière, plus maintenant.

— Je comprends, maintenant, pour la bière.

Je comprenais aussi une foule d'autres minces détails révélateurs que j'avais négligés parce que je le voulais bien.

— Certaines choses sont beaucoup trop importantes pour qu'on renonce. (Serracord souriait, un sourire humain, un sourire avec dents.) Nous pouvons nous contenter de parler. C'est tout ce que nous avons à faire. J'ai passé une nuit formidable, vraiment. Je suis désolé de vous avoir déçu.

— Parler de quoi ?

— De ce que nous sommes, de ce que nous voulons, de ce que nous désirons être.

Je haussai les épaules. Prenant cela pour un acquiescement, Serracord se tourna pour aller dans la cuisine ouvrir quelques bouteilles de plus. J'arrêtai l'extraterrestre de la main. J'ai saisi sa main droite, j'ai regardé la longue balafre de la cicatrice qui marquait l'opération chirurgicale de l'ablation du petit doigt.

— C'est très bon, ai-je dit.

J'ai porté sa main à mes lèvres et j'ai embrassé la blessure.

Bruce STERLING

Maneki Neko

Porte-parole incontesté du mouvement cyberpunk, Bruce Sterling est né en 1954 au Texas, et son premier texte fut publié dans une anthologie de science-fiction texane ! L'année suivante paraissait son premier roman, La baleine des sables, un hommage à Moby Dick situé sur une planète recouverte d'un océan de poussière.

Après ces débuts classiques, Bruce Sterling va rechercher une approche plus réaliste de la science-fiction, inspirée des dernières découvertes technologiques. Il ne faut pas cependant croire que Sterling retourne à une S-F à la Jules Verne ou John Campbell : son approche de l'intrusion de la science dans notre quotidien est beaucoup plus critique. Il publie alors un nouveau roman La schismatrice (1985), puis l'anthologie-manifeste du mouvement cyberpunk Mozart en verres miroirs (1986). Ses propres nouvelles de l'époque sont réunies en recueil sous le titre Cristal Express (1989).

En 1991, il collabore avec William Gibson pour leur roman steampunk, La machine à différences, dont nous avons déjà parlé. La meilleure œuvre de Bruce Sterling à ce jour me semble être Gros temps (1994) qui décrit le Middle West américain en proie à des séries de tornades dramatiques, suite à la dégradation atmosphérique produite par l'effet de serre. Mais cet auteur est aujourd'hui en pleine maturité et il sera probablement un des écrivains les plus intéressants à suivre en ce début de ^{xxi}e siècle.

« Je ne peux plus continuer », lui dit son frère.

Tsuyoshi Shimizu regarda d'un air pensif l'écran de son pasokon. Le visage de son frère aîné était brillant de transpiration, une beuverie qui s'était terminée tard dans la nuit. « C'est rien qu'un boulot, répondit Tsuyoshi en s'asseyant sur son futon avant d'ajuster son pyjama. Tu te fais trop de souci.

— Toutes ces heures supplémentaires ! » se lamenta son frère. Il appelait d'un bar quelque part dans Shibuya. À l'arrière-plan, une dame du bureau dans la cinquantaine chantait, mal, un karaoké. « Et ces fichus examens. Les programmes de formation des cadres. Les tests de compétence. Je n'ai jamais le temps de vivre ! »

Tsuyoshi grommela quelques mots de sympathie. Quoiqu'il n'appréciât guère ces appels vidéophoniques en pleine nuit, il se sentait tenu d'écouter. Son grand frère avait toujours été un type bien, avant qu'il ne suive les cours d'élite à l'université de Waseda pour ensuite entrer dans une grosse entreprise et devenir carriériste.

« Mon dos me fait mal, râla son frère. J'ai un ulcère. J'ai les cheveux qui grisonnent et je sais qu'ils vont me virer. Tu as beau être loyal, les grosses compagnies, elles, la loyauté envers les employés, elles ne connaissent plus. Pas étonnant que je boive.

— Tu devrais te marier, proposa Tsuyoshi.

— Je ne trouve pas la bonne. Les femmes ne me comprennent pas. » Il eut un frisson. « Tsuyoshi, je suis vraiment désespéré. La pression du marché, c'est ça qui m'écrase. Je manque d'air. Ma vie doit changer. Je songe à prononcer les vœux. Je suis sérieux ! Je veux renoncer à tout ça, le monde moderne. »

Tsuyoshi commença à s'inquiéter. « Tu as trop bu, c'est ça ? »

Son frère se pencha vers l'écran. « Vivre dans un monastère, voilà ce qu'il me faut. C'est tellement calme. Tu récites le sôûtra. Tu réfléchis sur ton existence. Il y a des règles à suivre, et des récompenses qui ont du sens. C'est d'ailleurs ainsi que ça se passait dans les affaires au Japon, dans le bon vieux temps. »

Tsuyoshi fit entendre un grognement sceptique.

« La semaine dernière, lui avoua son frère, je suis allé dans un endroit spécial dans les montagnes... le mont Aso. Les moines là-bas, ils s'y connaissent sur les gens qui ont des problèmes, les gens qui sont usés par la vie moderne. Les moines te protègent du monde. Pas d'ordinateur, pas de téléphone, pas de fax, pas de courrier électronique, pas d'heures supplémentaires, pas de trajets quotidiens, rien du tout. C'est beau, et c'est paisible, et il n'arrive jamais rien. Vraiment, c'est le paradis.

— Écoute, grand frère, dit Tsuyoshi, tu n'es pas un religieux de

nature. Tu es un chef de section pour une grosse compagnie d'import-export.

— Bon... il est possible que la religion ne marche pas pour moi. J'ai pensé à partir en Amérique. Là-bas non plus il ne se passe pas grand-chose. »

Tsuyoshi sourit. « Voilà qui m'a l'air beaucoup mieux ! L'Amérique est un bon endroit pour des vacances. De longues vacances, c'est précisément ce dont tu as besoin ! Du reste, les Américains sont des gens vraiment gentils depuis qu'ils ont renoncé à leurs pistolets.

— Sauf que je n'y arrive pas, se plaignit son frère. Je n'ose pas. Je ne peux pas abandonner comme ça tout ce que je connais et m'en remettre à la gentillesse des étrangers.

— En ce qui me concerne ça marche toujours. Tu devrais peut-être essayer. »

La femme de Tsuyoshi s'agita sur le futon, dérangée dans son sommeil. Il baissa la voix. « Désolé, mais je dois raccrocher. Appelle-moi avant d'agir à la légère.

— N'en parle pas à papa. Il s'inquiète si facilement.

— Je n'en parlerai pas à papa. » Tsuyoshi coupa la communication et l'écran s'éteignit.

La femme de Tsuyoshi se retourna sur le dos, non sans peine. Elle était enceinte de sept mois. Les yeux fixés au plafond, elle chercha sa respiration. « Était-ce encore un appel de ton frère ? demanda-t-elle.

— Oui. La compagnie vient de lui offrir une autre promotion. Plus de responsabilités. Il fête l'événement.

— C'est une bonne nouvelle », dit sa femme avec tact.

Le lendemain matin, Tsuyoshi dormit jusqu'à une heure avancée. Travailleur indépendant, c'était lui qui se faisait son propre horaire. Il était technicien vidéo de son état. Il transférait de vieilles vidéos au format dépassé sur les nouveaux supports à grande capacité de mémoire. Cela demandait un œil exercé. Le talent de Tsuyoshi était connu sur le réseau et il avait tout le temps du travail.

À dix heures, le facteur arriva. Tsuyoshi délaissa son petit déjeuner d'œuf cru et de soupe au miso, et signa le reçu de livraison. Des bandes télé analogiques du xx^e siècle dont la couche sensible s'écaillait. Il y avait aussi un panier de fraises fraîches expédié de la veille et un bocal de pickles fait maison.

« Des pickles ! s'enthousiasma sa femme. C'est fou ce que les gens sont gentils avec vous quand vous êtes enceinte.

— Tu as une idée de qui nous a envoyé ça ?

— Sans doute quelqu'un sur le réseau.

— Génial ! »

Tsuyoshi démarra son médiateur, nettoya ses têtes supra-

conductrices et examina les vieilles bandes. Des vidéos de famille datant des années quatre-vingt. Vraisemblablement la grand-mère de quelqu'un quand elle était enfant. Il y avait un tas d'endroits où la pellicule était écaillée et avait perdu sa polarité.

Tsuyoshi se mit au travail avec son générateur de détails fractals, le stabilisateur d'image et les algorithmes entrecroisés. Quand il en aurait terminé, les nouvelles copies numériques seraient beaucoup plus précises, plus nettes et d'un meilleur fini que la bande d'origine.

Tsuyoshi aimait son travail. Bien souvent il tombait sur des bouts de bandes qui présentaient un intérêt en tant qu'archives. Il faisait alors circuler les images sur le réseau. Pour des raisons très mystérieuses, cela intéressait les énormes bases de données, avec leurs légions de moteurs de recherche, d'indexeurs et de catalogues. Les machines du réseau ne payaient jamais pour les données, parce que les réseaux d'information étaient à but non lucratif, mais elles étaient très polies et avaient une parfaite étiquette. Elles rendaient faveur pour faveur et, parce qu'elles avaient d'excellentes et immenses mémoires, elles n'oubliaient jamais une bonne action.

Tsuyoshi et sa femme déjeunèrent d'un ramen accompagné d'un naruto, puis celle-ci partit faire les magasins. Un colis arriva par service de livraison d'outre-mer. De mignons vêtements de bébé expédiés de Darwin en Australie. Ils étaient de la couleur préférée de sa femme, jaune soleil.

Tsuyoshi finit de transférer la première bande sur un disque de cristal vierge. Il était temps de faire une pause. Il quitta l'appartement, prit l'ascenseur et sortit à la cafétéria du coin. Il commanda un double cappuccino moka glacé et paya avec une carte client.

Son pokkecon sonna. Il le tira de sa ceinture et répondit. « Prends-en un pour emporter, lui dit la machine.

— O.K. », répondit Tsuyoshi avant de raccrocher. Il commanda un second café, y mit un couvercle et sortit.

Un homme en complet veston était assis sur un banc près de l'entrée de l'immeuble de Tsuyoshi. Le costume était bien, mais on aurait dit que l'homme avait dormi avec. Il se tenait la tête dans les mains et se balançait mollement d'avant en arrière. Il n'était pas rasé et avait les yeux rouges.

Le pokkecon sonna de nouveau. « Le café est pour lui ? demanda Tsuyoshi.

— Oui, dit le pokkecon. Il en a besoin. »

Tsuyoshi s'avança vers l'homme d'affaires à l'âme en peine. Celui-ci leva les yeux, eut un geste de recul comme s'il s'attendait à recevoir un coup de pied. « Qu'est-ce que c'est ? proféra-t-il.

— Tenez, dit Tsuyoshi en lui tendant la tasse. Double cappuccino moka glacé. »

L'homme ôta le couvercle et huma. Il regarda Tsuyoshi d'un air éberlué. « C'est mon café préféré... Qui êtes-vous ? »

Tsuyoshi leva le bras et fit un signe de la main, les doigts serrés comme une patte de chat. L'homme ne sembla pas reconnaître le geste. Tsuyoshi haussa les épaules, puis sourit. « Ça n'a pas d'importance. Un bon café, c'est parfois nécessaire. Maintenant vous en avez un. C'est tout.

— Eh bien... » Prudemment l'homme prit une petite gorgée et eut un sourire inopiné. « C'est vraiment super. Merci !

— Il n'y a pas de quoi », dit Tsuyoshi, et il repartit chez lui.

Sa femme arriva. Elle avait acheté de nouvelles chaussures.

Avec la grossesse, elle avait les pieds qui enflaient. Elle se posa précautionneusement sur le canapé et poussa un soupir.

« Ces chaussures orthopédiques, ce n'est pas donné, dit-elle en regardant les escarpins jaunes. J'espère que tu ne les trouves pas laides.

— Sur toi, elles font vraiment bien », déclara sagement Tsuyoshi.

Il avait rencontré sa femme dans un magasin vidéo. Elle venait juste d'utiliser sa carte de crédit pour s'offrir un vidéodisque d'un ancien dessin animé américain en noir et blanc datant des années cinquante. Le pokkecon avait expressément invité Tsuyoshi à aller lui parler de Félix le chat. Félix était un personnage célèbre de dessin animé des premiers temps de la télévision, et un des préférés de Tsuyoshi.

Il était bien trop timide pour oser aborder seul à seul une femme séduisante, sauf que sur le réseau personne n'était un étranger. Ceci lui donnait l'assurance nécessaire pour engager la conversation. Tsuyoshi n'avait pas tardé à découvrir que la fille était ravie de pouvoir discuter de sa passion pour les chats malicieux des vieux dessins animés. Ils avaient déjeuné ensemble, avaient eu un rendez-vous la semaine suivante, avaient passé la veille de Noël dans un hôtel pour amoureux. Ils avaient beaucoup de choses en commun.

Elle était entrée dans sa vie par un petit acte de grâce, un petit cadeau sorti du sac à malice de Félix le chat. Tsuyoshi en avait toujours été reconnaissant. Aujourd'hui qu'il était marié et sur le point d'être père, Tsuyoshi Shimizu se sentait solidement ancré dans l'existence. Il avait à présent un rôle d'homme à jouer. Il savait qui il était et il savait où il se situait. La vie était bonne pour lui.

« Tu as besoin de te faire couper les cheveux, lui dit sa femme.

— Oui. »

Elle sortit un emballage cadeau de son sac d'emplettes. « Peux-tu aller à l'hôtel Daruma, te faire faire une coupe et livrer ce paquet pour moi ?

— Qu'est-ce que c'est ? » demanda Tsuyoshi.

Sa femme ouvrit le petit coffret en bois. Un maneki neko était niché à l'intérieur d'un capitonnage en mousse blanche. Le chat en céramique, souriant, tenait une patte levée en signe de chance.

« Tu n'en es pas encore lassée ? Tu portes même des sous-vêtements maneki neko.

— Ce n'est pas pour ma collection. C'est un cadeau pour quelqu'un à l'hôtel Daruma.

— Ah !

— Une étrangère m'a donné ce coffret au magasin de chaussures. Elle avait l'air d'une Américaine. Elle ne parlait pas japonais. Mais elle avait des chaussures vraiment belles...

— Si le réseau t'a donné ce petit chat, alors c'est toi qui devrais t'acquitter de ce devoir, chérie.

— Mais, chéri, soupira-t-elle, mes pieds me font si mal, et de toute façon tu as besoin d'une coupe de cheveux. Et il faut que je prépare le dîner, et d'ailleurs il n'est pas vraiment joli ce maneki neko. C'est juste de la camelote bon marché pour touriste. Tu pourrais bien faire ça.

— Oh ! entendu. Tu n'as qu'à transférer tes messages sur ma machine et je verrai ce que je peux faire. »

Elle sourit. « Je savais bien que tu dirais oui. Tu es tellement gentil avec moi. »

Tsuyoshi partit avec le petit coffret. Il n'était pas mécontent de faire cette course, vu qu'il n'était pas toujours facile, dans leur petit appartement de six tatamis, de supporter l'humeur changeante de sa femme dans l'état où elle était. Bien qu'il n'y ait rien à redire sur le voisinage, il espérait trouver un logement plus grand avant la naissance de l'enfant. Peut-être avec un petit atelier qui lui permettrait d'élargir le champ de ses activités. Il était très difficile de trouver un logement décent à Tokyo, mais l'annonce circulait sur le réseau. Des amis qu'il ne connaissait pas travaillaient quotidiennement pour lui. S'il continuait à remplir ses obligations envers le réseau, il était convaincu qu'un jour il trouverait quelque chose de bien.

Tsuyoshi se rendit dans la salle de pachinko du quartier, où il gagna un demi-litre de bière et une carte de métro. Il but la bière, prit la carte et se glissa dans un compartiment. Il descendit à la station Ebisu et afficha sur son pokkecon le guide urbain de Tokyo. Il passa devant des lieux qui portaient des noms comme Velouté de chocolat, Force et jeunesse et la Trattoria mai-tai panico d'Aladin.

Il entra dans l'hôtel Daruma et alla au salon de coiffure qui s'appelait le Look planète Daruma. « Puis-je vous aider ? demanda la réceptionniste.

— Voyons, un rasage et une coupe d'entretien.

— Avez-vous un rendez-vous ?

— Désolé, non. » Tsuyoshi fit un geste de la main.

La femme se lança à son tour dans une série de mouvements saccadés de ses doigts au message énigmatique. Tsuyoshi ne reconnut pas un seul de ses gestes. Elle ne faisait pas partie de sa section à lui sur le réseau.

« Oh ! ça ne fait rien, dit-elle avec amabilité. Je vais demander à Nahoko de s'occuper de vous. »

Nahoko s'appliquait à raser les fins cheveux qu'il avait sur le front lorsque son pokkecon sonna. Il répondit.

« Va aux toilettes des dames au quatrième étage, annonça le pokkecon.

— Désolé, je ne peux pas faire ça. Ici c'est Tsuyoshi Shimizu, pas Ai Shimizu. D'ailleurs je suis en train de me faire couper les cheveux.

— Oh ! je vois, dit la machine. Recalibrage. » Elle raccrocha.

Nahoko termina. Elle avait fait du bon travail. Il était beaucoup mieux. Quand on travaillait chez soi, il fallait faire un effort particulier si l'on voulait maintenir les apparences. Le pokkecon sonna à nouveau.

« Oui ? dit Tsuyoshi.

— Achète une lotion capillaire. Prends-la avec toi et sors.

— O.K. » Il raccrocha. « Nahoko, avez-vous une lotion capillaire ?

— C'est bizarre que vous demandiez cela, fit observer Nahoko. Presque plus personne n'en demande. Mais il se trouve que nous en avons en magasin. »

Tsuyoshi acheta la lotion capillaire, puis sortit du salon de coiffure. Comme il ne se passait rien, il s'acheta un manga et attendit. Finalement un étranger aux longs cheveux blonds, en short, chemise exotique et espadrilles, s'approcha de lui. L'homme portait un sac d'appareil photo et un pokkecon à l'ancienne. Il avait dans les soixante ans et était très grand.

L'homme parla à son pokkecon en anglais. « Excusez-moi, dit le pokkecon en traduisant les mots de l'homme en japonais. Avez-vous un flacon de lotion capillaire ?

— Oui. » Tsuyoshi remit le flacon à l'étranger. « Tenez.

— Dieu merci ! dit l'homme par l'entremise de sa machine. J'ai fait le tour des gens dans le hall. Navré d'être en retard.

— Pas de problème, le rassura Tsuyoshi. C'est un beau pokkecon que vous avez là.

— Eh bien ! je sais qu'il est vieux et démodé. Mais j'ai l'intention d'en acheter un neuf ici à Tokyo. Je me suis laissé dire qu'on en trouve à la pelle au marché de l'électronique d'Akihabara.

— C'est exact. Quelle sorte de programme de traduction utilisez-vous ? Votre interprète a l'accent d'Osaka.

— Est-ce que ça fait bizarre ? demanda le touriste avec inquiétude.

— Eh bien, je ne veux pas me plaindre mais... » Tsuyoshi sourit.

« Tenez, échangeons nos meishi. Je peux vous fournir une copie d'un tout nouveau logiciel de traduction en libre circulation.

— Ce serait merveilleux. »

Ils pressèrent des touches et envoyèrent des copies de leurs cartes d'affaires à travers la liaison réseau. Examinant la copie qu'il venait d'avoir de la carte électronique de l'homme, Tsuyoshi vit qu'il s'appelait Zimmerman. M. Zimmerman était de Nouvelle-Zélande. Tsuyoshi activa un programme de transfert et son pokkecon commença à transférer un nouveau logiciel de traduction sur la machine de Zimmerman.

Un Américain de forte taille en costume molletonné entra dans le hall du Daruma. L'homme portait des lunettes noires, et il était visible qu'il transpirait dans la chaleur de l'été. Il avait l'air énorme, comme s'il faisait des haltères. Une Japonaise entra à sa suite. Elle ne passait pas inaperçue avec sa tenue de soirée bleu sombre, ses lunettes noires et son attaché-case. Elle avait un air égaré.

Le type qui l'escortait se tourna et fixa son attention sur les chasseurs chargés de valises. La femme marcha d'un pas vif jusqu'à la réception et, impatiente, se mit à dicter ses exigences à l'employé.

« Je suis très partisan de la traduction par les machines, dit Tsuyoshi au grand Néo-Zélandais. Je crois vraiment que les ordinateurs aident les gens à établir entre eux des rapports plus humains.

— Ce n'est pas moi qui vous dirais le contraire, exprima M. Zimmerman par l'intermédiaire de sa machine. Je me rappelle la première fois où je suis venu dans votre pays, il y a de nombreuses années. Je n'avais pas de traducteur portable. En fait je n'avais rien qu'un lexique imprimé. Voilà que j'entre dans un bar et...»

Zimmerman s'interrompit pour jeter un regard empressé sur son pokkecon. « Oh ! la la ! j'ai un message à l'écran. Il faut que je monte à ma chambre tout de suite.

— En ce cas je vous accompagne jusqu'à ce que le transfert soit terminé, proposa Tsuyoshi.

— C'est très aimable à vous. » Ils prirent l'ascenseur. Zimmerman appuya sur le bouton du quatrième étage. « Bon, comme je disais, j'arrive dans ce bar de Roppongi tard dans la nuit, parce que j'étais sur le décalage horaire et espérais trouver quelque chose à grignoter...

— Oui ?

— Et cette femme... eh bien, disons que cette femme traînait dans un bar de Roppongi tard dans la nuit, un bar pour étrangers, et elle n'avait pas grand-chose sur elle, et elle ne semblait pas d'une vertu farouche...

— Oui, je crois que je vous comprends.

— Enfin, ce menu qu'ils m'ont donné, c'était tout en kanji ou

katakana ou romanji, je ne sais pas comment ils appellent ça, alors j'ai sorti mon guide de conversation et je m'escrimais à déchiffrer ces foutus idéogrammes...» Les portes de l'ascenseur s'écartèrent et ils sortirent dans le couloir moqueté du quatrième étage de l'hôtel. « Donc j'ai ouvert le menu et j'ai indiqué du doigt un plat, et j'ai dit à cette fille... » Zimmerman s'arrêta brusquement au milieu de sa phrase et regarda son écran. « Oh, mon Dieu ! il se passe quelque chose. Un instant. »

Zimmerman examina avec soin les instructions de son pokkecon. Puis il tira le flacon de lotion capillaire de la grande poche de son short et défit le bouchon. Debout sur la pointe des pieds, s'étirant sur toute sa hauteur, il versa avec précaution le contenu du flacon à travers les volets en fer d'une grille de ventilation encastrée en haut du mur.

Zimmerman revissa le bouchon avec soin et glissa le flacon vide dans sa poche. Puis il consulta à nouveau son pokkecon. Il fronça les sourcils et secoua l'appareil. L'écran s'était figé. Apparemment le nouveau programme de traduction de Tsuyoshi avait surchargé le vieux système d'exploitation de Zimmerman. Son pokkecon s'était crashé.

Zimmerman laissa échapper quelques mots de frustration. Puis il sourit et écarta les mains comme pour s'excuser. Baissant la tête, il entra alors dans sa chambre et ferma la porte.

La Japonaise et le gros costaud américain qui l'accompagnait arrivèrent dans le couloir. L'homme adressa un regard noir à Tsuyoshi. La femme ouvrit la porte avec une carte. Ses mains tremblaient.

Le pokkecon de Tsuyoshi sonna. « Quitte le couloir, lui dit-il. Descends. Prends l'ascenseur avec le groom. »

Tsuyoshi suivit les instructions.

Le groom était juste en train de pénétrer dans l'ascenseur avec un chariot rempli des bagages de la femme. Tsuyoshi entra à sa suite, se glissant derrière le chariot roulant en métal. « Quel étage, monsieur ? demanda le groom.

— Huitième », improvisa Tsuyoshi.

Le chasseur se tourna et pressa les boutons. Il garda les yeux fixés devant lui, ses mains gantées jointes.

En silence, le pokkecon afficha une ligne de texte à l'écran. Ça disait : « Mets le coffret du cadeau dans son sac avion. »

Tsuyoshi repéra le sac bleu à fermeture Éclair à l'arrière du chariot. Il ne lui fallut que quelques secondes pour l'ouvrir, y glisser le coffret contenant le maneki neko et le refermer. Le groom ne remarqua rien. Il partit en tirant son chariot.

Tsuyoshi sortit au huitième étage, se sentant un peu idiot. Il erra

dans le couloir, trouva un coin tranquille près d'une machine à glaçons et appela sa femme. « Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda-t-il.

— Oh ! rien. » Elle sourit. « Ça te va bien ! Montre-moi derrière. » Tsuyoshi plaça l'écran du pokkecon à hauteur de sa nuque. « Ils font du bon travail, dit-elle d'un ton satisfait. J'espère que ça n'a pas coûté trop cher. Tu rentres maintenant ?

— Il se passe des choses un peu étranges à l'hôtel. Ça peut me prendre quelque temps. »

Sa femme fronça les sourcils. « Bon, ne manque pas le dîner. Nous avons du bonito. »

Tsuyoshi reprit l'ascenseur qui s'arrêta au quatrième étage. L'Américain qui accompagnait la femme monta. Il avait le nez qui coulait et les yeux ruisselants de larmes.

« Ça va ? demanda Tsuyoshi.

— Je ne comprends pas le japonais », grommela l'homme. Les portes de l'ascenseur se refermèrent.

Le téléphone cellulaire de l'homme crépita. Il émit un cri d'angoisse et un éclat de voix en anglais, la voix d'une femme dans tous ses états. L'homme lâcha un juron et frappa de son poing velu le bouton d'urgence de l'ascenseur. Celui-ci s'arrêta dans une secousse. Une sonnerie d'alarme retentit.

De ses gros doigts poilus, l'homme força l'ouverture des portes et se hissa au niveau du quatrième étage. Puis il fonça dans le couloir.

L'ascenseur commença à faire entendre un bourdonnement de protestation, les portes vibraient comme si le mécanisme était cassé. Tsuyoshi s'empessa de grimper hors de l'ascenseur bousillé et se retrouva dans le couloir. Il hésita un moment. Il prit alors son pokkecon et chargea son programme de traduction japonais-anglais. Il partit d'un pas prudent après l'Américain.

La porte de leur suite était ouverte. Tsuyoshi parla à haute voix dans son pokkecon. « Bonjour ? essaya-t-il. Puis-je vous aider ? »

La femme était assise sur le lit. Elle venait juste de trouver le coffret du maneki neko dans son sac avion. Elle contemplait le petit chat avec horreur.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-elle dans un japonais approximatif.

Tsuyoshi réalisa tout à coup que c'était une Nippo-Américaine. Il en avait déjà rencontré quelques-uns et à chaque fois ça le troublait. De l'extérieur ils avaient l'air absolument normaux, mais leur comportement était étrange. « Je suis juste un ami de passage, dit-il. Je peux faire quelque chose ?

— Attrape-le, Mitch ! » s'écria la femme en anglais. L'Américain se rua dans le couloir et empoigna Tsuyoshi par le bras. Ses mains

étaient comme des anneaux d'acier.

Tsuyoshi pressa le bouton de détresse sur son pokkecon.

« Enlève-lui cet ordinateur », ordonna la femme, toujours en anglais. D'un geste vif, Mitch arracha le pokkecon de Tsuyoshi et le lança sur le lit. Il tâta prestement les vêtements de Tsuyoshi à la recherche d'armes éventuelles. Puis il poussa Tsuyoshi vers une chaise.

La femme revint au japonais. « Vous, asseyez-vous là. Ne vous avisez pas de bouger. » Elle commença à examiner le contenu du portefeuille de Tsuyoshi.

« Pardon ? » dit Tsuyoshi. Son pokkecon était sur le lit. Des lignes de texte en rouge défilaient sur le petit écran, affichant en silence une série de messages d'alerte circulant sur le réseau.

La femme parla à son compagnon en anglais. Le pokkecon reproduisait toujours fidèlement la traduction. « Mitch, appelle la police locale. »

Mitch éternua, incapable de se retenir. Tsuyoshi nota qu'il y avait dans la pièce une forte odeur de lotion capillaire. « Je ne peux pas discuter avec les flics du coin. Je ne parle pas japonais. » Il éternua à nouveau.

« O.K., alors c'est moi qui vais les appeler. Tu ligotes ce type. Puis descends à l'infirmerie et prends-toi des antihistaminiques, pour l'amour du ciel ! »

Mitch sortit de la poche de sa veste une bonne longueur de fil de fouet synthétique et attacha le poignet droit de Tsuyoshi à la tête du lit. Il essuya ses yeux qui pleuraient avec un Kleenex. « Je ferais mieux de rester avec toi. S'il y a un chat dans tes bagages, alors c'est que le réseau du crime sait déjà que nous sommes au Japon. Tu es en danger.

— Mitch, tu es peut-être mon garde du corps, mais tu commences à faire de l'urticaire.

— Normalement ça ne devrait pas arriver, se plaignit Mitch en se grattant le cou. Mes allergies n'ont jamais interféré avec mon boulot avant.

— Écoute, laisse-moi et verrouille la porte. Je vais mettre une chaise contre le bouton. Je serai en sécurité. Il faut que tu te soignes. »

Mitch quitta la pièce.

La femme barricada la porte avec une chaise. Puis elle appela la réception au pasokon de l'hôtel à la tête du lit. « Ici Louise Hashimoto, chambre 434. J'ai un gangster dans ma chambre. Un de ces bandits de la pègre informatique. Voudriez-vous appeler la police de Tokyo, s'il vous plaît ? Dites-leur d'envoyer l'unité du crime organisé. Oui, c'est ça. Allez-y. Et vous devriez mettre vos gens de la sécurité en alerte maximum. Il pourrait y avoir des problèmes ici. Vous feriez mieux de vous dépêcher. » Elle raccrocha.

Tsuyoshi la regardait d'un air ébahi. « Pourquoi faites-vous ça ? À

quoi tout cela rime-t-il ?

— Ainsi vous vous appelez Tsuyoshi Shimizu », dit la femme en examinant ses cartes de crédit. Elle s'assit au pied du lit et le dévisagea. « Vous êtes une espèce de yakuza, hein ?

— Je crois que vous avez fait une grosse erreur. »

Louise se renfroigna. « Écoutez, monsieur Shimizu, je ne suis pas une touriste yankee comme vous semblez le penser. Mon nom est Louise Hashimoto et je suis procureur fédéral adjoint de Providence, Rhode Island, États-Unis. » Elle lui montra sa plaque d'identité magnétique avec un cachet officiel en lettres dorées.

« C'est sympathique de rencontrer quelqu'un du gouvernement américain, dit Tsuyoshi en s'inclinant légèrement sur sa chaise. Je vous serrerais bien la main, mais la mienne est attachée au lit.

— Vous pouvez arrêter de jouer les innocents maintenant. Je vous ai repéré tout à l'heure dans le couloir, et dans le hall aussi, quand vous épiiez. Comment avez-vous su que mon garde du corps était particulièrement allergique à la lotion capillaire ? Vous avez dû consulter son dossier médical.

— Qui, moi ? Jamais de la vie !

— Depuis que je vous ai repérés, vous les gens du réseau, j'ai découvert tout un monde. La plus grosse association de malfaiteurs que j'aie jamais vue. À commencer par ce pirate de Providence que j'ai coincé. Il avait un immense serveur et toute une flopée d'intelligences artificielles comme moteurs de recherche. Nous l'avons arrêté, nous avons saisi tous ses moteurs de recherche, catalogues, indexeurs... C'est un peu plus tard, ce même jour, que ces *chats* ont commencé à arriver.

— Des chats ? »

Louise leva le maneki neko, le tenant comme si c'était une anguille vivante. « Ces petits chats vaudou japonais. Maneki neko, c'est ça, hein ? J'ai commencé à en voir partout où j'allais. Je trouve un chat en porcelaine dans mon sac à main, trois autres au bureau. Tout d'un coup on commence à en voir dans toutes les vitrines des antiquaires de Providence. La radio de ma voiture qui se met à émettre des miaulements.

— Vous avez *brisé* une partie du réseau ? s'exclama Tsuyoshi d'un ton scandalisé. Vous avez pris des machines chez quelqu'un ? C'est terrible ! Comment avez-vous pu faire une chose aussi inhumaine ?

— Vous avez un sacré culot de vous plaindre. Et *ma* machine alors ? » Louise brandit son gros pokkecon américain à l'aspect pitoyable. « Je n'avais pas plus tôt débarqué de l'avion à Narita que mon SN était pris d'assaut. Des milliers et des milliers de messages électroniques. Rien que des images de chats. Tactique d'obstruction ! Je ne peux même pas communiquer avec mon service ! Mon SN est

inutilisable.

— C'est quoi un SN ?

— C'est un SN, mon secrétaire numérique ! Fabriqué à Silicon Valley !

— Eh bien, avec un nom aussi ridicule, pas étonnant que nos pokkecons ne veuillent pas lui parler. »

Louise fronça les sourcils d'un air vexé. « C'est ça, gros malin. Plaisantez. Vous êtes impliqué dans un attentat informatique contre un fonctionnaire civil du gouvernement des États-Unis. Vous allez comprendre. » Elle s'interrompt et le regarda de la tête aux pieds. « Vous savez, Shimizu, vous ne ressemblez guère aux gangsters de la mafia à qui j'ai affaire là-bas à Providence.

— Je ne suis pas un gangster. Je ne fais jamais de mal à personne.

— Ah non ? dit Louise en lui lançant un regard noir. Écoutez, mon vieux, j'en sais beaucoup plus sur votre organisation et les gens de votre espèce que vous ne le pensez. Ça fait longtemps que je vous observe. Nous, les flics de l'informatique, avons des noms pour les gens de votre espèce. Anarchistes numériques. Réseaux d'influence segmentés, polycéphales, intégrés. Et tous ces *produits et services gratuits* que vous obtenez durant tout ce temps ? Ah ! fit-elle en pointant un doigt vers lui. Est-ce qu'il vous arrive de payer des *taxes* là-dessus ? Est-ce que vous *déclarez* ce revenu et ces profits ? Tout ce qui vous vient gratis des autres pays ! Les petits biscuits maison, les stylos, les crayons, les autocollants gratuits. Et les bicyclettes usagées et les précieuses informations que vous recevez sur les ventes de marchandises récupérées après incendie... Vous fraudez le fisc ! Vous vivez de dessous-de-table ! Et de pots-de-vin ! Et de trafic d'influence ! Et toutes sortes de tractations malhonnêtes qui passent au noir ! »

Tsuyoshi cligna des yeux. « Écoutez, je ne connais rien à tout ça. Je me contente de vivre ma vie.

— Eh bien ! votre économie de réseau-cadeau est en train de saper l'économie légale, réglée et approuvée par le gouvernement !

— Eh bien ! repartit Tsuyoshi d'un ton débonnaire, c'est peut-être que mon économie est meilleure que votre économie.

— Ah oui ? railla-t-elle. Qu'est-ce qui pourrait bien nous faire penser ça ?

— Elle est meilleure parce que nous sommes *plus heureux* que vous. Quel mal y a-t-il à faire acte de gentillesse ? Tout le monde apprécie les cadeaux. Les cadeaux du solstice d'été, les cadeaux du Nouvel An, les cadeaux de fin d'année, les cadeaux de mariage. Tout le monde aime ça.

— Pas de la façon dont vous aimez ça, vous les Japonais. Vous en êtes complètement dingues.

— Quelle société n'a pas de cadeaux ? C'est barbare de n'avoir

aucune considération pour des sentiments humains tout à fait normaux. »

Louise se hérissa. « Vous dites que je suis barbare ?

— Ce n'est pas pour me plaindre, répondit Tsuyoshi d'un ton poli, mais vous m'avez quand même attaché à votre lit. »

Louise croisa les bras. « Vous feriez aussi bien de ne pas vous plaindre. Ça va être bien pire quand la police arrivera.

— Alors il va sans doute falloir attendre un moment. La police est plutôt lente ici au Japon. Je suis désolé mais nous n'avons pas autant de crimes que vous les Américains, aussi nos policiers ne sont pas très alertes. »

Le pasokon au chevet de lit se mit à sonner. Louise répondit. C'était la femme de Tsuyoshi.

« Pourrais-je parler à Tsuyoshi Shimizu, s'il vous plaît ?

— Je suis là, chérie, s'écria vivement Tsuyoshi. Elle m'a kidnappé ! Elle m'a attaché au lit !

— Attaché à son *lit* ? » La femme de Tsuyoshi écarquilla les yeux. « Ça c'est la meilleure ! J'appelle la police ! »

Louise s'empressa de raccrocher. « Je ne vous ai pas kidnappé ! Je vous détiens seulement ici en attendant que les autorités locales viennent vous arrêter.

— M'arrêter pour quoi exactement ? »

Louise réfléchit avec promptitude. « Eh bien ! pour avoir empoisonné mon garde du corps en versant de la lotion capillaire dans la ventilation.

— Mais je n'ai jamais fait ça. De toute façon, ça n'a rien d'illégal, n'est-ce pas ? »

Le pasokon sonna à nouveau. Un chat blanc lumineux apparut à l'écran. Il avait de grands yeux qui regardaient fixement, d'un air sinistre.

« Laisse-le partir », ordonna le chat en anglais.

Louise poussa un cri perçant et arracha la prise du pasokon du mur. Soudain les lumières s'éteignirent.

« Attaque contre les infrastructures ! » brailla Louise. Et elle roula aussitôt sous le lit.

L'obscurité et le silence envahirent la pièce. Le climatiseur s'était arrêté. « Je crois que vous pouvez sortir, suggéra enfin Tsuyoshi d'une voix qui retentit dans le silence. Ce n'est qu'une coupure de courant.

— Non, ce n'est pas ça », répliqua Louise. Elle se glissa prudemment de dessous le lit et s'assit sur le matelas. D'une certaine façon, l'obscurité les avait rapprochés. « Je sais très bien ce que c'est. Je suis en butte aux attaques. Je n'ai pas eu un moment de tranquillité depuis que j'ai brisé ce réseau. Il m'arrive des trucs. Des choses pas agréables. Sans arrêt. Mais jamais quelque chose de tangible. Rien qui

puisse constituer une preuve devant un tribunal. » Elle soupira. « Je suis assise sur une chaise et quelqu'un a laissé un morceau de chewing-gum dessus. J'ai une pizza gratuite, mais ce n'est pas celle que j'aime. Des gamins s'amuse à cracher sur mon trottoir. De vieilles femmes en déambulateurs se trouvent sur mon chemin chaque fois que je suis pressée. »

La douche se déclencha, toute seule. Louise eut un frisson, mais ne dit rien. Lentement, la pièce obscure et mal aérée commença à s'emplir de vapeur.

« C'est la chasse d'eau dans mes toilettes qui ne fonctionne plus, continua Louise. C'est mon courrier qui se perd. Quand je passe près des voitures, il y a l'alarme qui part. Et les étrangers qui me dévisagent. Ce sont toujours de petites choses. Des tas de toutes petites choses. Mais qui ne s'arrêtent jamais, jamais. J'ai affaire à quelque chose de très très gros, et très très patient. Et qui sait tout sur moi. Qui a des millions de bras et de jambes. Et tous ces bras et ces jambes, ce sont des gens. »

Du couloir leur parvinrent les échos d'une altercation. Des voix distantes, des cris confus.

Soudain, la chaise se brisa sous le bouton et la porte s'ouvrit violemment. Mitch atterrit dans la chambre, ses lunettes noires volant dans les airs. Deux gardes chargés de la sécurité de l'hôtel tentèrent de se saisir de lui. Hurlant des propos incohérents en anglais, Mitch tomba tête la première sur le sol, battant des bras et des jambes. Les gardes perdirent leurs casquettes dans la lutte. L'un d'eux ceintura les jambes de Mitch entre ses deux bras tandis que l'autre le frappait et lui enfonçait sa matraque dans les côtes.

Soufflant et grognant sous l'effort, ils tirèrent Mitch hors de la chambre. La pièce sombre était tellement remplie de vapeur que les gardes fort affairés ne remarquèrent même pas Tsuyoshi et Louise. Celle-ci fixait la porte fracassée. « Pourquoi lui ont-ils fait ça ? » Tsuyoshi se gratta la tête, embarrassé. « Ils étaient probablement mal informés.

— Pauvre Mitch ! Ils lui ont pris son pistolet à l'aéroport. Il a eu toutes sortes de problèmes techniques avec son passeport... Pauvre gars, il n'a jamais eu de chance depuis qu'il m'a rencontrée. » Il y eut des coups sonores contre la fenêtre. Louise, prise de panique, eut un mouvement de recul. Finalement elle rassembla son courage et ouvrit les rideaux. La lumière du jour inonda la pièce.

Une plate-forme de laveur de vitres avait été descendue depuis le toit de l'hôtel, sur des câbles et des poulies. Il y avait deux hommes en combinaison gris neutre. Ils faisaient des signes enjoués, de petits gestes de la main imitant une patte de chat.

Il y avait un troisième homme avec eux. Le frère de Tsuyoshi.

L'un des laveurs ouvrit la fenêtre à l'aide d'une clé universelle. Avec quelques contorsions, le frère de Tsuyoshi pénétra dans la chambre. Là, il rajusta soigneusement sa veste et sa cravate.

« C'est mon frère, expliqua Tsuyoshi.

— Que faites-vous ici ? demanda Louise.

— Ils font toujours appel aux proches quand il y a prise d'otage, dit le frère de Tsuyoshi. La police m'a amené en hélicoptère et m'a laissé sur le toit. » Son regard s'attarda sur Louise. « Miss Hashimoto, vous avez juste le temps de vous échapper.

— Quoi ?

— Regardez dans les rues. Vous voyez ça ? Vous les entendez ? Ils arrivent en foule de tous les coins de la ville. Toutes sortes de gens, tous avec des roues. Des marchands de nouilles ambulants. Des messagers à bicyclette. Des gamins en planche à roulettes. Des garçons de livraison. »

Louise se pencha à la fenêtre et poussa un cri aigu. « Oh non ! Un essaim géant ! Ils me cernent ! Je suis perdue !

— Non, vous n'êtes pas perdue, dit le frère de Tsuyoshi d'une voix résolue. Passez par la fenêtre. Montez sur la plate-forme avec nous. Il vous reste une chance, Louise. C'est un endroit que je connais, un lieu sacré dans les montagnes. Pas d'ordinateurs, pas de téléphone, rien. » Il fit une pause avant de poursuivre. « C'est un sanctuaire pour des gens comme nous. Et je connais le chemin. »

Elle agrippa la manche de sa veste. « Puis-je vous faire confiance ?

— Regardez-moi dans les yeux, lui dit-il. Vous ne voyez donc pas ? Bien sûr que vous pouvez me faire confiance. Nous avons tout en commun. »

Louise franchit la fenêtre. Elle se cramponnait à son bras, dans le vent qui faisait voler ses cheveux. La plate-forme s'éleva aussitôt dans un grincement pour disparaître rapidement.

Tsuyoshi se leva de la chaise. Quand il s'étira après la corde qui retenait son poignet, il pouvait tout juste atteindre son pokkecon du bout des doigts. Il le tira à lui et le cala contre sa poitrine. Puis il se rassit et attendit patiemment que quelqu'un vienne le libérer.

Lexique des mots japonais :

Miso : condiment à base de pâte de soja fermenté.

Ramen : nouilles chinoises dans un bouillon de viande et de légumes.

Kanji : caractères chinois utilisés dans l'écriture japonaise.

Katakana : syllabaire japonais pour les mots étrangers.

Romanji : caractères romains.

Pachinko : jeu de billard électrique.

Meishi : carte d'affaires.

Pasokon : ordinateur personnel.

Yakuza : gangster.

Maneki : invitation.

Neko : chat.

Akihabara, Ebisu, Rappongi, Shibuya sont des quartiers de Tokyo.

Dan SIMMONS

Le Styx coule à l'envers

Né le 4 avril 1948 à Peoria, Illinois, Dan Simmons a d'abord embrassé une carrière d'enseignant pour enfants surdoués. En 1981, il s'inscrit dans un de ces ateliers d'écriture si à la mode aux États-Unis. Harlan Ellison avait accepté de diriger quelques séances de travail dans une vieille salle de classe du Colorado. Ellison jugea la nouvelle que le jeune Simmons venait de lui soumettre si bonne qu'il l'engagea à la présenter au concours organisé par Twilight Zone Magazine. Ce récit, nommé *Le Styx coule à l'envers*, l'emporta et fut le point de départ de la carrière de son auteur.

Le premier roman de Dan Simmons, *Le chant de Kali*, parut en 1985 ; il rendait de façon saisissante la vie grouillante de la ville de Calcutta où sectes et mafia locales se battaient pour la possession de l'œuvre posthume d'un poète. Ce livre tenait à la fois du thriller horrifique et de la littérature générale. Lors du premier voyage que Simmons effectua en France, l'édition *J'ai lu* du *Chant de Kali* fut le premier livre qu'il aperçut sur un présentoir de l'aéroport, m'a-t-il raconté.

Mais c'est avec *Hypérion* (1989) que Dan Simmons a véritablement explosé et est devenu un des écrivains majeurs de cette fin de siècle. Ce space opera métaphysique fut suivi en 1990 par *La chute d'Hypérion*, puis par *Endymion* (1995) et *Le réveil d'Endymion* (1997). Enfin une longue nouvelle se rattachant à ce cycle, *Les orphelins de l'Hélice*, est parue dans l'anthologie *Horizons lointains*⁽⁶⁾ réalisée par Robert Silverberg en 1999.

Depuis l'auteur a fait une nouvelle incursion hors de la S-F et nous attendons avec impatience son retour au genre qui nous est cher.

*Ce qu'on aime le plus demeure, le reste est pacotille
Ce qu'on aime le plus ne risque pas de nous être ôté
Ce qu'on aime le plus est notre véritable héritage...*

Ezra Pound, *Canto LXXXI*

J'aimais beaucoup ma mère. Après son enterrement, après que l'on eut descendu le cercueil, la famille rentra à la maison pour attendre son retour.

Je n'avais que huit ans à l'époque. De la cérémonie obligée je ne me rappelle pas grand-chose. Je me rappelle que le col de ma chemise de l'année précédente était bien trop serré et que la cravate, chose toute nouvelle pour moi, me faisait l'effet d'un nœud coulant autour du cou. Je me rappelle que cette journée de juin était trop belle pour une réunion aussi solennelle. Je revois oncle Will qui n'arrêtait pas de boire ce matin-là et la bouteille de Jack Daniel's qu'il avait sortie dans la voiture sur le chemin du retour. Je revois la figure de mon père.

L'après-midi n'en finissait pas. Je n'avais aucun rôle à jouer dans la réunion de famille de ce jour-là, et les grandes personnes ne faisaient pas attention à moi. Je me suis retrouvé en train de déambuler d'une pièce à l'autre un verre de Fraîche-Heure tiède à la main, jusqu'à ce que je m'échappe dans le jardin derrière la maison. Même ce paysage familial fait pour le jeu et l'isolement était gâté par les gros visages blêmes collés aux fenêtres du voisin. Aux aguets. Dans l'espoir d'apercevoir quelque chose. J'ai eu envie de leur crier après, de leur lancer des cailloux. Au lieu de ça je me suis assis sur le vieux pneu de tracteur qui nous servait de bac à sable. Posément, j'ai vidé le Fraîche-Heure rouge dans le sable et regardé la tache de plus en plus large y creuser un petit cratère.

Ils sont en train de la déterrer en ce moment.

J'ai couru à la balançoire et me suis mis à pousser rageusement des jambes sur la terre à nu. La rouille faisait grincer le métal et un des pieds du portique sortait du sol.

Non, c'est déjà fait, imbécile. En ce moment ils sont en train de la brancher sur leurs grosses machines. Est-ce qu'ils vont lui réinjecter du sang neuf ?

J'ai pensé à des guirlandes de flacons. Je me suis souvenu des grosses tiques rouges qui s'accrochaient à notre chien en été. De rage, je me suis lancé bien haut, projetant les pieds en l'air de toutes mes forces alors que je montais déjà à la hauteur maximum.

Est-ce que ce sont d'abord ses doigts qui remuent ? Ou est-ce que ce

sont simplement ses yeux qui s'ouvrent comme quand une chouette se réveille ?

J'ai atteint le sommet de mon amplitude et j'ai sauté. L'espace d'une seconde je me suis retrouvé privé de poids et j'ai flotté au-dessus de la terre comme Superman, comme un esprit échappé du corps qui l'abritait. Puis la pesanteur a repris ses droits et je suis retombé lourdement sur les mains et les genoux. Je m'étais écorché les paumes et sali le genou droit sur l'herbe. Maman n'allait pas être contente.

Ils sont en train de lui faire faire quelques pas maintenant. Peut-être qu'ils l'habillent comme un des mannequins dans la devanture de Mr. Feldman.

Mon frère Simon est sorti dans le jardin. Il n'était que de deux ans mon aîné, mais il m'a fait l'effet d'un adulte cet après-midi-là. Un vieil adulte. Ses cheveux blonds, comme les miens coupés de frais, pendaient en mèches molles sur son front pâle. Il avait les yeux fatigués. Simon me criait rarement après. Mais il l'a fait ce jour-là.

« Allez, rentre. C'est presque l'heure. »

Je l'ai suivi à l'intérieur. La plupart des parents étaient partis, mais on pouvait entendre oncle Will dans le salon. Il parlait fort. On s'est arrêtés dans le couloir pour écouter.

« Pour l'amour du ciel, Les, il est encore temps. Tu ne peux pas faire ça.

— C'est déjà fait.

— Pense aux... nom de Dieu... pense aux enfants. »

Il articulait mal. Il avait continué à boire, c'était clair. Simon a mis un doigt sur ses lèvres. Un ange est passé.

« Les, pense seulement à ce que ça va te coûter. Quel est... combien... ça représente vingt-cinq pour cent de tout ce que tu possèdes. Pour combien d'années, Les ? Pense aux enfants. Qu'est-ce que ça va...

— C'est fait, Will. »

On n'avait jamais entendu papa parler de cette façon. Il n'y avait dans sa voix aucune volonté de convaincre, comme lorsque oncle Will et lui discutaient politique tard le soir. Aucune tristesse, comme lorsqu'il nous avait parlé, à Simon et à moi, la première fois où il avait ramené maman de l'hôpital. Non, seulement quelque chose de définitif.

La discussion a continué. Oncle Will s'est mis à crier. Même les silences étaient pleins de colère. On est allés chercher un Coca à la cuisine. Quand on est revenus dans le couloir, oncle Will a failli nous renverser tellement il était pressé de quitter la maison. La porte a claqué derrière lui. Il n'a plus jamais remis les pieds chez nous.

Ils ont ramené maman à la maison juste après la tombée de la nuit.

On regardait par la baie vitrée, Simon et moi, et on sentait les voisins aux aguets derrière leurs carreaux. Seuls tante Helen et quelques parents proches étaient restés. J'ai senti la surprise de papa quand il a vu la voiture. Je ne sais pas à quoi on s'attendait – peut-être à un long fourgon mortuaire comme celui qui avait transporté maman au cimetière le matin.

Ils sont arrivés dans une Toyota jaune. Il y avait quatre hommes avec maman dans la voiture. Au lieu de costumes sombres comme celui que portait papa, ils avaient des chemisettes pastel. Un des hommes est sorti de la voiture et a offert sa main à maman.

J'ai eu envie de me précipiter à sa rencontre, mais Simon m'a retenu par le poignet et nous sommes restés dans le vestibule pendant que papa et les autres grandes personnes ouvraient la porte.

Ils ont remonté l'allée à la lueur des lampadaires de la pelouse. Maman et les deux hommes qui l'encadraient – mais ils ne l'aidaient pas vraiment à marcher ; ils ne faisaient que la guider un peu. Elle portait la robe bleue légère qu'elle avait achetée chez Scott juste avant de tomber malade. Je m'attendais à lui voir un teint pâle et cireux – comme lorsque je regardais dans l'entrebâillement de la porte de la chambre avant que les employés des pompes funèbres ne viennent emporter le corps – mais son visage empourpré, presque bronzé, respirait la santé.

Quand ils ont pris pied sur le perron, j'ai remarqué qu'elle était très maquillée. Maman ne portait jamais de maquillage. Les deux hommes aussi avaient les joues roses. Tous trois avaient le même sourire.

Quand ils sont entrés dans la maison, je crois qu'on a tous fait un pas en arrière – sauf papa. Il a posé les mains sur les bras de maman, l'a regardée un long moment, et l'a embrassée sur la joue. Je ne crois pas qu'elle lui ait rendu son baiser. Son sourire n'a pas changé. Le visage de papa était ruisselant de larmes. Je me sentais tout gêné.

Les Résurrectionnistes disaient quelque chose. Papa et tante Helen ont hoché la tête. Maman restait là sans bouger ; elle continuait de sourire légèrement tout en regardant poliment l'homme à la chemise jaune tandis qu'il parlait, plaisantait et donnait des petites tapes dans le dos de papa. Puis ça a été notre tour d'embrasser maman. Tante Helen a fait avancer Simon, qui me tenait toujours par la main. Il lui a donné un baiser sur la joue et s'est dépêché de retourner auprès de papa. Je lui ai jeté les bras autour du cou et je l'ai embrassée sur les lèvres. Elle m'avait *beaucoup* manqué.

Sa peau n'était pas froide. Seulement *différente*.

Elle me regardait bien en face. Baxter, notre berger allemand, s'est mis à gémir et à gratter à la porte donnant sur le jardin.

Papa a emmené les Résurrectionnistes dans son bureau. On a entendu des bribes de conversation au bout du couloir.

«... si vous vous dites qu'elle a simplement eu une attaque...

— Combien de temps sera-t-elle...

— Vous devez comprendre que le prélèvement est nécessaire en raison du coût des soins mensuels et...»

Les femmes faisaient cercle autour de maman. Il y a eu un moment de malaise jusqu'à ce qu'elles se rendent compte que maman ne parlait pas. Tante Helen a levé la main et touché la joue de sa sœur. Maman ne faisait que sourire.

Puis papa est revenu et sa voix était sonore et joviale. Il a expliqué que c'était comme si maman avait eu une petite attaque – est-ce qu'on se souvenait d'oncle Richard ? C'était la même chose. Tout ça en embrassant sans arrêt les gens et en remerciant tout le monde.

Les Résurrectionnistes sont partis avec des sourires et leurs papiers signés. Les parents qui restaient n'ont pas tardé à s'en aller eux aussi. Papa les a regardés échanger des sourires et des poignées de main au bout de l'allée.

« Dites-vous qu'elle a été malade mais que maintenant elle est guérie, a dit papa. Dites-vous qu'elle rentre de l'hôpital. »

Tante Helen a été la dernière à partir. Elle est restée assise un long moment à côté de maman, à lui parler doucement et à guetter une réaction sur son visage. Puis elle a fondu en larmes.

« Dis-toi qu'elle est remise de maladie, a recommencé papa en la raccompagnant à sa voiture. Dis-toi qu'elle rentre de l'hôpital. »

Tante Helen a hoché la tête, toujours en larmes, et s'en est allée. Je crois qu'elle savait ce que Simon et moi savions. Maman ne sortait pas de l'hôpital. Elle sortait du cimetière.

La nuit fut longue. À plusieurs reprises il m'a semblé entendre le claquement feutré des pantoufles de maman dans le couloir. Je m'arrêtais de respirer, attendant que la porte s'ouvre. Mais elle ne s'est jamais ouverte. Le clair de lune tombait sur mes jambes et éclairait un morceau de papier peint près de la commode. Le motif floral ressemblait à la tête d'une grosse bête triste. Juste avant l'aube, Simon s'est penché hors de son lit et m'a soufflé : « Allez, dors, gros bête. » Et c'est ce que j'ai fait.

La première semaine, papa a dormi avec maman dans la chambre où ils avaient toujours dormi. Le matin son visage était tout affaissé et il nous houspillait pendant qu'on mangeait nos céréales. Ensuite il est allé s'installer dans son bureau et dormait sur le vieux divan qu'il y avait là.

L'été avait décidé d'être très chaud. Comme personne ne voulait jouer avec nous, Simon et moi jouions ensemble. Papa ne faisait cours que le matin à l'université. Maman déambulait dans la maison et arrosait souvent les plantes. Une fois Simon et moi l'avons vue arroser

une plante qui avait crevé et que l'on avait changée de place pendant qu'elle était à l'hôpital en avril. L'eau a coulé sur le dessus de la commode et a dégouliné par terre sans que maman s'en aperçoive.

Quand maman allait dehors, la forêt domaniale derrière notre maison semblait l'attirer. Peut-être à cause de l'obscurité. Simon et moi aimions bien jouer à la lisière des arbres à la tombée de la nuit – on ramassait des lucioles dans un bocal ou on montait des tentes avec des couvertures – mais quand maman s'est mise à se promener par là, Simon n'a plus passé ses soirées qu'à l'intérieur ou sur la pelouse donnant sur la rue. Je restais derrière parce qu'il arrivait à maman de s'égarer un peu ; je la prenais alors par le bras pour la reconduire à la maison.

Maman s'habillait comme papa lui disait de s'habiller. Des fois il partait pour ses cours à toute vitesse et disait : « Mets la robe rouge », et maman passait toute une accablante journée de juillet vêtue de grosse laine. Elle ne transpirait pas. Des fois il oubliait de lui dire de descendre le matin, et elle gardait la chambre jusqu'à son retour. Ces jours-là j'essayais de convaincre Simon de monter au moins la voir avec moi, mais il se contentait de me regarder en secouant la tête. Papa buvait de plus en plus, comme oncle Will, et il nous hurlait après pour un rien. Je pleurais toujours quand papa criait ; mais Simon ne pleurait plus du tout.

Maman ne clignait jamais des yeux. D'abord, je ne m'en suis pas aperçu ; mais j'ai commencé à me sentir mal à l'aise quand je m'en suis avisé. Je ne l'en aimais pas moins pour autant.

Ni Simon ni moi ne pouvions nous endormir le soir. Avant, maman venait nous border et nous racontait de longues histoires sur un magicien appelé Yandy qui emmenait notre chien, Baxter, dans de formidables aventures quand nous ne jouions pas avec lui. Papa n'inventait pas d'histoires, mais il nous lisait des passages d'un gros livre qu'il appelait les *Cantos* de Pound. Je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'il lisait, mais les mots étaient agréables et j'adorais les sonorités de ceux qu'il disait grecs. À présent personne ne venait plus nous voir après notre toilette du soir. J'ai essayé de raconter des histoires à Simon pendant quelque temps, mais ce n'étaient pas de bonnes histoires et il m'a demandé d'arrêter.

Le 4 juillet, Tommy Wiedermayer, qui avait été dans ma classe l'année précédente, s'est noyé dans la piscine qui venait de s'ouvrir. Ce soir-là nous nous sommes tous installés derrière la maison pour voir le traditionnel feu d'artifice tiré du champ de foire à quelque cinq cents mètres de là. On ne pouvait pas voir les pièces fixées au sol à cause de l'écran formé par la forêt domaniale, mais les fusées étaient bien

visibles. D'abord on voyait l'explosion de couleurs, puis, quatre ou cinq secondes après, semblait-il, le son arrivait. Je me suis retourné pour dire quelque chose à tante Helen et j'ai vu maman qui regardait de la fenêtre du premier étage. Son visage était tout blanc sur le fond noir de la pièce, et les couleurs ruisselaient sur elle comme de l'eau.

C'est peu de temps après la fête de l'Indépendance que j'ai trouvé l'écureuil mort. Simon et moi on jouait aux cow-boys et aux Indiens dans la forêt. On se débusquait à tour de rôle... et on se tirait dessus et on mourait jusqu'à ce que ce soit le moment de recommencer. Sauf que cette fois j'avais du mal à le trouver. À la place, j'ai trouvé la clairière.

C'était un endroit à l'abri des regards, entouré de fourrés aussi hauts que notre haie. Je venais de ramper sous les branches et j'étais encore à quatre pattes quand j'ai découvert l'écureuil. Un gros, roux, qui était mort depuis un certain temps. Il avait le cou brisé, la tête presque devant derrière. Du sang avait séché près d'une oreille. Sa patte avant gauche était crispée, mais l'autre reposait, ouverte, sur un petit bout de branche. Il lui manquait un œil, mais l'autre, tout noir, fixait la voûte des arbres. La gueule légèrement ouverte révélait des dents étonnamment grandes, jaunies à la racine. Tandis que je regardais, une fourmi est sortie de la gueule, a traversé le museau sombre et s'est rendue sur l'œil fixe.

Voilà ce que c'est d'être mort, j'ai pensé.

Les fourrés ont vibré sous une brise imperceptible. Pris de panique, j'ai foncé droit devant moi, toujours à quatre pattes, pendant que tout un fouillis de branches essayait d'agripper ma chemise.

À l'automne je suis retourné à l'école Longfellow, mais on n'a pas tardé à m'en retirer pour me mettre dans un établissement privé. Les familles résurrectionnistes n'étaient pas bien vues à l'époque. Les gosses se moquaient de nous ou nous injuriaient, et personne ne jouait avec nous. À la nouvelle école non plus, personne ne jouait avec nous, mais on ne se faisait pas injurier.

Notre chambre ne possédait pas d'interrupteur mural mais une suspension à l'ancienne avec un cordon. Pour allumer il me fallait traverser la moitié de la pièce dans le noir et tâtonner à la recherche du cordon. Un soir où Simon avait eu à veiller tard pour finir ses devoirs, je suis monté tout seul. Je brassais l'obscurité pour trouver le cordon quand ma main est tombée sur le visage de maman. Ses dents étaient froides et lisses au toucher. J'ai retiré ma main et suis resté une minute debout dans le noir avant de trouver le cordon et d'allumer.

« Bonsoir, maman », j'ai dit. Je me suis assis au bord du lit et j'ai levé les yeux vers elle. Elle fixait le lit vide de Simon. J'ai tendu le

bras et lui ai pris la main. « Tu me manques », j'ai dit. J'ai dit un certain nombre d'autres choses, mais les mots s'emmêlaient et tout ça avait l'air complètement idiot, alors je me suis contenté de rester assis là, à lui tenir la main, dans l'attente d'une petite pression en retour. Mon bras s'est fatigué, mais j'ai continué de tenir ses doigts dans les miens jusqu'à ce que Simon arrive. Il s'est arrêté sur le seuil et nous a regardés fixement. J'ai baissé les yeux et lâché la main de maman. Quelques minutes après elle est partie.

Papa a fait piquer Baxter juste avant Thanksgiving. Ce n'était pas un vieux chien, mais il se comportait tout pareil. Il n'arrêtait pas de grogner et d'aboyer, même après nous ; et il ne voulait plus venir dans la maison. Après sa troisième fugue, la fourrière nous a appelés. Papa a simplement dit : « Piquez-le », et il a raccroché. On a reçu la facture plus tard.

Papa avait de moins en moins d'étudiants à ses cours et il a fini par prendre une année sabbatique pour écrire son livre sur Ezra Pound. Il était tout le temps à la maison, mais il n'écrivait pas beaucoup. Quelquefois il passait la matinée à la bibliothèque, mais il était de retour vers une heure et regardait la télé. Il commençait à boire avant dîner et restait devant la télévision jusque tard dans la nuit. Simon et moi veillions parfois avec lui ; mais rares étaient les émissions qui nous plaisaient.

C'est à peu près à cette époque qu'a commencé le rêve de Simon. Il m'en a parlé un matin sur le chemin de l'école. C'était toujours le même rêve. Quand il s'endormait, il rêvait qu'il était encore réveillé, en train de lire un illustré. Puis, au moment de le poser sur la table de nuit, il faisait tomber l'illustré par terre. Il se penchait pour le ramasser et le bras de maman jaillissait de dessous le lit. Sa main toute blanche se refermait sur son poignet avec une force terrible, et il sentait qu'elle voulait l'entraîner sous le lit avec elle. Il s'accrochait ferme aux couvertures, mais il savait que ce n'était qu'une question de secondes avant que la literie glisse et qu'il tombe.

Il a dit que le rêve de la veille avait finalement été un peu différent. Cette fois maman avait sorti la tête de dessous le lit. D'après Simon, c'était comme lorsqu'un mécano se propulse de sous une voiture. Il a dit que ses lèvres découvriraient largement ses dents, mais que ça ne ressemblait pas à un sourire parce que ses dents étaient taillées en pointe.

« Est-ce que ça t'arrive d'avoir ce genre de rêve ? » il m'a demandé. Je savais qu'il regrettait de m'avoir raconté ça.

« Non », j'ai dit. J'aimais maman.

En avril les jumeaux Farley, du pâté de maisons voisin, se sont

enfermés accidentellement dans un congélateur au rebut et sont morts étouffés. C'est Mrs. Hargill, notre femme de ménage, qui les a trouvés, derrière leur garage. Thomas Farley était le seul gosse qui continuait d'inviter Simon dans son jardin. À présent Simon n'avait plus que moi.

C'est en septembre, juste avant la fête du Travail et la rentrée, que Simon a projeté notre fuite. Je ne voulais pas fuir, mais j'aimais Simon. C'était mon frère.

« Où on va aller ?

— On va s'en aller d'ici », il a dit. Ce qui n'était pas vraiment une réponse.

Mais Simon avait mis plein d'affaires de côté et s'était même muni d'une carte de la ville. Il y avait dessiné notre trajet à travers la forêt domaniale, par le viaduc de Laurel Street pour ce qui était de franchir Sherman River, et ainsi de suite jusqu'à la maison d'oncle Will sans jamais nous faire traverser de voies importantes.

« On vivra sous la tente », a dit Simon. Il m'a montré un morceau de corde à linge qu'il avait coupé. « Oncle Will nous prendra comme garçons de ferme. Quand il partira pour son ranch le printemps prochain, on ira avec lui. »

On s'est mis en route en fin de journée. Ça ne m'emballait pas de partir juste avant la nuit, mais Simon a dit que papa ne s'apercevrait pas de notre départ avant le lendemain matin quand il se réveillerait. Je portais un petit sac à dos rempli de provisions que Simon avait dérobées dans le réfrigérateur. Il avait des affaires roulées dans une couverture qu'il s'était attachée sur le dos avec le morceau de corde à linge. Tout se présentait bien dehors jusqu'à ce qu'on se soit enfoncés dans la forêt. Le ruisseau faisait des gargouillis comme ceux qui venaient de la chambre de maman la nuit où elle était morte. C'était un tel fouillis de racines et de branches que Simon devait garder sa lampe électrique allumée ; et la forêt n'en paraissait que plus sombre. On n'a pas tardé à s'arrêter, et Simon a tendu sa corde entre deux arbres. J'ai lancé la couverture par-dessus et, à quatre pattes, on a tâtonné à droite et à gauche pour trouver des pierres.

On a mangé nos sandwiches dans le noir pendant que le ruisseau faisait ses bruits de déglutition. On a parlé quelques minutes, mais nos voix semblaient toutes petites, et on n'a pas tardé à s'endormir à même le sol glacé, nos blousons étalés sur nous, le sac de nylon en guise d'oreiller, au milieu des bruits de la forêt.

Je me suis réveillé au milieu de la nuit. Statufié. Nous étions tous les deux blottis sous nos blousons, et Simon ronflait. Les feuilles avaient cessé de bouger, les insectes étaient partis, et même le ruisseau avait cessé de faire du bruit. Les ouvertures de la tente formaient deux triangles plus clairs dans les ténèbres.

Je me suis redressé, le cœur battant.

Il n'y avait rien à voir quand j'ai approché la tête de l'ouverture. Mais je savais exactement ce qu'il y avait dehors. J'ai enfoui ma tête sous mon blouson et me suis écarté du bord de la tente.

J'ai attendu que quelque chose me touche à travers la couverture. D'abord j'ai pensé à maman. Maman qui venait nous chercher, maman qui marchait dans la forêt à notre recherche, les yeux fouettés par des branches griffues. Mais ce n'était pas maman.

La nuit était froide et pesante tout autour de notre petite tente. Noire comme l'œil de l'écureuil mort. Et elle voulait entrer. Pour la première fois de ma vie, j'ai compris que les ténèbres ne s'achevaient pas avec la lumière du matin. Je claquais des dents. Je me suis pelotonné contre Simon pour lui prendre un peu de sa chaleur. Je sentais son haleine, douce et régulière, contre ma joue. Au bout d'un moment je l'ai secoué et lui ai dit qu'on allait retourner à la maison au lever du soleil, que pour moi le voyage s'arrêtait là. Il a commencé à discuter, puis il a perçu quelque chose dans ma voix, quelque chose qu'il ne comprenait pas, et il s'est contenté de secouer la tête d'un air las avant de se rendormir.

Le matin la couverture était humide de rosée et on avait la peau toute poisseuse. On a plié les affaires, laissé les cailloux comme ils étaient, et on a repris le chemin de la maison sans échanger un mot.

Papa dormait quand on est rentrés. Simon a jeté nos affaires dans la chambre, puis il est retourné dehors, au soleil. Je suis descendu à la cave.

Il y faisait très sombre, mais je me suis assis sur les marches de bois sans allumer la moindre lumière. Aucun bruit ne venait des poches d'ombre, mais je savais que maman était là.

« On s'est enfui, mais on est revenus, j'ai dit enfin. C'est moi qui ai voulu revenir. »

À travers les lamelles du soupirail j'apercevais le vert de l'herbe. Un arroseur s'est mis en route dans un grand soupir. Quelque part dans le voisinage, des gosses criaient. Mais seules les ombres retenaient mon attention.

« Simon voulait continuer, j'ai repris. Mais grâce à moi on est revenus. C'est *moi* qui ai voulu revenir. »

Je suis resté comme ça quelques minutes de plus, mais je ne voyais rien d'autre à dire. Finalement je me suis levé, épousseté, et je suis remonté faire un petit somme.

Une semaine après la fête du Travail, papa a tenu absolument à ce que nous allions sur la côte pour le week-end. On est partis le vendredi après-midi et on a roulé d'une traite jusqu'à Océan City.

Maman était toute seule sur la banquette arrière. Papa et tante Helen étaient assis à l'avant. Simon et moi étions tassés au fond du break, mais il refusait de compter les vaches avec moi, de me parler ou même de jouer avec les petits avions que j'avais emportés.

On est descendus dans un antique hôtel juste sur la promenade. Les autres Résurrectionnistes du cercle où papa allait tous les mardis lui avaient recommandé cet endroit, mais ça y sentait le vieux, le moisi et la colonie de rats dans les murs. Les couloirs étaient d'un vert passé, les portes d'un vert plus foncé, et il n'y avait qu'une lampe sur trois qui fonctionnait. On avait l'impression de marcher dans un labyrinthe mal éclairé ; il fallait tourner deux fois rien que pour trouver l'ascenseur. À part Simon, on est restés enfermés toute la journée du samedi, à chercher un peu de fraîcheur devant le climatiseur poussif et à regarder la télévision. Il y avait beaucoup d'autres ressuscités dans le voisinage à présent, et on pouvait les entendre traîner les pieds dans les couloirs sombres. Après le coucher du soleil ils sont allés sur la plage, et on les a rejoints.

J'ai tout fait pour que maman soit à son aise. J'ai étendu la serviette de plage pour elle et l'ai aidée à s'asseoir face à la mer. À ce moment-là la lune s'était levée et un petit vent frais soufflait du large. J'ai mis le pull de maman sur ses épaules. Derrière nous le parc d'attractions éclaboussait la promenade de lumières et les montagnes russes grondaient.

Je ne serais pas parti si la voix de papa ne m'avait autant irrité. Il parlait trop fort, riait pour un rien, et s'enfilait de grandes rasades d'une bouteille enveloppée dans un sac en papier. Tante Helen ne disait pratiquement rien, mais elle regardait papa tristement et essayait de sourire quand il riait. Maman était tranquillement assise, alors je me suis excusé et je suis parti à la recherche de Simon du côté du parc d'attractions. Je me sentais seul sans lui. Je n'y ai vu aucune famille, pas d'enfants, mais les attractions continuaient de fonctionner. De temps en temps on entendait un grondement et les hurlements des quelques personnes embarquées sur les montagnes russes au moment où les wagonnets plongeaient presque à la verticale. J'ai mangé un hot-dog et regardé à droite et à gauche, mais pas de trace de Simon.

Comme je revenais sur mes pas le long de la plage, j'ai vu papa se pencher et donner à tante Helen un rapide baiser sur la joue. Maman s'était éloignée et j'ai aussitôt proposé d'aller à sa recherche rien que pour cacher les larmes de colère dans mes yeux. J'ai longé la plage jusqu'à l'endroit où les deux adolescents s'étaient noyés le week-end précédent. Il y avait quelques ressuscités ici et là, assis au bord de l'eau avec leur famille ; mais je n'ai pas vu maman. Je songeais à rebrousser chemin quand j'ai cru remarquer un mouvement sous la promenade.

Il y régnait un noir d'encre. Des rais de lumière, brisés d'étrange façon par les poteaux de bois et les étais, tombaient d'un certain nombre de fissures dans les planches de la promenade. Les pas des gens et le fracas des attractions résonnaient comme des poings martelant le couvercle d'un cercueil. Je me suis arrêté net. J'ai eu la vision soudaine de douzaines d'entre eux, là, dans le noir. Des douzaines, maman parmi eux, zébrés de minces configurations de lumière qui permettaient de distinguer une main, une chemise ou un œil fixe. Mais ils n'étaient pas là. Maman n'était pas là. C'était autre chose.

Je ne sais pas ce qui m'a fait lever les yeux. Des bruits de pas au-dessus. Un léger tournoisement ; quelque chose qui tournoyait dans les ténèbres. J'ai tout de suite vu où il avait escaladé les étais, où il avait calé un pied, par où il s'était hissé pour gagner la grosse poutre. Ça n'avait pas dû être difficile. On avait fait ce genre de chose un millier de fois. Mon regard était fixé sur son visage, mais c'est la corde à linge que j'ai reconnue en premier.

Papa a quitté l'enseignement après la mort de Simon. Il n'a pas repris ses cours après son année sabbatique, et ses notes pour le livre sur Pound sont restées empilées dans la cave avec les journaux de l'année écoulée. Les Résurrectionnistes l'ont aidé à trouver un emploi de gardien dans une galerie marchande du voisinage, et il ne rentrait généralement pas avant deux heures du matin.

Après Noël je suis allé dans un pensionnat à deux États de chez nous. À ce moment-là les Résurrectionnistes avaient ouvert l'Institut, et de plus en plus de familles s'adressaient à eux. Plus tard j'ai pu aller à l'université avec une bourse entière.

En dépit des termes de la convention, je ne suis revenu qu'occasionnellement à la maison au cours de ces années. Papa était ivre lors de mes rares visites. Une fois j'ai bu avec lui et on est restés dans la cuisine à pleurer ensemble. Il avait perdu presque tous ses cheveux à part quelques mèches blanches sur les côtés, et ses yeux caves disparaissaient dans un visage tout ridé. L'alcool avait fait éclater une foule de vaisseaux sanguins dans ses joues, et on l'aurait dit encore plus maquillé que maman.

Mrs. Hargill a appelé trois jours avant la remise des diplômes. Papa avait rempli la baignoire d'eau chaude et s'était tailladé les veines au rasoir dans le sens de la longueur plutôt qu'en travers. Il avait lu son Plutarque. La femme de ménage ne l'avait trouvé que deux jours après, et quand je suis arrivé à la maison le lendemain soir la baignoire était encore encroûtée de ronds coagulés. Après les obsèques j'ai fouillé dans ses vieux papiers et trouvé un journal qu'il tenait depuis plusieurs années. Je l'ai brûlé avec les piles de notes qu'il avait

accumulées pour son livre inachevé.

Notre contrat avec l'Institut a été honoré en dépit des circonstances, et cela m'a aidé au cours des quelques années qui ont suivi. La profession que j'ai embrassée est pour moi plus qu'un métier – je crois en ce que je fais, et je le fais bien. C'est moi qui ai eu l'idée de louer certains établissements scolaires désaffectés pour nos nouveaux centres locaux.

La semaine dernière j'ai été pris dans un embouteillage. Quand je suis enfin parvenu sur le lieu de l'accident et que j'ai vu la petite forme sous la couverture et les éclats de verre un peu partout, j'ai remarqué aussi qu'une foule d'entre *eux* se pressait au bord du trottoir. Ils sont tellement nombreux aujourd'hui.

J'avais une part dans une copropriété dans un des derniers quartiers éclairés de la ville, mais quand notre vieille maison a été mise en vente j'ai sauté sur l'occasion et je l'ai achetée. J'ai gardé une grande partie des vieux meubles et remplacé les autres, de sorte que tout est presque comme avant. Entretenir une vieille maison de ce genre coûte cher, mais je ne dépense pas bêtement mon argent. Après le travail un tas de types de l'Institut vont dans les bars, mais pas moi. Après avoir rangé mon matériel et nettoyé les tables d'acier, je rentre directement à la maison. C'est là que se trouve ma famille. Ils m'attendent.

Librio

Le livre à 10^F

437

Composition Nord Compo

Achevé d'imprimer en Europe
à Pössneck (Thuringe, Allemagne)
en décembre 2000 pour le compte de E.J.L.
84, rue de Grenelle, 75007 Paris
Dépôt légal décembre 2000

Diffusion France et étranger : Flammarion

-
- 1 Festival français de science-fiction qui se déroule chaque année à Nancy.
 - 2 Procédé qui consiste à transformer les conditions environnementales d'une planète en vue de permettre l'installation de colonies humaines.
 - 3 Pour en savoir plus, lire *Neuromancien* et *Comte Zéro*, Éditions J'ai lu n^{os} 2325 et 2483.
 - 4 Né en 1913 et mort en 1966. Son œuvre littéraire majeure est le cycle des *Seigneurs de l'Instrumentalité*, imposante histoire du futur qui évite systématiquement toute forme de sensationnalisme événementiel pour s'attacher plutôt, dans un style tendre et poétique, à l'évolution de l'homme au quotidien.
 - 5 *Red Stripe* : Bande Rouge, Raie Rouge. (N.d.T.)
 - 6 Publiée aux Éditions J'ai lu dans la collection « Millénaires ».